

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

**MÉMOIRE PRÉSENTÉ À
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES**

**COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES QUÉBÉCOISES**

**PAR
FRANÇOIS MATHIEU**

**LES CLOCHES D'ÉGLISES DU QUÉBEC :
OBJETS DU CULTE, SUJETS DE CULTURE**

FÉVRIER 2008

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.



Bénédiction et levée des cloches de Saint-Évariste, le 30 mai 1920, Société du Patrimoine des Beaucerons, PR.65, Fonds Hermann Mathieu

RÉSUMÉ

À une époque où se joue l'avenir de nos biens d'église, il importe de se demander pourquoi le Québec a jadis mis tant d'emphasis sur ce patrimoine. Pour ce faire, c'est notamment aux valeurs plurielles d'aujourd'hui qu'il faut comparer ce qui, de ces augustes témoins de transcendance, traverse le temps. Plusieurs penseurs insistent avec raison sur la part de culture qui, dans les biens d'églises, permet de mieux comprendre leur valeur passée et à venir. Ce paradigme de culture, parce que plus intemporel, *transcende* mieux la courte histoire d'un Québec de plus en plus ouvertement laïque, et permet de croire en son potentiel d'actualisation.

Au Québec, nous bénéficions désormais d'une abondante littérature qui tente de tisser des liens généreux entre les *cultures* de ces différentes époques, incluant la nôtre. Il y a certes des éléments de continuité pour comprendre tous ces changements, même s'il est tentant d'en parler aussi en termes de rupture. En fait, beaucoup de gens cherchent un sens non plus au culte lui-même, mais à ce qu'il nous laisse en héritage matériel.

Parce que les biens d'église les plus divers ont obtenu leur part d'attention, nous abordons ce qui a été moins couvert : les cloches d'églises ont toujours été des sujets de culture, et le présent mémoire qui les expose en est donc un de campanologie.

Un bref historique du patrimoine campanaire québécois évoque d'abord nos premiers fondeurs itinérants du Régime français, jusqu'aux importations des siècles suivants. Que ce soit comme pièces d'excellence artisanale ou comme objets d'émulation identitaire, nous montrons comment certaines cloches permettent de faire une bonne lecture des communautés, petites et grandes, qui les ont acquises.

Prenant en exemple des ouvrages de campanologues européens, nous tentons ensuite d'identifier au Québec des cloches qui représentent d'importants vecteurs culturels. C'est ainsi que nous évoquons la cloche *Marguerite-Michel* de Saint-Denis-sur Richelieu qui, en 1837, a appelé les Patriotes au combat. Le bourdon *Jean-Baptiste*, de l'église Notre-Dame de Montréal, est la plus lourde cloche du Québec. Elle fut à son époque un étalage de puissance des Sulpiciens. Cette *culture* campanaire s'exprime aussi en termes artistiques. Le carillon de l'Oratoire Saint-Joseph est le seul de ces instruments qu'on puisse trouver au Québec. De plus, une guilde de sonneurs à l'anglaise s'exécute dans la ville de Québec, seul lieu de la province où il est possible d'entendre ces sonneries très typiques. Datant de 1666, la plus vieille cloche du Québec a été cédée à une institution muséale. Enfin, une présentation des *Carillons Touristiques de Rivière-du-Loup* et de quelques autres projets de mises en valeur permettent de réfléchir à des options d'avenir pour ces objets du culte, qui nous parlent désormais de culture.

Compte tenu de la grande variété des spécimens étudiés, et par delà l'idée maîtresse de culture, c'est dans un potentiel d'identification que réside la richesse de notre patrimoine campanaire.

AVANT-PROPOS

Aux dires de mon parrain, j'aurais eu droit *un gros extra sur les cloches*, à l'occasion de mon baptême ; n'étant pas un homme particulièrement religieux, mon oncle Jude tenait néanmoins à m'accorder le meilleur parti à tirer d'une telle circonstance. Je ne sais si la chose est courante pour les baptêmes, mais ça l'est pour les funérailles ; entrer au monde ou en sortir, cela peut se faire avec classe, et c'est à lui que je dois ce premier traitement de gagnant. Ces cloches-là, à Saint-Ephrem de Beauce, elles ont bercé mon enfance : deuxième étage, juste en face de l'église, la meilleure vue qui soit sur la *chambre des machines*.

Bien plus tard, à mesure que dégringolaient des églises désertées, c'est comme artiste en arts visuels que j'ai cherché un arrimage avec ces lieux *en quête de vocations*, éminemment disponibles à nos nouvelles quêtes de vérité. Il m'a toujours semblé qu'il fallait tenter de nouvelles rencontres avec ces trésors, d'une beauté aussi silencieuse qu'exaltée.

A l'Université ou au gré des rencontres visant à documenter mon mémoire, c'est toujours avec la même surprise amusée que réagissaient mes interlocuteurs : «Comment se fait-il que nous connaissions si peu nos cloches ?» Pourtant, au cas par cas, j'ai rencontré des gens généreux, enthousiastes et surtout qui connaissent très bien *leurs* cloches. Je ne puis nommer ici tous ces gens qui, si aimablement, m'ont transmis ce qui fait de leurs cloches, des sujets de culture.

Je tiens à remercier le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada, qui m'a accordé son aide financière. Merci à monsieur Richard Purdy, pour son support lors des premiers moments difficiles. Merci aussi à mes lecteurs examinateurs,

messieurs Jean Roy et Luc Noppen. Enfin, celle qui a dirigé cette recherche avec rigueur, compétence et surtout de très grandes qualités humaines : merci madame Lucia Ferretti, je suis fier de ce que nous avons fait ensemble.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	iii
AVANT-PROPOS	v
TABLE DES MATIÈRES	vii
LISTE DES ILLUSTRATIONS	x
INTRODUCTION	1
CHAPITRE I Les cloches d’église : ou comment créer un objet d’étude en vue de fonder une campanologie québécoise	5
1.1 Ce que révèle le patrimoine religieux sur les Québécois, hier et aujourd’hui	5
1.2 Parmi tous ces biens d’église, les cloches	11
1.3 Trois hypothèses	14
1.4 Historiographie générale et sources	15
CHAPITRE II Les cloches d’église : ces objets signifiants	26
2.1 Les cloches : des instruments traditionnellement associés au culte	26
2.2 Les cloches : des objets d’excellence	30
2.3 Les cloches : des symboles d’identité et d’émulation	32
Conclusion	39

CHAPITRE III	Le Québec et ses cloches	40
Introduction		40
3.1	Un patrimoine campanaire patiemment constitué, par savoir-faire local et par importation	41
3.2	En vertu de quoi les cloches sont-elles porteuses de culture ?	50
3.2.1	Propos de méthode	52
3.3	Des cloches au fort tribut identitaire	56
3.3.1	La <i>Marguerite-Michel</i> de Saint-Denis-sur-Richelieu	63
3.4	Les grosses cloches	71
3.4.1	Le bourdon Saint-Jean-Baptiste de l'église Notre-Dame de Montréal	73
3.5	Les carillons	81
3.5.1	Le carillon de l'Oratoire Saint-Joseph	85
3.5.2	Faire de la musique avec les cloches : entre tradition et expérimentations	90
3.5.3	Église Saint-Dominique de Québec : un nouveau ou un vieux carillon ?	93
3.6	<i>Le change ringing</i>	97
3.6.1	La guilde de <i>change-ringing</i> de Québec	102
3.6.2	Autres installations propres au <i>change-ringing</i>	106
3.6.3	Les cloches à main	107
3.7	Les doyennes	108
3.7.1	La vieille cloche de Saint-Pierre-de-la-Rivière-du-Sud	109

3.8	Une mise au rancart de nos cloches ? Les <i>Carillons touristiques de</i> <i>Rivière-du-Loup.</i>	111
3.9	Des cloches silencieuses, pour parler de mémoire	117
	Conclusion	121
CHAPITRE IV Les modes de mise en valeur		122
4.1	Des biens culturels protégés	122
4.2	Un patrimoine humain	126
4.3	Des lieux touristiques.	128
4.4	La plus vieille, la plus grosse.	130
4.5	Le remisage des cloches ?	131
	Conclusion	132
CONCLUSION		135
BIBLIOGRAPHIE		137

LISTE DES ILLUSTRATIONS

Bénédiction et levée des cloches de Saint-Évariste, le 30 mai 1920 , Société du Patrimoine des Beaucerons, PR.65, Fonds Hermann Mathieu	ii
Bénédiction des cloches de Sainte-Marie, 1917-18 (carte postale), Société du Patrimoine des Beaucerons, PR.86, Coll. Québec ANQ, pl. 13, no.60	3
Extrait de la page couverture du catalogue <i>The sound of bells - Mears & Stainbanks</i> datant de 1920, sous la rubrique <i>Noted bells from the foundry</i> , probablement édité par la compagnie, www.hibberts.co.uk/mearslist	50
Église de Saint-Denis-sur-Richelieu , photo F.M.	67
Carillon de Victoria , C.B, photo, F.M.	82
Carillon de l'Oratoire Saint-Joseph de Montréal , photo F.M.	86
Méthodes de <i>change-ringing</i> , John Michael Francis Camp, <i>Discovering bells and bellringing</i> , Shire U.K, Discovering Series, no. 29, 2e édition, 1975, réimpression en 1977, 47 p, p. 11.	98
Monument commémoratif du Tricentenaire de la paroisse Saint-François-Xavier de Batiscan , renfermant la vieille cloche de 1770. Réalisé en 1984 par Claude Durand, photo, F.M.	118
Espace Bon-Pasteur , œuvre installative d'André Dubois qui incorpore la cloche du vieux couvent de Rivière-du-Loup, photo, A. Dubois	120

INTRODUCTION

Dans ce mémoire, nous avons le projet de dégager les cloches de l'habituelle résonnance religieuse qui leur est acquise afin de voir ce qu'elles recèlent par ailleurs. Ces objets méritent assurément d'être examinés pour leur rôle dans l'Église, pourtant nous allons suivre une autre piste. Si les cloches sont des objets du culte, elles sont aussi des sujets de culture et c'est ainsi que nous allons les appréhender.

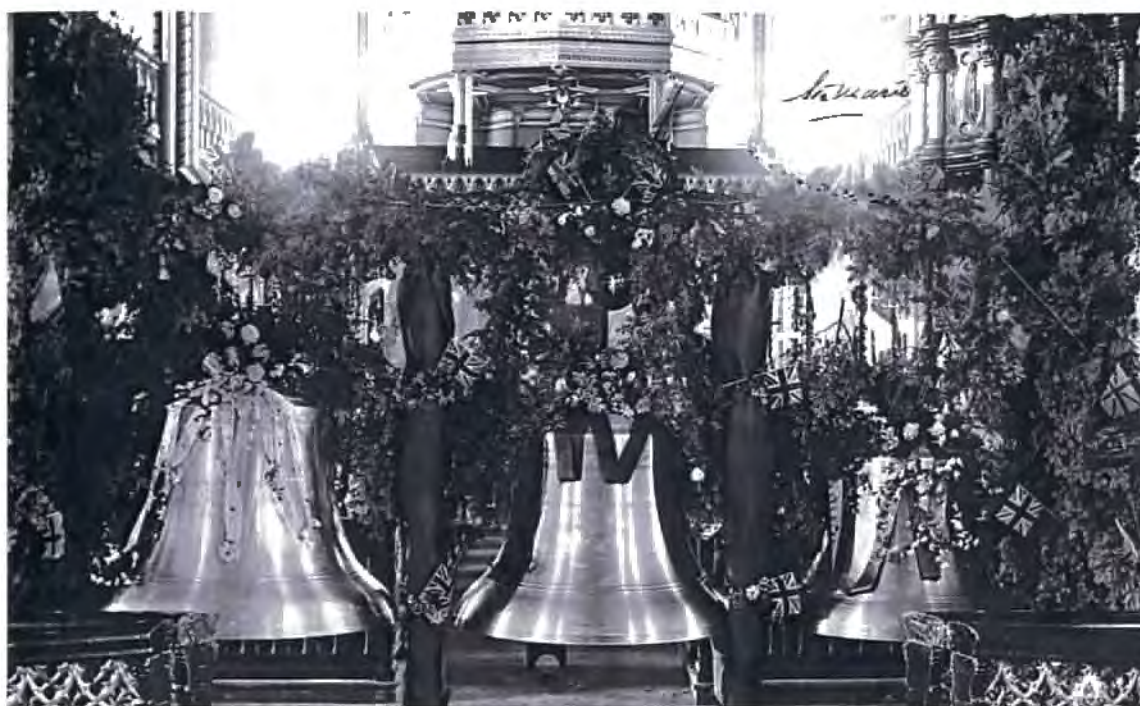
Il se fonde des cloches depuis toujours et sur tous les continents. En Occident, la chrétienté les a utilisées pour appeler aux offices religieux. Au fil du temps, l'utilisation de cloches s'est étendue de façon prodigieuse. Désormais, nous les rencontrons dans le moindre hameau, dans la plus petite chapelle. En fait, il en existe un nombre incalculable et, parmi elles, certaines se démarquent par leur grande valeur. Nous verrons comment se détermine cette révérence que s'attirent à bon droit certaines cloches. Surtout, nous tenterons de dégager des lignes directrices pour leur avenir, en phase avec une société pluraliste, largement distante de la pratique religieuse voire de la croyance, et qui s'interroge désormais sur ce qu'elle entend faire de son patrimoine religieux. Il nous apparaît que les Québécois se sentent prêts à conférer un sens élargi à leurs biens d'église. Et en ce sens, nous entendons faire valoir que les cloches, objets polysémiques, valent qu'ils leur accordent une part de leurs réflexions et de leur bienveillance.

La fonte des cloches relève d'un savoir-faire très spécialisé que possèdent très peu d'artisans. En conséquence, nous pouvons affirmer que toutes les cloches qui nous

haranguent du haut des tours d'églises sont des objets d'excellence mais aussi des pièces uniques, puisque le mode de fabrication implique à chaque fois la destruction du moule. Leurs façonniers ont ainsi toujours créé des objets d'art. Ajoutons que les cloches se distinguent également les unes des autres en raison de la communauté qui s'anime en contrebas. Chaque cloche est unique parce qu'elle est marquée au nom de ses principaux donateurs ou des saints protecteurs de la paroisse, soulignés lors de la bénédiction solennelle qui précède son élévation dans le clocher ; elle est ainsi singularisée sous le rapport identitaire et social, et davantage encore si l'on considère qu'en plus du nom de baptême, des attributions particulières y sont souvent gravées. Par ailleurs, dans chaque milieu, les cloches ont sonné pour accompagner les événements parfois solennels et parfois dramatiques de l'histoire locale : il y a peu de temps encore, elles annonçaient les incendies, les mortalités, et scandaient les grands moments de réjouissances de la communauté.

Pourtant, si toutes les cloches sont des pièces uniques, quelques-unes se démarquent tout particulièrement, au-delà même de leur participation à la vie de leur propre localité. De dimensions parfois très importantes ou d'une rare finesse d'exécution, certaines s'imposent, ne serait-ce déjà que sur ce plan strictement matériel. D'autres ont une valeur historique reconnue, ou font l'objet d'un usage particulier qui les consacre comme instruments de musique ou de ralliement à des causes diverses.

En somme, nous nous proposons de présenter les cloches sous ces deux aspects, matériel et culturel, par lesquels elles se rendent nécessaires à une meilleure compréhension de la société québécoise dans toutes ses variantes.



Bénédiction des cloches de Sainte-Marie, 1917-18 (carte postale), Société du Patrimoine des Beaucerons, PR.86, Coll. Québec ANQ, pl. 13, no.60.

Dans le premier chapitre, nous posons les cloches d'église comme un objet d'étude. Et nous montrons comment, suivant les deux axes précités, elles constituent un patrimoine de première importance.

Le deuxième chapitre présente les enjeux de la campanologie comme champ d'étude scientifique. La recherche campanaire étant peu reconnue au Québec, cette partie du travail est hautement redevable à des auteurs européens qui, notamment, font état de la perfection de ces objets que sont les cloches et du sens autant religieux que séculier qu'il convient de leur accorder. S'il est reconnu qu'en général les cloches sont lues à travers l'univers religieux, nous faisons aussi état d'une très ancienne sécularisation de leur usage et de leur sens. Enfin, notre objet d'investigation est mis en rapport avec les données historiographiques dont nous disposons.

Au chapitre trois, nous présentons notre corpus, soit une sélection de quelques-unes des pièces du patrimoine campanaire québécois, de la Nouvelle-France à nos jours. Explicités dans ce chapitre, les critères de validation qui nous ont conduit à cette sélection sont empruntés d'outre-mer, là où la campanologie se pratique depuis longtemps. Si nous attirons l'attention sur ces cloches en particulier, c'est surtout pour les différences qui les opposent entre elles, comme possibles vecteurs de sens pour de nombreuses autres, qui à divers degrés, correspondent aussi au signalement.

Enfin, le chapitre quatre nous donnera l'occasion de jeter les bases d'une campanologie proprement québécoise : nous tirerons des conclusions de ces spécimens de cloches remarquables du patrimoine québécois. Il se trouve là des modèles qui ont valeur d'exemple à suivre autant qu'à éviter ; s'il est vrai que certaines cloches relèvent l'inventaire campanaire du Québec en tant que mémorial vivant de son identité culturelle, par quelles actions conséquentes pourrions-nous leur rendre justice ?

CHAPITRE I

Les cloches d'église : ou comment créer un objet d'étude en vue de fonder une campanologie québécoise

Il y a à peine un demi-siècle, nul ne doutait de la prédominance du fait religieux comme trait culturel au Québec. Cette opinion était celle de clercs, d'universitaires ou même de gens de la rue, certainement pas des marginaux. Tous insistaient sur l'Institution religieuse et son importante contribution aux valeurs communes des citoyens. Quant au paysage dominé par de somptueux presbytères, de très grands monastères, couvents et églises, il leur semblait peut-être composé dans de justes proportions, compte tenu de l'importance des occupants. Pourtant, au-delà de la grande Institution cléricale, les immeubles de vocation religieuse n'étaient peut-être pas à l'époque très signifiants pour eux-mêmes, du moins pas sur le plan des valeurs communes. Mais aujourd'hui au contraire, et à l'égard justement de ce patrimoine bâti, ceux qui écrivent, et dont plusieurs ont tourné le dos à l'Église, semblent essayer de la protéger contre elle-même.

1.1- Ce que révèle le patrimoine religieux sur les Québécois, hier et aujourd'hui

Vers 1881, l'écrivain Mark Twain (1835-1910), à qui l'on annonça qu'une autre église allait être construite à Montréal, fit cette boutade :

Lorsqu'on m'apprit cette nouvelle, j'ai aussitôt rétorqué que le projet me semblait bon, mais demandai à quel endroit allez-vous la bâtir ? Ils m'ont

répondu que l'église pourrait se construire par-dessus une autre et que les deux seraient reliées par un ascenseur.¹

Ainsi, les voyageurs du XIX^e siècle estimaient qu'il y avait bien partout des églises au pays ! De nouvelles constructions ont beau avoir envahi le paysage depuis pour porter leurs ombres sur les clochers, subsistent encore tout de même ces nombreux témoins matériels attestant d'une période qui jetait dans l'espace public les indices de valeurs des plus emphatiques :

Québec, toujours siège d'archevêché, n'en est pas moins le premier diocèse de l'Amérique du Nord. Lieu d'expériences et d'affrontements, la ville a accueilli maints cultes, s'est parée de maints monuments. Si, dans l'ancien continent où ils trouvent leur origine, les lieux de culte côtoient palais et châteaux, l'histoire monumentale de Québec s'ancre d'abord à ces couvents et à ces églises. C'est là que s'est épanouie l'architecture religieuse du Québec, lieu d'investissement collectif privilégié, et la moindre parcelle de paysage, ne serait-ce que par la dynamique engendrée, leur est redevable.²

Les Québécois se sont commis à foison en travaux divers par lesquels l'Église s'est installée concrètement en leur paysage. Au cours des cinquante dernières années, leur rapport collectif et personnel à la religion a cependant connu des mutations importantes, et s'est manifesté notamment par le déclin rapide de la pratique religieuse. Alors comment prendre en compte aujourd'hui cet important parc immobilier et les nombreuses œuvres d'art qui y sont installées ?

Le patrimoine religieux permet encore de visualiser les valeurs qui naguère, méritaient d'être mises en matière et d'occuper avec ostentation un espace, certes symbolique, mais aussi quotidien et disons-le comme cela, foncier. Même si la foi a

¹ C'est lui qui un jour a dit tout bonnement que Montréal était une ville de cent clochers. Cette épithète venant de Twain reste désormais attribuée à la métropole. Colette Godin, dir, *Montréal, la ville aux cent clochers ; Regards des Montréalais sur leurs lieux de culte*, coll. *Images de Sociétés*, Montréal, Fides, 2002, 112 p, p. 6.

² Luc Noppen et Lucie K. Morisset, *Art et architecture des églises à Québec : Foi et Patrie*, Québec, Les Publications du Québec, Ville de Québec, Ministère de la Culture et des Communications du Québec, 1996, 179 p, p. 51.

inspiré la création de tant de temples et d'œuvres d'art, nous laissons à d'autres le soin d'étudier cette question. Nous privilégions un autre angle qui, sans invalider le premier, prend le problème par l'autre bout : au Québec comme ailleurs, la foi se serait appuyée lourdement sur ces indiciels tirés du monde matériel pour se nourrir de leur éloquence propre, une éloquence que savait entendre une culture largement partagée. Même en reconnaissant que les choses ont changé, notre société partage-t-elle encore quelque lieu commun en cette matière ? En d'autres mots, que peut encore révéler la société sur elle-même aujourd'hui, de par l'évolution de la gérance qu'elle fait de ses biens d'église ?

En janvier 2006, un incendie cause des dommages à l'église Christ-Roi de Lévis. Les journaux titrent : «Lourde perte pour le patrimoine³». C'est bien là un point de vue typique de la rue, un peu démagogue peut-être pour d'aucuns, et quasiment indifférent quant aux enjeux d'une vie religieuse qui subsiste tout de même aujourd'hui mais très discrètement, tapie à l'ombre des clochers. Des rituels religieux, culturels par le fait même, ont pourtant été jetés à la rue pour un temps par cet incident. Une paroisse a dû réorganiser ses horaires et ses activités, elle a eu aussi à faire face à des questions auxquelles elle n'était pas préparée. C'est le lot de bien des entreprises et organismes qui, un jour, ont à vivre un incendie, même mineur. Mais au sujet de cette église ouverte au culte, les médias ont pointé le patrimoine...⁴

³ *Journal de Québec*, 7 janvier 2006.

⁴ «Ce n'est sans doute pas une coïncidence si les manchettes relatives à la conversion des biens d'Église côtoient de plus en plus d'articles sur le tourisme dit «religieux», comme à la recherche d'une solution finale, d'une porte de sortie qu'emprunteraient tous ces monuments potentiels en mal d'avenir. Cependant, en marge des préoccupations collectives que les quotidiens révèlent, cette sorte de tradition déterministe de la conservation associant l'État, la culture et la volonté d'initiés de préserver ce qui semble autrement désuet résulte généralement en des solutions tout aussi traditionnelles ; peut-on réellement espérer léguer quelques milliers de lieux de culte recyclés en bibliothèques ou en centres d'interprétation ?» Luc Noppen, Lucie K. Morisset, «Des lieux de culte en héritage ?», Luc Noppen, Lucie K. Morisset, Robert Caron, dir, *La conservation des églises dans les villes-centres : Actes du*

Pour à peu près tout le monde en effet, le titre de cet article ne choque pas. Tout au plus donne-t-il à l'événement, dans le champ des médias, l'importance qui lui revient en y empruntant justement son argumentaire. En effet et de plus en plus souvent, les visites d'églises anciennes nous épargnent maintenant la litanie des curés résidants pour insister sur les noms de l'architecte, des sculpteurs, peintres, facteurs d'orgues, verriers dont l'œuvre s'offre à nos sens, car c'est bien là que réside et s'affiche maintenant l'essentiel : *le sens par les sens*. Ce qui dans l'éloquence pouvait naguère frapper l'imagination des fidèles est aujourd'hui versé au compte des responsables de sa mise en matière. Serait-ce le fait d'une société plus cosmopolite ou simplement des valeurs essentiellement séculières qui l'animent, le fait matériel survit à la dévotion religieuse qui l'a fait naître et qu'il devait servir :

Sans tomber dans un discours de type apocalyptique, il faut bien reconnaître que la grande majorité des congrégations religieuses du Québec sont en voie de disparition. Il est donc évident qu'elles ne pourront plus s'occuper de leur patrimoine et que celui-ci disparaîtra avec elles, si les autorités religieuses et civiles n'interviennent pas rapidement. Compte tenu de ce contexte, la patrimonialisation, c'est-à-dire la conversion de ces biens d'Église à vocation essentiellement cultuelle en des biens culturels destinés à la société civile, semble être le seul moyen de sauvegarder cet héritage.⁵

Manifestement, et avec l'approbation de la majorité, cet héritage à conserver se rapporterait d'abord au monde des objets, lesquels prennent le pas sur les fins de transcendance qui les ont fait exister. Plusieurs se demanderont ce qui, de ces valeurs de transcendance, subsiste assez fortement pour faire des Québécois ce qu'ils sont

Premier colloque international sur l'Avenir des Biens d'Église Québec, juin 1997, Sillery, Septentrion, 1997, 202 p, p. 11.

⁵ Laurier Turgeon, «Introduction», dans Laurier Turgeon, dir, actes du colloque *Le patrimoine religieux du Québec ; entre le cultuel et le culturel*, Québec, PUL, 2005, 558 p, p.19-20.

foncièrement et culturellement. En effet, les débats d'aujourd'hui⁶ illustrent bien la complexité et l'importance de cette question. Pour notre part, nous cherchons surtout à savoir ce qui dans l'objet, *transcende* son époque jusqu'à nous.

Visés par un nouvel enthousiasme, il semble donc que ces gens de métiers qui ont bâti les églises se voient réhabilités de façon plus univoque, dans une histoire nouvellement formatée qui se situe aux confins du culte et de la culture. Nous pourrions avancer que ces œuvres matériellement très assumées parlent toujours d'une notion d'absolu, d'un dépassement du fait matériel. Mais leurs vertus ne sont plus celles d'une foi très normalisée parce qu'institutionnalisée. En effet, ce sont aujourd'hui des œuvres d'art au premier chef qui restent bien sûr très lourdes d'une histoire toujours fort engageante pour quiconque a été socialisé dans la religion catholique. Cependant, l'historien de l'art y est devenu graduellement un expert bien plus écouté que le curé, étant mieux au fait que lui de tout ce qui enracine le bâtiment et ses attributs dans une histoire désormais considérablement élargie.⁷ Ainsi, bien que leur raison d'être fasse l'objet d'incessantes renégociations, et ne serait-ce que par contraste, les biens d'église et la réception qu'on leur accorde demeurent tangibles dans le tableau pour témoigner de l'évolution des valeurs depuis la Révolution tranquille.

Reste que ces brillants artisans et constructeurs ont travaillé pour l'Église, et c'est là que se diffracte le champ de la question. «Tous ces bâtiments et leurs sites font partie

⁶ Dès le début de ses travaux, la commission *Bouchard-Taylor* a élargi la question des *accommodements raisonnables* pour en faire une affaire identitaire qui par delà, déchire encore plus les Québécois sur ce qu'ils sont et ce à quoi ils aspirent.

⁷ «En guise de conclusion, il s'avère assez évident que l'art d'église des paroisses catholiques du Québec passe par les fourches caudines de sévères mutations qui l'ébranlent et que son renouveau n'est pas assuré. Nonobstant cela, cet art n'a pas dit son dernier mot comme tradition et l'Église catholique a si peu à perdre et tant à gagner à l'acculturer avec audace.» Richard Gauthier, *Le devenir des biens d'église des paroisses catholiques du Québec, architecture, arts, pratiques, patrimoine (1965-2002)*, thèse de doctorat interuniversitaire en histoire de l'art, Université Laval, 2004, 183 p, p. 24.

d'une gamme d'environnements dont la société se dote pour «gérer» sa relation à l'au-delà⁸. En passant aujourd'hui par une notion de l'art nettement plus souveraine, l'excellence et le beau ont pris leurs distances sur ce qui, associé au sacré, pouvait jadis en contaminer le sens. Cela étant, nul n'oserait mélanger sans égard les constructions religieuses avec l'architecture industrielle par exemple, même la plus belle et la plus significative. Il appert que le fait religieux a ainsi soutenu une bonne partie des réalisations matérielles qui subsistent encore aujourd'hui dans le paysage québécois et qui donnent à parler d'art, d'histoire et de différence culturelle⁹. Cependant, l'Église ne fait plus autorité pour interpréter son patrimoine matériel de manière univoque, et ce qui autrefois pouvait être qualifié par elle d'identitaire parce que religieux, pourrait être lu maintenant comme identitaire parce que culturel. Quoi qu'en dise l'Église, la *conversion* du culte en culture n'empêche pas de parler de transcendance, surtout de nos jours. Mais la culture, faute de siéger dans quelque matière tangible, demeure presque insaisissable.

Revenons aux objets-témoins, au travers desquels nous désirons explorer ce rapport changeant que les Québécois entretiennent avec leurs divers biens d'église. Nous ne saurions faire l'inventaire, même succinctement, de tous les actifs qu'ont acquis ou érigé les diocèses du Québec et ce n'est pas là notre intention. Il nous faut donc choisir le même objet, que l'on trouve dans toutes les paroisses et qui puisse être porteur

⁸ Tania Martin, «Le patrimoine conventuel québécois : désacralisation, resacralisation ou «profanisation» ?», Laurier Turgeon, dir, actes du colloque *Le patrimoine religieux du Québec ; entre le culturel et le culturel*, Québec, PUL, 558 p, p. 90.

⁹ «Qui dit Canadien français dit catholique, et la ville de Québec est considérée comme le siège historique de la catholicité en Amérique française. (...) De par ses vastes propriétés et ses nombreuses églises, ses effectifs considérables, ses multiples engagements sociaux et son influence, l'Église catholique occupe une place considérable dans l'évolution de la ville.» Jean-Marie Lebel, Alain Roy, *Québec 1900-2000 Le siècle d'une capitale*, Québec, Commission de la Capitale Nationale et Éditions Multimondes, 2000, 149 p, p. 11.

de toutes ces projections d'ambition, de fierté et d'identification, de grandes dépenses et enfin presque d'embarras parfois, comme c'est un peu le cas actuellement par endroits. En conséquence, il nous semble très indiqué de cibler les cloches.

1.2- Parmi tous ces biens d'église, les cloches

Les cloches sont d'abord des objets d'art, d'imaginaire et de démesure¹⁰. Ces masses d'airain pesant plusieurs tonnes qui depuis si longtemps se balancent juste au-dessus des têtes pour appeler le peuple à se masser au-dessous sur les parvis sont, quand on arrive à les voir de près, d'une présence impressionnante et troublante. A leur vue, à l'endroit où elles sont, il pourrait s'agir de machines de communication destinées à traverser des mondes, ni vraiment humaines, ni entièrement divines : «Coup d'ailes que donne le métal à la prière de ceux qui pleurent (...)»¹¹. Il faut s'arracher du sol et monter en examiner une de près, puis la basculer sur son beffroi pour saisir le paradoxe qu'elles incarnent. Pour qui diable ces objets si beaux et parfaits ont-ils été créés, à qui destinait-on ces ostentations juchées tout en haut avec les pigeons, là où nul ne peut aller les toucher ni même les voir, paraphées qu'elles sont des noms et des intentions des élites d'alors ? Ces immenses et puissantes pièces mobiles furent longtemps les interlocuteurs les plus haut-placés du peuple d'ici, prêtes à répondre au poids d'un homme au bout d'un câble.

Nulle surprise quant au nombre impressionnant de légendes et de croyances diverses qui s'y rapportent. Citons par exemple la cloche de Sault Saint-Louis, pour

¹⁰ Le réalisateur Andreï Tarkovsky livre avec force et poésie les conditions de fabrication des cloches, de même que la haute valeur d'éloquence de ces dernières dans son film *Andreï Rublev, the passion according to Andreï*. Cette œuvre date de 1966.

¹¹ Guy Delahaye, *Les Phases, Air de glas*, Déon, 1912.

laquelle le père Nicolas et un grand nombre d'Amérindiens attaquèrent la ville de Deerfield en 1704, afin de la reprendre alors qu'ils ne l'avaient encore pourtant jamais vue, puisque sa livraison sur le *Grand Monarque* avait été interceptée par des pirates¹². D'autre-part, il paraît que les glas du bon Père Labrosse auraient un jour été tintés, et ce sans sonneurs, du haut de toutes les missions qu'il avait desservies ; les gens ont alors compris qu'il venait de trépasser¹³.

Comme tous les objets d'art, les cloches sont le fruit d'un travail très spécialisé et soigné. Comme des peintures, comme des sculptures, elles doivent jouer aussi un grand rôle de représentation pour l'Église, qui les met au service d'une imagerie très normalisée. Mais il y a encore plus à attendre des cloches, puisque leur fonction première se situe bien au-delà : elles doivent être parfaites dans leur matière, dans leur forme et leurs proportions, desquelles dépend un son juste, riche et achevé. Ensuite, cette sonnerie convoquera les fidèles aux offices religieux et accompagnera solennellement les événements de la vie paroissiale.

Quand je dis que les cloches sont un sacramental qui a une voix du ciel, je sais ce que je dis. Si d'autres ne l'ont pas ressenti, tant pis pour eux. Faisons une supposition. C'est le dimanche de Pâques et les cloches de votre paroisse vous appellent. Vous vous dirigez vers l'église et vous dites : «C'est beau, c'est beau !» Deux ou trois jours après, le même clocher se met en branle, c'est pour conduire votre mère au cimetière. Là, vous direz (sic) pas c'est beau, vous allez le dire d'une autre façon, vous allez éclater en sanglots, encore parce que c'est

¹² Cette légende parut d'abord entre 1831 et 1837 dans le *Fraser's Magazine* de Londres, puis en français vers 1836 dans *L'Ami du peuple*. Léonard Bouchard, *Le Québec et ses cloches*, Saint-Augustin-de-Desmaures, Éditions de l'Airin, 1990, 466 p, p 201.

¹³ La première version connue de cette légende date de 1863 et fut écrite par Jean-Charles Taché (1820-1894). La deuxième, écrite par Henri-Raymond Casgrain (1831-1904), date de 1876. Enfin, monseigneur Alexis Mailloux (1801-1877) en écrit une troisième pendant sa retraite, en 1879. *ibid.*, p. 202.

beau. Je vous dis que les cloches ont une voix éloquente et qu'elles traduisent, à l'heure voulue, les sentiments qui émeuvent le cœur de l'homme.¹⁴

Faire connaître les cloches du Québec, c'est aussi illustrer des dynamiques d'appropriation. En effet, l'éloquence et la grande portée du son des cloches leur ont valu depuis longtemps d'être utilisées à plusieurs fins, et cette *utilité* en fait justement de bonnes candidates aux arrangements qui dans certains cas, en accord ou pas avec les autorités cléricales, leur permirent de contribuer à une vie communautaire très large. Ce fait ouvre justement une brèche quant aux rôles que nous cherchons aux biens d'église, lesquels se porteraient garants d'une certaine pérennité. Là encore, les cloches se font pertinentes pour qui veut aborder ce patrimoine par le biais du contremploi.

Nous nous proposons d'établir justement ce en quoi les cloches méritent le titre d'objets d'excellence d'abord sur le plan matériel, mais aussi en tant que témoins d'une graduelle mutation se négociant entre culte et culture, célébrants et artisans, et impliquant entre ces deux pôles une notion d'art continuellement redéfinie. Bref, il s'agit d'abord de faire valoir que les cloches d'église, chacune à sa manière, doivent être reconnues comme les objets culturels d'importance qu'elles sont d'emblée. À terme, nous pourrons enfin parler de ces dernières comme d'un patrimoine à mettre en valeur et ce à toutes les échelles, puisque toutes les paroisses du Québec, petites et grosses, possèdent ce repère identitaire et conséquemment, ce matériau de probable émulation. Cela devrait avoir des retombées positives sur les fibres d'appartenance auxquelles sont

¹⁴ Antonio Arsenault, tiré de François Brault et Michel Lessard, *La journée d'un curé de campagne*, œuvre cinématographique, ONF, 1983, 67 min. Appuyé d'une superbe photographie de Jean Brault, Jean Simard le cite également dans *Les Arts sacrés au Québec*, Boucherville, éd. De Mortagne, 1989, en page 23. Notons en outre que l'ouvrage de Simard aborde son sujet pour le moins ambitieux d'abord avec le curé Arsenault sonnante et parlant de ses cloches, puis Léo Boudreau, monteur de cloches posant avec les trois nouvelles cloches de l'église de Saint-Malachie.

vouées ces cloches, mais aussi bien évidemment, sur la bonne garde de ces objets précieux enfin reconnus comme tels.

Une autre raison motive notre choix, à savoir que les cloches sont peu étudiées et surtout au Québec, en dépit de l'intérêt qu'elles présentent. En ce sens, il semble qu'une injustice à leur égard se doit d'être réparée. Compte tenu de l'originalité du sujet, l'entreprise augure certes le défi de battre de nouveaux sentiers, mais rend le travail d'autant plus impérieux.

1.3- Trois hypothèses

Notre recherche se décline en trois grandes lignes, autant de chapitres et d'axes de travail.

La cloche est un objet signifiant, c'est notre première hypothèse. Signifiant pour la communauté qui l'a commandée à l'époque : en raison de la diligence qu'elle requiert du *maître saintier*¹⁵ voire du client ; en reconnaissance des longues étapes de sa fabrication, et pour les valeurs de tous ordres dont elle est alors investie. Signifiant aussi pour notre propre époque, de par sa perfection matérielle, garante de son éloquence et de la qualité de sa présence. Dans le chapitre deux, nous retracerons l'évolution du métier de fondeur de cloches à partir de la Nouvelle-France jusqu'à nos jours, et ce qui a conditionné le rapport des Québécois aux cloches en tant qu'objets.

Deuxième hypothèse : les qualités mêmes qui rendaient les cloches dignes d'un usage religieux expliquent que certaines d'entre elles aient aussi servi parfois à d'autres

¹⁵

C'est ainsi qu'on désigne aussi le fondeur de cloches.

fins. Ainsi, comme nous le montrerons au chapitre trois, leur qualité sonore, leur monumentalité ou bien le fort degré d'identification qu'elles ont suscité dans certaines circonstances, ont fait de quelques cloches tantôt des instruments de musique au sens propre, tantôt des étalages de puissance ou même des acteurs importants de l'histoire civile et politique. Par les usages multiples qu'elles ont remplis, non seulement dans la sphère religieuse mais aussi dans le monde séculier, ces cloches remarquables sont des symboles de l'identité collective multiforme des Québécois et il convient de mettre ce fait en évidence.

Enfin, la relative disponibilité des cloches, en ce début du XXI^e siècle, fait de celles-ci des témoins susceptibles non seulement de faire réfléchir les Québécois sur le sens de leur histoire, mais d'en favoriser chez eux une appropriation créative et pertinente pour notre époque. Nous développerons cette troisième hypothèse dans le chapitre quatre, à travers l'analyse des entreprises actuelles de mise en valeur du patrimoine campanaire québécois.

1.4- Historiographie générale et sources

Notre recherche bibliographique et archivistique a été orientée selon nos objectifs propres. Or, nous ne cherchons pas à documenter dans le détail telle cloche ou tel ensemble de cloches : fabrication, contexte, histoire particulière, etc. Nous voulons plutôt souligner à la fois leur valeur comme objets et leur potentiel symbolique à l'égard de l'identité collective québécoise. Afin de donner une extension maximale à la notion de culture que nous voulons apposer aux cloches, nous avons délibérément évité d'étudier des cas semblables pour au contraire explorer des situations très variées :

variété des objets, variété des usages, variété des mises en valeur passées et contemporaines. Ce large éventail constitue la matière même de notre entreprise et c'est bien pour valider ce modèle que le choix des cloches documentées, toutes dissemblables qu'elles puissent être, a été fait. Nous sommes à la recherche, au sein des pratiques passées et actuelles, de vecteurs de pérennité. C'est ce qui a orienté notre lecture de l'historiographie et notre quête de sources.

Par ailleurs, puisque peu de choses ont été dites quant à la valorisation des cloches du Québec comme objets de culture, c'est à partir de modèles qui traitent notamment d'architecture religieuse que nous poserons quelques fondements d'une campanologie québécoise toute à inventer.

Tout comme c'est aussi le cas ailleurs, la question globale du sens et de la sauvegarde des biens d'église préoccupe les chercheurs depuis longtemps au Québec. On a d'abord exproprié des églises et des édifices conventuels pour des grands projets d'intérêt collectif, que ce soit l'aménagement de boulevards ou la construction de bâtiments de services publics. Plus récemment, ce sont très souvent des projets de cocooning (condominiums) qui menacent ces chefs-lieux d'appartenance sociale que représentaient les églises et qui plus insidieusement, abattent d'un même élan le symbole et la chose. La communauté chrétienne en est au point de vivre une deuxième phase de sa disparition et l'espace public, littéralement, perd du terrain.

Nous ne nous en tiendrons qu'à l'aspect matériel du problème, qui a d'ailleurs été abordé lors de grands colloques internationaux. À Québec seulement, deux furent organisés sur une courte période de sept ans, entre 1997 et 2004. Les thèmes en sont révélateurs. Le premier avait pour titre *La conservation des églises dans les villes-*

*centres*¹⁶, alors que le second annonçait plus explicitement une rupture garante de continuité : *Le patrimoine religieux du Québec : Entre le cultuel et le culturel*¹⁷. En 2005, un autre colloque se tenait à l'Université du Québec à Montréal, sous un titre toujours plus marqué du sceau de l'urgence : *Quel avenir pour quelles églises ?*¹⁸ Le mot d'ordre le plus récurrent parmi les nombreux communicateurs en appelait à la créativité des intervenants, afin qu'ils s'ouvrent aux possibles usages mixtes de leurs immeubles, ce qui tout de même oblige à repenser les seuils de tolérance en matière de zones sacrées. Autrement, revenaient souvent chez les conférenciers les allusions à des réaffectations qui avaient réussi à sauver l'immeuble de la démolition et qui, dans les meilleurs des cas, conservaient même l'intégrité de sens liée à la fonction initiale du lieu de culte ou à tout le moins, du lieu collectif d'appartenance.

Parmi les grands acteurs de ces débats, Luc Noppen, qui jusqu'à récemment, publiait des analyses stylistiques des églises parce qu'il les connaît bien, se montre toujours plus incisif à mesure que l'hécatombe frappe même les immeubles que l'on croyait à l'abri du poids des ans et des spéculateurs. Depuis déjà un bon moment, lui et bon nombre de ses collaborateurs semblent nous dire justement que dans la plupart des cas, conserver veut dire réaffecter, que ce soit radicalement ou par le biais d'usages mixtes. Pour le moment, notre description de leurs travaux est certes un peu courte. Mais d'entrée de jeu, nous entendons faire valoir les mêmes arguments pour ce qui concerne les cloches : comme eux, nous prendrons exemple justement des réaffectations

¹⁶ Luc Noppen, Lucie K. Morisset, Robert Caron, dir, *La conservation des églises dans les villes-centres : Actes du premier colloque international sur l'avenir des biens d'église, Québec, juin 1997*, Sillery, Septentrion, 1997, 202 p.

¹⁷ Laurier Turgeon, dir, *Le Patrimoine religieux du Québec : Entre le cultuel et le culturel*, Québec, PUL, 2005, 558 p. Ce recueil regroupe 41 textes de communications, lesquels furent présentés au colloque des 12, 13 et 14 novembre 2004.

¹⁸ Luc Noppen, Lucie K. Morisset, Thomas Coomans, dir, *Quel avenir pour quelles églises ?*, Sainte-Foy, PUQ, 2006, 608 p. Il s'agit des actes du colloque tenu à Montréal du 19 au 22 octobre 2005.

qui parfois, sont acquises depuis longtemps, et nous tenterons également d'envisager de possibles réaffectations, surtout pour les cloches dont l'intégrité même pourrait se trouver en danger.

Les travaux de Richard Gauthier¹⁹ ont aussi enrichi notre approche. Fort de son expérience au sein du comité d'art sacré du diocèse catholique de Saint-Jean-Longueuil, il s'est penché sur les mutations possibles voire nécessaires du culte catholique et de ses instruments, après les secousses infligées par la réforme liturgique issue de Vatican II et la désaffectation chronique qui marque désormais le comportement des fidèles.

Justement, il faut dire qu'elle n'est pas encore loin, cette période postconciliaire qui a désavoué la grandiloquence, voire même le raffinement, jadis rattachés aux biens d'église. En un sens donc, l'Église a annoncé depuis un bon moment déjà que la pratique religieuse devra survivre à la réforme du culte et à l'altération des temples, à laquelle elle s'est adonnée de ses propres mains. L'Église va encore plus loin maintenant en offrant le culte à ses paroisses récemment fusionnées dans les églises les moins intéressantes sur le plan architectural ; celles-ci sont de fait moins grandes, moins chères à chauffer, ou encore avoisinent un peu mieux les zones les plus denses de la population paroissiale. Ainsi, l'Église continue-t-elle aujourd'hui à se dissocier des rôles culturels variés qu'elle a déjà assumés et qui, un à un, sont passés à l'État ou à des organisations de la société civile.

Si notre recherche porte davantage sur les biens matériels que sur la liturgie, qui les a d'abord créés puis altérés, il demeure que ces objets prennent leur sens dans leur

¹⁹ Richard Gauthier, *Le devenir des biens d'église des paroisses catholiques du Québec, architecture, arts, pratiques, patrimoine (1965-2002)*, Doctorat interuniversitaire en histoire de l'art, Université Laval, 2005, 183 p.

histoire globale et dans les liens qui les unissent à une culture en constantes renégociations. Notre postulat repose de ce fait, et très fortement, sur ce qu'on appelle parfois le patrimoine immatériel lié aux objets, quant aux attributs qui méritent d'être capitalisés. En cela, nous nous associons à tout un groupe d'historiens, Jean Simard en tête. En effet, s'il est vrai qu'une meilleure connaissance de l'histoire est garante de la protection des biens matériels, ces derniers sont également porteurs de repères multidimensionnels qui les dépassent. En cela, les réaffectations de cloches auxquelles nous serons le plus sensible accorderont une grande importance à ce qui les relie à leurs premières conditions d'existence, soit le ralliement, l'identité et la beauté. Les réaffectations d'ordre religieux étant acquises, le présent mémoire évitera d'en faire son objet principal.

Ollivier Hubert²⁰ a écrit une étude très éclairante sur la représentation des pratiques religieuses au sens théâtral, de même que sur les stratégies rituelles qui soutiennent les dogmes et les prescriptions de l'Église catholique. Cet ouvrage donne des clefs d'une portée fondamentale. Il n'y est aucunement question de l'usage des cloches ni même des instruments liturgiques, mais plutôt des mécaniques de l'éloquence et de ses liens nécessaires avec la véracité des enseignements religieux et l'efficacité des pratiques. Après avoir mieux compris la mise en actes, il est permis maintenant de rêver à un ouvrage aussi brillant qui relierait cette fois les dogmes à leur mise en objets. La grande disponibilité des biens d'église, pour ne pas dire leur crise d'identité, qui afflige aussi la population, trouverait sans doute chez cet auteur des pistes de réflexion aussi urgentes que précieuses.

²⁰ Ollivier Hubert, *Sur la terre comme au ciel. La gestion des rites par l'Église catholique du Québec (fin XVII^e-mi-XIX^e siècle)*, Sainte-Foy, PUL, 2000, 341 p.

Si la littérature savante est abondante au Québec sur le patrimoine religieux, il n'en va pas de même pour ce qui concerne spécifiquement les cloches. En fait, l'abbé Léonard Bouchard²¹ semble encore être le seul Québécois à avoir colligé systématiquement un grand nombre de données sur les cloches. Son ouvrage de campanologie est carrément le seul qui ait été édité au Québec. Disons d'entrée de jeu que notre contribution sera à mettre en relation avec cette recherche, à laquelle nous sommes hautement redevable. Bouchard s'était donné comme objectif de couvrir toutes les cloches du Québec, d'en retracer l'histoire, d'en donner le sens général, d'en établir même les statistiques, qu'il voulait aussi complètes que possible. Bref, il semblait animé du désir de montrer en quoi, dans une multitude de secteurs, les cloches doivent désormais être étudiées. Nous précédant dans cette voie, il a même plaidé pour un élargissement de l'usage des cloches. Par exemple, il rapporte que des cloches ont été utilisées en guise de fonds baptismaux, pour célébrer la liturgie du baptême sur les navires. Sans présenter cette pratique comme une nouveauté ou une réaffectation, il la fait tout au moins mieux connaître. En outre et prenant pour exemple un historique préparé pour les cloches de Notre-Dame-de-Québec, il émet le souhait que d'autres paroisses en fassent autant, et que les inscriptions qu'arborent leurs cloches soient reproduites à portée des regards²². Son autre suggestion, un dimanche des cloches :

De nos jours, de nombreuses associations ont leur propre dimanche de célébrations. Les cloches, à cause de leur mission divine, sociale et religieuse, mériteraient bien elles aussi d'avoir leur propre dimanche, le dimanche des cloches. Dimanche de sonneries qui rappelleraient son baptême, sa première communion, sa confirmation, son mariage, le souvenir des absents, le souvenir des grandes circonstances de la vie. Un dimanche où la publicité de toute nature

²¹ Léonard Bouchard, *Le Québec et ses cloches*, Saint-Augustin-de-Desmaures, éditions de l'Airin, 1990, 466 p.

²² *Ibid.*, p. 439.

pourrait honorer le rôle important que joue la cloche dans la vie humaine. Toutes les églises, ce jour, pourraient sonner leurs cloches durant un bon quart d'heure, toutes ensemble et à la même heure. Une suggestion digne d'attention et qui mériterait d'être un bon jour mise à exécution.²³

Pour le reste, ce chercheur amasse plutôt des renseignements divers sur l'historique des cloches, leur présence dans la littérature, les techniques de fabrication et de fonderie, la thaumaturgie, et il répertorie les cloches célèbres. Son plus grand apport personnel tient toutefois à la couverture complète des cloches de tout le territoire du Québec. Il est éclairant de consulter cette liste très systématique où sont énoncés le nom de la paroisse, sa population en 1988, l'année d'érection ou de fondation, le nom de la municipalité, le nombre de cloches et leur poids, leur tonalité, le type de sonnerie, le fondeur et la provenance de ces données. Certaines entrées sont mieux développées, selon la disponibilité de la documentation justement, et la relative importance de certaines cloches. En ce sens, cet ouvrage s'avère un outil de travail fort utile, car même si tous les sujets relatifs aux cloches du Québec n'y sont pas traités avec les mêmes égards, Bouchard ouvre la recherche et identifie quelques sources²⁴.

C'est sans doute l'historien Alain Corbin²⁵ qui a le mieux parlé des cloches dans le sens de leur contribution à la culture, à l'identité et à l'engagement. Corbin montre à quel point les cloches ont été à la fois des acteurs et des symboles forts de l'histoire française à l'époque de la Révolution puis de la Restauration. Mais, entre les cloches et la Révolution, sur quoi porte donc au juste sa recherche ? Les cloches apparaissent

²³ Ibid, p. 441.

²⁴ Bouchard avait un horizon d'intérêt plutôt large. En 1971, il a publié *Saint-Férréol-les-Neiges, son passé, Parc et Station touristique du Mont-Sainte-Anne, son avenir* (épuisé). *Le Cap-Tourmente et la Chasse aux Oies blanches* est paru chez Fides en 1976 et *Morts tragiques et violentes au Canada*, ouvrage en deux tomes, parut en 1982, aux éditions Audiovisuelle.

²⁵ Alain Corbin, *Les cloches de la terre, Paysage sonore et culture sensible dans les campagnes au XIXe siècle*, Paris, Albin Michel, 1994, 360 p.

certaines à l'avant-plan. Mais d'autres lecteurs, qui s'intéressent aux aspirations et aux vecteurs identitaires des Français, diront volontiers que ce sujet est traité en priorité, sur la base du patrimoine campanaire : voler, fouetter, détruire les cloches puis les réinstaller sur d'autres beffrois, c'était mettre à bas l'Ancien Régime puis affirmer aussi prestement que la période des troubles était finalement close, les vaincus d'alors ayant relevé la tête. Le grand mérite de cet ouvrage réside donc dans sa portée considérable, même s'il paraît très spécialisé à prime abord. Concluons-en qu'il fera le bonheur de maints *spécialistes*. Jusqu'à quel point le désintéressement, voire parfois la vindicte qu'ont subies les cloches du Québec depuis la Révolution tranquille font-ils de celles-ci des témoins et des acteurs de l'histoire globale ? C'est de la lecture de Corbin qu'est venue l'idée d'essayer de répondre à cette question pour le cas québécois, d'autant plus que les motifs d'ordre culturel, et nous le lisons partout chez nos penseurs d'ici, font consensus dans les démarches de mise en valeur.

Puisque les cloches sont encore peu étudiées au Québec, les travaux des campanologues européens sont fort utiles, ne serait-ce que pour nous prêter des schémas de validation auxquels nous cherchons des correspondances. Parmi ceux-ci, les ouvrages de M. Paluel-Marmont²⁶, Arnaud Robinault-Jaulin²⁷ et Eric Sutter²⁸ sont particulièrement inspirants, puisqu'ils font autorité en campanologie. Spécifiquement en ce qui concerne les motifs de validation, ces auteurs proposent tous une énumération de cloches importantes sur les plans historique et culturel. Ajoutons enfin l'influence de la compagnie de whisky *Bell*, qui avait étiqueté ses produits à l'effigie d'un certain nombre

²⁶ M. Paluel-Marmont, *Cloches et carillons, Leur histoire, leur fabrication, leurs légendes*, Paris, Segep, 1953, 247 p.

²⁷ Arnaud Robinault-Jaulin, *Cloches, voix de Dieu, messagère des hommes*, Paris, Rempart, coll. Patrimoine vivant, 2003, 127 p.

²⁸ Eric Sutter, *La grande aventure des cloches*, Paris, Zélie, 1993, 279 p.

de cloches célèbres à l'échelle mondiale. Dans ce cas précis, la valeur des cloches sélectionnées tient strictement au fait qu'elles sont très connues. Il s'agit donc d'un schéma de validation un peu différent, non moins intéressant.

Quelques historiens québécois permettent de documenter notamment le métier de fondeur de cloches itinérant, tel qu'il se pratiquait ici durant le Régime français. Quelques pages de Pierre-Georges Roy²⁹, Clarence d'Entremont³⁰, Gérard Morisset³¹ et Jeanne Pomerleau³² constituent l'essentiel de ce qu'on peut trouver sur les cloches du Québec pour cette époque, et sur les quelques saintiers qui exerçaient leur art ici. Le métier est fort peu décrit, mais les sources d'outre-mer prennent le relais, puisqu'il s'agissait d'un métier appris des vieux pays.

Si Alain Corbin fait à nos yeux des cloches françaises son sujet principal, en l'étayant de nombreux raccords à la psychologie collective, Christiane Noël³³ utilise les cloches de l'Île d'Orléans pour nous parler aussi de psychologie humaine, abordant de front la culture locale et sa résistance à des éléments de changement. Son mémoire, qui traite strictement de communication non-verbale, utilise l'exemple des cloches d'église. Pour elles-mêmes, les cloches n'y ont droit à nulle description, une nomenclature des paroisses tout au plus. Néanmoins, cette recherche rend compte de la place qu'occupent les sonneries de cloches dans le mémorial du Québec, là même où peu de gens s'attendent à les rencontrer.

²⁹ Pierre-Georges Roy, *Toutes petites choses du Régime Français*, vol. 2, p. 228.

³⁰ Clarence d'Entremont, *L'histoire des cloches acadiennes ; Celles de Port Royal*, dans Yarmouth Vanguard, 6 février 1990, trad. Michel Miousse, www.museeacadien.ca/french/archives/articles/58.htm

³¹ Gérard Morisset, *Le fondeur de cloches, Pierre Latour*, dans Revue de l'Université Laval, vol. 3, 1948-49, p. 564-571.

³² Jeanne Pomerleau, *Métiers ambulants d'autrefois*, Montréal, Guérin, 1990, 467 p.

³³ Christiane Noël, *La communication non-verbale dans la société traditionnelle : L'exemple des messages des cloches d'église à l'Île d'Orléans (Québec) en 1988*, M.A. (Arts et traditions populaires), Sainte-Foy, Université Laval, 1992, 148 p.

Jean-Marie Bastille est sans doute le plus grand collectionneur de cloches du Québec. Dans son ouvrage, Isabelle Lussier³⁴ concède un bref exposé à quelques cloches de sa collection, mais c'est au collectionneur surtout qu'elle s'intéresse. Ce livre est important, ne serait-ce que pour comprendre qu'un individu, mieux qu'un organisme, puisse en arriver à faire œuvre de sauvegarde d'un tel butin. Tout comme Bouchard avant elle, Lussier nous offre une recherche plutôt descriptive, mais leur travail à tous deux a contribué à l'élaboration des hypothèses évoquées plus haut sur ce que sont et peuvent être les cloches, en tant que porteuses de culture.

Les archives paroissiales, pour leur part, aident à mieux comprendre comment les communautés villageoises achetaient et recevaient les cloches fabriquées à l'étranger ; il est intéressant de constater que le propos des sources paroissiales reprend souvent, sur un modèle redondant, des préoccupations qui en paraissent d'autant mieux confirmées, et qui ont trait au désir des fabriques de surclasser leurs voisines sur le plan du poids des cloches. Ce que l'on trouve surtout dans les archives a trait aux souscriptions pour les acquérir, aux tarifs liés aux différentes sonneries de funérailles et bien sûr, aux aléas de leur entretien. Les carnets édités lors des bénédictions de cloches et les journaux couvrant ces bénédictions complètent l'information tirée des archives paroissiales.

Dans le cas des cloches ou ensembles de cloches que nous avons documentés plus particulièrement, nous avons monté nos dossiers soit à partir des archives paroissiales, ou de documents déjà réunis au ministère de la Culture ou dans les sociétés historiques régionales, soit à la lecture de monographies anciennes, voire encore sur la base d'entretiens que nous ont accordés des gens concernés directement : leurs

³⁴ Isabelle Lussier, *Les carillons touristiques de Rivière-du-Loup. L'œuvre d'un bâtisseur : Jean-Marie Bastille*, Sainte-Foy, Gid, 2003, 416 p.

historiens, leurs gardiens, leurs sonneurs. Ajoutons enfin qu'en raison du peu d'archives disponibles et surtout du caractère souvent récent de ce que nous cherchons pour constituer les dossiers particuliers, quelques informateurs se sont avérés très utiles pour compléter des points factuels.

En fait, nous osons espérer que notre recherche puisse contribuer à faire mieux connaître et protéger ces cloches qui, comme l'avait remarqué déjà le curé Arsenault cité plus haut, ont le pouvoir de susciter une émotion considérable en tant que beaux objets et symboles de l'identité culturelle québécoise. Par ailleurs, puisse notre recherche enrichir la documentation campanaire québécoise qui pour le moment est assez mince, en plus de s'ajouter aux très nombreuses réflexions actuelles qui touchent les biens d'église dans leur ensemble, quelles que soient les orientations qu'on entende leur donner.

CHAPITRE II

Les cloches d'église : ces objets signifiants

Alors que les études québécoises sur les cloches sont encore rares, les recherches internationales traitent du sujet sous des aspects variés, souvent techniques, parfois sociaux. Après un bref rappel des grands jalons qui lient les cloches au sens traditionnellement religieux, nous passerons en revue les principaux travaux écrits au sujet des cloches, lesquels rencontrent les deux grands thèmes de notre argumentation. En effet, les études produites à ce jour attestent de la perfection des cloches comme objets, c'est un fait reconnu. Elles montrent aussi l'ancienneté non seulement de leur usage religieux, mais même de leurs charges profanes. Nous verrons pourquoi les principaux chercheurs campanologues se sont intéressés aux cloches et ce qu'ils ont voulu illustrer. Par ailleurs, nous tenterons de situer notre propre projet et son originalité spécifique par rapport aux leurs.

2.1- Les cloches : des instruments traditionnellement associés au culte

Il faut prendre acte de l'ancienneté du sens culturel et identitaire dévolu aux cloches. Mais aussi légitime qu'il puisse être, ce sens s'inscrit soit en relative continuité, soit en rupture mais toujours en répartition au monde religieux, qui leur est plus largement adjoint. Rappelons rapidement les principaux personnages qui ont statué sur cet usage.

Le pape Sabinien (604-606) introduisit officiellement les cloches dans les églises³⁵. Dans le même sens, «Le Concile d'Aix-la-Chapelle de l'an 801 décrétait que la sonnerie des cloches était un acte sacré et par conséquent, les prêtres devaient prendre cette tâche à leur compte. Cette décision figure encore au *Pontificale Romanum* de 1682³⁶». En continuité avec cette décision du clergé, vint un jalon permettant de consacrer un autre profil de campanologie ; si l'usage des cloches à des fins religieuses date d'avant la chrétienté, le motif pour les bénir a été stipulé bien plus tard :

La raison de bénir ou de consacrer les cloches a été formulée, en 1536, au concile provincial de Cologne (cf. *Concilia Germaniae*, t. VI, Cologne, 1765, p. 295, pars 9, c. XIV). On y lit que les cloches sont bénies pour devenir les trompettes de l'Église militante qui appellent le peuple à se réunir dans le temple pour entendre la parole de Dieu. Le clerc annonce le matin la miséricorde de Dieu et la nuit la vérité (...) Les démons sont effrayés par le son des cloches, terrifiés par les prières et finissent par lâcher prise. Quand ils ont été écartés, les biens, les esprits et les corps des croyants sont sauvés, les armées ennemies et toutes leurs embûches sont repoussées, le fracas de la grêle, les tourbillons de la bourrasque et la violence des tempêtes sont retenus, les tonnerres menaçants de la foudre sont apaisés, le souffle des vents est contenu, les esprits des orages et les puissances de l'air sont renversés.³⁷

S'il est vrai qu'il fallait inclure les cloches dans ce qui désormais fait du sens pour la foi catholique, le temps était venu, dans la même mesure, de baliser un peu cet

³⁵ Jacqueline Goguet, *Le carillon des origines à nos jours*, éditions Le Cerf-Volant, 1958, 127 p, p. 17.

³⁶ Eric Sutter, *La grande aventure des cloches*, Paris, Zélie, 1993, 279 p, p.18.

³⁷ Jean Fraikin, «Angelo Rocca et son traité des cloches», dans Hubert Tassy, dir, *Cloches et sonnaillles. Mythologie, ethnologie et art campanaire*, Aix-en-Provence, Edisud, 1996, 175 p. Déjà dans le deuxième livre du Pentateuque, l'on fait état du prêtre Aaron portant une robe garnie de clochettes, dont le son se fera entendre lorsqu'il entrera dans un lieu saint. De nombreuses clochettes furent trouvées dans les catacombes de Rome et il semble bien qu'elles furent liées à la pratique religieuse. Mais dans le cadre des Persécutions, ces dernières ne devaient pas attirer l'attention, du moins jusqu'à l'an 313, quand l'Édit de Milan établit la liberté religieuse. La trompette, souvent mentionnée dans les Écritures, servit alors pour un temps à convoquer aux assemblées religieuses, mieux que les trop petites clochettes d'alors. La crécelle, bien plus facile d'usage, la supplanta un peu partout. Mais avec le temps, des clochettes surdimensionnées, donc des cloches, prirent la parole pour de bon, et devinrent des outils assignés à la pratique religieuse dans son ensemble. Peu à peu aussi, les églises paroissiales adoptèrent la mise en opération des cloches monastiques. En ce sens, les cloches commencent vraiment à instrumentaliser les pratiques liées au culte. Voir à ce propos J. Goguet, *op. cit.*, p.15 et suivantes.

usage et de contenir les débordements. En tant que liturgiste, l'abbé Sauveterre s'y employa en 1883³⁸. Tout au long des quelques cinq cents pages de son ouvrage articulé autour de l'idée de symbolisme, tous les champs qui lient l'usage des cloches à la liturgie sont étroitement réglementés. Autant il pourvut abondamment les clochers de symbolique religieuse, autant il en confina justement la portée à l'intérieur de la liturgie. Notamment en ce qui regarde les prétendus pouvoirs thaumaturgiques des cloches qui ont toujours eu leur part d'adhérents, il en appelle à la plus grande retenue.

Plus près de nous, au Québec, le clerc Eud. Bourbeau³⁹ refit un peu le même effort de mise aux normes des objets qui instrumentent la pratique religieuse, tels l'église, les oratoires, les orgues et les cloches. Au sujet de l'orgue à tuyaux par exemple, qui est «le seul instrument proprement d'église», il souligna :

Comme le chant doit toujours avoir le dessus, l'orgue doit «simplement le soutenir et ne jamais le couvrir» (*Motu Proprio*, 16). Éviter une réregistrement trop forte, spécialement l'abus des anches. L'emploi du «tremolo» pour l'accompagnement est nuisible et de mauvais goût. (*Code de Musique Sacrée*, p. 19 no. 27) (...) Il n'est pas permis de faire précéder le chant par de longs «préludes, ni de l'interrompre par des morceaux d'intermède». (*Motu Proprio*, 17)⁴⁰

Dans le même élan et conformément à la *Discipline de Québec*, l'abbé Bourbeau indiqua que le rôle de sonner les cloches revient au sacristain qui, ce faisant, remplit un rôle ecclésiastique et doit par conséquent porter le surplis, surtout s'il est visible. En aucun cas, cette tâche ne doit être confiée «à des gamins qui en feront une partie de plaisir, voire de désordre⁴¹». Mais alors au fond, qui peut le mieux sonner les cloches ?

³⁸ M. l'abbé Sauveterre, *Essai sur le symbolisme de la cloche dans ses rapports et ses harmonies avec la religion*, Paris, Librairie catholique internationale de l'œuvre de Saint-Paul, 1883, 525 p.

³⁹ Eud. Bourbeau, prêtre, *Les lieux liturgiques et leur mobilier*, Québec, P. Larose enr, 1956, 120 p, p. 101.

⁴⁰ *Ibid*, p. 101.

⁴¹ *Ibid*, p. 111.

«En nombre d'églises, l'électricité résout les problèmes difficiles. Il n'y a pas à hésiter sur la légitimité du système, puisque S.S. Pie XI a fait «électrifier» les sonneries de S. Pierre de Rome (...)»⁴² L'abbé Bourbeau fit d'ailleurs paraître son ouvrage très spartiate juste avant la fameuse réforme liturgique. Sa mention des cloches permet au moins de les voir figurer en page couverture, parmi les objets sacrés les plus intouchables par quelque réforme que ce soit. Et l'abbé eut bientôt des renforts :

87 Avant d'être utilisées pour les églises, les cloches doivent être solennellement consacrées ou au moins bénites ; elles doivent dès lors être entourées du soin qui convient à des objets sacrés.

(...)

89 Les innovations tendant à ce que les cloches rendent un son plus plein, ou qu'on puisse plus facilement les sonner, peuvent être admises par les Ordinaires après avoir entendu l'avis d'experts ; dans le doute, la question doit être soumise à cette Sacrée Congrégation des Rites.

90 Outre les divers modes habituels et approuvés de sonner les cloches sacrées, dont il a été parlé plus haut, au numéro 88, il existe en certains endroits des appareils particuliers composés de plusieurs petites cloches placées dans le clocher qui jouent des airs. Ce jeu de cloches, que l'on appelle communément *carillon*, doit être absolument exclu de tout usage liturgique. Les petites cloches destinées à cet usage ne peuvent pas être consacrées, ni bénites selon le rite solennel du pontifical romain, elles ne peuvent être que simplement bénites.

91 Il faudra faire tout son possible pour que toutes les églises, oratoires publics et semi-publics soient dotés d'au moins une ou deux cloches, même petites, mais il est absolument interdit d'utiliser, à la place des cloches sacrées, un quelconque appareil ou instrument pour imiter ou amplifier d'une façon mécanique ou automatique le son des cloches ; Il est cependant permis d'utiliser ces appareils ou instruments si, selon ce qui a été dit plus haut, on s'en sert comme *carillon*. Ici finit l'instruction.⁴³

Les publications citées plus haut n'appuient évidemment pas directement notre argumentation à l'effet que les cloches sont objets de sens en dehors de la liturgie, mais elles montrent, en revanche, comment celles-ci sont prisées et protégées par l'Église, en

⁴² *Ibid*, p. 111.

⁴³ *La documentation catholique* du 9 novembre 1958, no.1 290, p.1 448 et suivantes.

tant qu'instruments du sacré⁴⁴. Il est important de prendre la pleine mesure de cette attitude pour le moins protectionniste de l'Église envers ses messagères, qui à la même époque et *sous d'autres cieux*, font déjà l'objet d'appropriations diverses.

2.2- Les cloches, des objets d'excellence

La plupart des auteurs que nous avons consultés ont abordé les cloches au moins sous l'angle historique, lequel traite en premier lieu de technique. Mais si le mode de fabrication a peu changé au cours des siècles, la qualité du résultat s'est constamment améliorée, au point de ne plus rien présenter d'aléatoire de nos jours. Cela est redevable à une meilleure compréhension générale de tous les éléments à considérer, même si chaque fondeur garde encore pour lui ses secrets ou, du moins, ceux qui le singularisent. Dans la même mesure, les critères d'appréciation qui ont trait à l'apparence et au son des cloches se sont élevés à la faveur de nouveaux comparables, tirés d'un patrimoine toujours plus achevé en termes d'excellence. Et bien évidemment, les musiciens, les sonneurs et les carillonneurs ont également enrichi la campanologie de leur expertise. Les études dont nous allons parler contribuent donc toutes à l'effort de faire avancer ou

⁴⁴ Les cloches ne servaient pas toutes à convoquer les gens aux offices religieux, pas plus que ces offices n'étaient annoncés invariablement au son de cloches. Les églises d'Acadie par exemple, n'étaient pas toutes munies de cloches. Il semble en effet qu'aucun fondeur de cloche n'y ait résidé, du moins pendant le Régime français. On y appelait les fidèles par d'autres moyens. Notamment, le colonel Robert Hale de Beverly, Massachusetts, qui visita l'Acadie en 1731, raconte qu'à une des églises de Meshequesh au Nouveau-Brunswick, un drapeau était hissé pour appeler les gens aux prières du matin et du soir. Un dimanche matin de 1727, près de Megogoich, non loin de la frontière entre la Nouvelle-Écosse et le Nouveau-Brunswick, un Acadien demanda à un adjudant des troupes du Roi d'Angleterre en Acadie la permission de «hisser un petit drapeau blanc sale comme signal aux habitants de venir assister au divin service». En Nouvelle-Angleterre pendant ce temps, les habitants étaient conviés à l'église par des tambours, des drapeaux et des conques de mer. Les Puritains de Higham, Massachusetts, disaient que «la cloche est une machination des prêtres, qui ne convient pas à nos lieux de rassemblement. Nous continuerons d'utiliser le tambour.» Voir Clarence d'Entremont, *L'histoire des cloches acadiennes ; Celles de Port Royal*, dans *Yarmouth Vanguard*, 6 février 1990, trad. Michel Miousse, www.museecadien.ca/french/archives/articles/58.htm, p.1

de faire reconnaître le degré de maîtrise technique requis, que ce soit pour fabriquer ou pour utiliser les cloches à leur mieux.

Fils d'architecte, directeur d'une mine de fer et d'une forge, Vannoccio Biringuccio (1480-1537)⁴⁵ rompit avec les obscurs écrits alchimiques de son époque, pour livrer des observations très diverses au sujet des minéraux en vue de toutes sortes d'applications, dont la fabrication d'explosifs. Entre autres, il statua avec précision le calibrage des canons et la fonte de cloches, qui procèdent d'une expertise transversale. Justement, la correspondance entre le poids, le diamètre et la tonalité des cloches est édictée dans son traité. Ainsi, Biringuccio était un scientifique. Il a posé un jalon important et très considéré qui positionne les sciences exactes à l'avant-plan des études de campanologie, ce qui est alors une nouveauté. S'il n'a pas attesté, comme nous essaierons de le faire dans ce mémoire, de l'excellence du travail de saintier, il a en revanche grandement contribué à rendre possible cette excellence, en encadrant la profession de principes scientifiques qui, encore aujourd'hui, font autorité.

Marin Mersenne (1588-1648)⁴⁶ était un clerc formé par les jésuites. Ami intime de René Descartes, traducteur de Galilée, il entretenait une abondante correspondance avec de nombreux grands esprits du temps, et s'intéressait à tout. Bien qu'il soit considéré comme un défenseur de l'orthodoxie catholique (il a signé des ouvrages de polémique religieuse contre les libertins, les athées et les sceptiques), ses recherches et ses correspondances font de lui un grand propagateur d'idées nouvelles. Passionné de

⁴⁵ Vannoccio Biringuccio, *The pyrotechnia of Vanoccio Biringuccio*, trad. de l'italien, *De la pyrotechnia*, oeuvre posthume d'abord éditée en 1540, New-York, American Institute of Mining and Metallurgical Engineers, 1942. Augmenté de 94 gravures sur bois, il s'agit du tout premier ouvrage imprimé couvrant le domaine de la métallurgie.

⁴⁶ Marin Mersenne, *Harmonie universelle : contenant la théorie et la pratique de la musique*, Paris, Éditions du Centre de la recherche scientifique, 1975, 455 p.

mathématiques, d'optique et d'acoustique, il a colligé de nombreuses données sur les cloches, mais en tant qu'objets d'expériences sensorielles. Ces expérimentations empiriques devaient mener tout droit à l'harmonie, vue comme entité mesurable. Mersenne fut le premier à étudier comme une science la sonorité des cloches. Ses recherches préfigurent celles qui sont menées actuellement sur la composition complexe du son des cloches et, plus généralement, sur les instruments de musique. Son *Harmonie universelle* fut d'ailleurs maintes fois rééditée.

2.3- Les cloches : des symboles d'identité et d'émulation

Dès l'époque du précité Sauveterre, divers travaux de campanologie ont abordé des dimensions du sujet qui ponctuent ce mémoire. L'architecte genevois John-Daniel Blavignac⁴⁷ publia en 1877 un très beau contrepoint à l'approche rigoriste de son époque, qui plaçait la liturgie en aval et en amont des fondements de l'utilisation des cloches. Étant d'abord un homme de culture⁴⁸, Blavignac sut justement placer la cloche au cœur de mille sujets d'ordre culturel, artistique, historique. Manifestement, ce n'est plus par d'autres branches du savoir qu'il en arrive aux cloches, mais c'est bien par ces dernières, en tant qu'objets de culture, que s'ouvre un champ d'étude de portée pluridisciplinaire. Nous procéderons pareillement.

⁴⁷ John-Daniel Blavignac, *La cloche. Etudes sur son histoire et sur ses rapports avec la société aux différents âges*, Paris, Librairie Firmin-Didot & Cie, 1877, 478 p.

⁴⁸ John-Daniel Blavignac a également publié des ouvrages sur l'architecture sacrée du IV^e au X^e siècle, l'art héraldique et les bannières militaires, la ville de Genève de l'Antiquité jusqu'à aujourd'hui, voire même sur les enseignes d'hôtelleries, auberges et cabarets.

La lecture de l'ouvrage d'Alain Corbin⁴⁹ nous conduit à dire que l'année 1789 fut sans doute la plus déterminante de l'histoire campanaire. Dans la foulée de la révolution française, le Décret de l'Assemblée Nationale rendu le 2 novembre de cette année-là mettait tous les biens ecclésiastiques à la disposition de la Nation, qui allait ainsi procéder à la spoliation radicale des églises. Le temps était venu de renverser les pouvoirs d'alors, de même que tout ce qui avait pu contribuer à les instrumentaliser ou à les représenter. Les instances paroissiales furent désormais prises à parti par les municipalités, entités fraîchement reconnues du Nouveau Régime et destinées à remplacer les paroisses. Il fallait intervenir radicalement dans les lois, mais également prendre possession d'indiciels forts, surtout ceux qui nourrissent l'imaginaire. Dans ce contexte, les cloches incarnaient de puissants symboles d'une ère révolue. On mit alors peu de temps pour s'attaquer à ces dernières, qui comme on l'a vu, prolongeaient si fortement dans l'espace physique et sonore les idéaux d'une société jusqu'alors gouvernée notamment par l'Église. En quelques années à peine, plus de 100 000 cloches furent fracassées puis passées au creuset, pour être fondues en monnaies ou en canons. La bouleversante littéralité de ces conversions ne manque pas d'impressionner, révélant les principes fondateurs d'une société nouvelle. Une symbolique inédite marquait alors le changement de cap qui s'opérait dans cette société.

Le plus grand mérite de Corbin consiste à avoir bien montré les leviers psychologiques collectifs capables d'associer les cloches autant à l'oppression d'une élite religieuse qu'à un acte de désobéissance civile (sonner en dépit du décret de 1789). Cette problématique, assez comparable à l'éventuelle appropriation des châteaux, illustre

⁴⁹ Alain Corbin, *Les cloches de la terre, Paysage sonore et culture sensible dans les campagnes au XIX^e siècle*, Paris, Albin Michel, 1994, 360 p.

dans une version radicale ce qui peut aussi se faire ailleurs de manière consensuelle. En dehors des proportions qui ne sont pas les mêmes, c'est d'ailleurs en bonne partie à Alain Corbin que nous devons l'intuition première de traiter des cloches du Québec comme possiblement chargées d'un grand potentiel identitaire et mémoriel, et ce, dans une lecture ni tout à fait religieuse, ni complètement laïque. C'est là, sur fond d'âpres disputes, que se comprend tout de même le mieux ce pourquoi les cloches, comme objets d'éloquence et d'identité très équivoques, se prêtent à un sens d'abord profondément humain et social, qu'il soit religieux ou pas.

Nous nous sommes en outre référé à Arnaud Robinault-Jaulin qui pour sa part, contribue de manière encore très personnelle au champ de la campanologie. Avocat et sonneur de cloches, il a aussi couvert les champs habituels de la campanologie, en y ajoutant notamment son expertise de juriste⁵⁰. Sur cette base spécifique, nous aurions pu entreprendre une recherche sur le sens des sonneries de cloches au Québec et son évolution dans le temps, en passant justement par les normes de tolérance au bruit, les réglementations et les justifications qui les sous-tendent. Ce n'est pas à cette spécialité de Robinault-Jaulin qu'est allée notre attention, mais aux données historiques qu'on retrouve dans son ouvrage, car les cloches sont désormais des objets de mémoire qui attestent de l'art des fondeurs, des sonneurs et des carillonneurs.

L'ingénieur et documentaliste Eric Sutter⁵¹, qui s'intéresse aux cloches depuis 1984, a fait paraître en neuf ans plus de six ouvrages de documentation campanaire, ainsi qu'un recueil de comptines et poèmes campanaires. Il est le fondateur de la

⁵⁰ Arnaud Robinault-Jaulin, *Droit positif de l'art campanaire. Législation, jurisprudence, pratique et critique concernant les cloches d'église en droit français. Etat en 2000*, Poitiers-La-Rochelle, 2001. Plusieurs autres titres s'ajoutent à la liste.

⁵¹ Éric Sutter, *La grande aventure des cloches, op. cit.*, 1993.

Société française de campanologie. Il couvre la plupart des sujets que l'on voit en campanologie, mais avance aussi quelques pistes sur la valorisation de ce patrimoine, en regard du paysage sonore contemporain.

Que ce soit durant les fastes années de l'Église triomphante, en France, au Québec ou ailleurs dans la catholicité, quand les inaugurations et événements d'importance étaient enveloppés de sonneries et célébrées sous le sceau de la religion, ou encore à notre époque, où l'aspect identitaire lié au patrimoine religieux prend des allures de défi de survivance culturelle, les cloches demeurent pertinentes. À preuve, rappelons le contexte ayant entouré la célébration du centenaire de la cloche *Saint-Isidore* de la cathédrale de Menton, en France. L'idée même de faire remonter à cette occasion le sonneur très âgé, afin qu'il s'exécute manuellement en duo avec celui d'un autre clocher, fut assez forte et porteuse pour que de cette rencontre se déploie un événement de transversalité campanaire d'importance, *La Vésubie en volée*⁵². Lors de cet événement de réappropriation coordonné par Hubert Tassy, eurent lieu sonneries collectives, coulées traditionnelles de cloches en public, colloque ainsi que créations musicales spontanées et savantes. Compte tenu du caractère anachronique de ces rassemblements, la portée proprement culturelle n'en fut que plus importante pour les participants qui dès lors, se voyaient accorder une grande liberté d'interprétation, en dehors des habitudes qui lient les sonneries de cloches à un sens religieux. Cela représente l'exemple idéal de ce à quoi pourrait mener une entreprise de mise en valeur de cloches dans un cadre d'abord culturel et ouvert, plus que religieux. Permettons-nous ici de tisser un lien avec l'initiative de Pierre Perreault au Québec : Dans les années

⁵² L'événement a eu lieu entre 1992 et 1995, en Provence. Un compte-rendu est disponible sous le titre Hubert Tassy, dir, *Cloches et sonnailles. Mythologie, ethnologie et art campanaire*, Aix-en-Provence, Coll. Résonnances, Edisud/Adem 06, 1996, 175 p.

1960, la pêche au marsouin relevait déjà d'un passé mythique, bien qu'elle fût encore connue de certains aînés de l'Île-aux-Coudres, que Perrault mit d'ailleurs à contribution dans une expérience de pêche intergénérationnelle. Des suites de cette aventure hautement identitaire, est issu le chef-d'œuvre *Pour la suite du monde*⁵³.

Léonard Bouchard a fait paraître en 1990 le seul ouvrage québécois d'importance sur la question des cloches⁵⁴. Rien n'ayant été fait avant lui, il a essayé de couvrir à peu près tout ce qui s'y rapporte, nous laissant justement devant l'amplitude du sujet, clefs en mains. La grande vertu de cet ouvrage réside dans le fait que cette fois-ci, les rôles sont inversés ; le lecteur n'aboutit pas à des cloches au hasard d'un propos sur l'histoire religieuse du Québec, ni sur les métiers d'autrefois. C'est au contraire à partir des cloches du Québec que Bouchard réfère tantôt à la liturgie, tantôt aux fonderies, tantôt à la Chine ou à l'Europe, en compagnie de campanologues et de Guildes de sonneurs de cloches, notamment. Son travail a le grand mérite de pointer les champs de connaissance les plus inattendus, sous lesquels il est possible de rencontrer des cloches et ce, toujours dans un rôle prédominant.

S'il n'a qu'esquissé l'évolution des cloches au cours des siècles, s'il n'a qu'effleuré leur mode de fabrication et les rapports qu'elles entretiennent avec la liturgie, la littérature et le légendaire, Bouchard a néanmoins constitué un inventaire impressionnant des cloches en service, au moment de son enquête sur tout le territoire du Québec, qui comptait alors plus de deux mille paroisses. Une annexe énumère même un bon nombre de cloches disparues. Malgré les inévitables inexactitudes de ce répertoire,

⁵³ Pierre Perreault, Michel Brault, Marcel Carrière, *Pour la suite du monde*, œuvre cinématographique, ONF, 1962.

⁵⁴ Léonard Bouchard, *Le Québec et ses cloches*, Saint-Augustin, Éditions de l'Airin, 1990, 466 p.

sa consultation permet rapidement de faire des comparaisons et des vérifications. Un classement aussi systématique permet entre autres des études statistiques ou attire l'attention sur certains spécimens, ce que l'auteur lui-même n'a pas fait. Par exemple, c'est de là que nous tirons le profil des importations du Québec au cours du temps et sa répartition entre les fonderies ou entre les diocèses. Nous y constaterons en outre l'appréciation progressive du poids des cloches.

L'étude de Bouchard nous a mis sur toutes sortes de pistes ; est notamment ressortie une apparente disproportion entre les paroisses du diocèse de Québec. Dans le comté de Dorchester, la paroisse de Sainte-Hénédine, par exemple, compte 1 210 habitants en 1988 et possède trois cloches qui pèsent au total 3 601 kilos, en sorte qu'elle surclasse sa voisine de Sainte-Marie (3 555 kilos, pour une population de 9 337 habitants). Interpellé donc par la monumentalité relative de l'église et des cloches de cette paroisse, qui sont peut-être les plus belles de toute la région, nous sommes allé voir cela de près. D'abord une église impressionnante, puis un chauvinisme assez remarquable et bien annoncé au figuré, par le clocher !

Comme bien d'autres paroisses du secteur, Sainte-Hénédine est issue du démembrement d'une paroisse-mère (Sainte-Marie), dont elle est toujours une ardente rivale. Plus encore, ce tout petit hameau qui date de plus de 200 ans⁵⁵ a vu lui échapper les premières vagues d'érections paroissiales, au profit d'autres agglomérations qui lui semblaient moins viables, à tout le moins sur le plan financier. La monographie de

⁵⁵ La première vague de colonisation dans ce secteur apparut dans le rang Sainte-Thérèse, soit le site actuel de Sainte-Hénédine. Dès 1804, les premières démarches étaient entreprises auprès de l'évêché pour construire deux chapelles, mais c'est seulement en 1852 que de guerre lasse, l'évêque consentit à la fondation de la paroisse, après que furent fondées Sainte-Claire en 1824 et Sainte-Marguerite en 1831.

Cyrille Gélinas⁵⁶ est quasiment muette sur la question des cloches actuelles, et ne dit mot de celles qui, incendiées en 1910, sont toujours conservées en tant que reliques⁵⁷. Mais elle nous fut utile pour saisir la part d'affirmation qui se révèle des efforts pour édifier une église et un ensemble de cloches qui en quelque sorte, lancent un défi aux détracteurs.

En passant par nombre de chemins, nous rencontrons des cloches. Parfois elles y tiennent une place de premier plan et souvent aussi, elles s'y trouvent sous-jacentes. Et même dans de tels cas, l'occasion nous est alors donnée de constater leur pertinence multivalente. Relevons à cet effet le mémoire de Christiane Noël⁵⁸ sur la communication non verbale dans la société traditionnelle, qui prend l'exemple des cloches d'église sur le territoire de l'Île d'Orléans. Il est vrai que cette recherche porte bien plus sur le fait social qu'est la communication non verbale que sur ses modalités physiques : en fait, prises pour elles-mêmes, les cloches de ce territoire n'ont que peu d'importance dans la recherche de Noël. Cependant, son étude faite sous la direction de Jean-Claude Dupont nous révèle qu'encore de nos jours (en 1988), les cloches jouent un rôle de transmission d'informations, en même-temps qu'elles signifient, pour les personnes impliquées, une prise de position marquée quant à une pratique laïque et mémorielle, à laquelle se rendent disponibles ces équipements paroissiaux à première vue limités. S'il est vrai que cet usage des cloches sert à illustrer une pratique pour le moins anachronique, preuve est faite que les éternels schémas d'efficacité ne trouvent

⁵⁶ Cyrille Gélinas, *Histoire de Sainte-Hénédine*, Sainte-Hénédine, publié par C.G, 1995, 533 p.

⁵⁷ Léonard Bouchard, *Le Québec et ses cloches*, Saint-Augustin-de-Desmaures, éditions de l'Airin, 466 p, p. 383.

⁵⁸ Christiane Noël, *La communication non-verbale dans la société traditionnelle : L'exemple des messages des cloches d'église à l'Île d'Orléans (Québec) en 1988*, Sainte-Foy, Mémoire de maîtrise, Université Laval, 1992, 148 p.

pas seulement des adhérents résolus et à ce titre, se trouvaient dans les clochers des porte-voix qui ne demandaient qu'à exprimer une telle dissension.

Conclusion

L'usage religieux des cloches, qui date de toujours, est en soi un champ d'étude assez large. C'est à dessein que nous avons à peine mentionné les ouvrages spécialisés qui encadrent l'usage liturgique des cloches, même si à l'évidence, ces derniers relèvent aussi de la campanologie. Notre entreprise se voulant tout de même inclusive, nous avons pris le parti de séparer la revue littéraire en deux axes principaux qui traitent d'abord des savoir-faire puis de culture au sens large, ce qui implique les repères artistiques, identitaires et mémoriels. Ce faisant, il est quand même apparu difficile pour ces deux seules divisions de rassembler toute la littérature savante qui au cours des siècles, a constitué la campanologie comme branche du savoir. L'alliage même sur lequel on s'entend aujourd'hui pour couler des cloches est le fruit de longues expérimentations et il est donc impossible par exemple d'exclure des campanologues le métallurgiste Vannoccio Biringuccio, qui pourtant s'est penché sur un tas d'autres sujets connexes à l'art du feu. Il en est de même pour chaque chercheur qui, par le biais de ses intérêts et compétences personnelles, a contribué à ouvrir des champs d'étude nouveaux, qui soient désormais inséparables de ce qu'on appelle la campanologie. En outre, ce fait témoigne éloquemment de la grande valeur polysémique des cloches.

Au moyen de quelques exemples, nous nous proposons maintenant de confirmer ce à quoi pourrait correspondre une étude de campanologie proprement québécoise.

CHAPITRE III

Le Québec et ses cloches

Introduction

À l'évidence, les cloches d'église arborent de grandes qualités d'exécution, ce qui en fait des objets porteurs d'excellence. Mais aussi, et pendant des siècles, leurs sonneries scandèrent des expériences significatives de la vie des individus : depuis les rites de passage les plus personnels jusqu'aux événements familiaux tels les naissances, les mariages, les décès des proches, des parents. Dans certains cas, les cloches des villages se sont même fait entendre lors d'événements importants sans connotation religieuse : pensons par exemple à l'époque de la Grande Guerre, quand elles ont maintes fois prévenu les jeunes gens de l'arrivée des agents de la conscription. Bref, les cloches sont liées tout autant à l'histoire intime de chacun qu'à la culture commune. D'emblée, elles se démarquent ainsi comme repères historiques des localités. Si plusieurs de ces cloches méritent leur place dans l'histoire locale, d'autres doivent être reconnues de plain-pied dans le patrimoine national québécois.

Dans ce chapitre, avec l'aide des quelques auteurs qui se sont intéressés aux cloches du Québec, nous verrons d'abord comment s'est constitué le patrimoine campanaire québécois, depuis l'apport des fondeurs locaux à l'époque de la Nouvelle-France jusqu'à celui des compagnies européennes, d'où proviennent les cloches des églises québécoises depuis le XIX^e siècle. Comme nous l'avons vu au chapitre précédent, la campanologie est un champ d'étude qui relève d'une longue tradition, et en cela, nous trouvons en France des pratiques inspirantes. C'est pourquoi nous tenterons

en deuxième lieu d'importer et d'adapter les modèles de validation en vigueur outre-mer au patrimoine campanaire que nous tentons de faire valoir ici même, au Québec. En troisième partie, viendra justement la présentation de ces quelques cloches et ensembles de cloches particulièrement représentatives pour les Québécois.

3.1- Un patrimoine campanaire patiemment constitué, par savoir-faire local et par importation.

Au Québec, la fonte de cloches a commencé dès le Régime français, mais elle est fort peu documentée : en dehors de ce qu'en disent les *Récits* de Marguerite Bourgeois, les chercheurs Pierre-Georges Roy⁵⁹ et Joseph-Noël Fauteux⁶⁰ ne relèvent pas de source antérieure aux textes de monseigneur Amédée Gosselin pour décrire cette pratique itinérante. Pour sa part, Gérard Morisset⁶¹ n'a écrit qu'un court article au sujet des fondeurs de cloches québécois. Sans aller directement aux sources, il s'est plutôt référé uniquement à des monographies récentes, pour y retrouver des contrats particuliers réalisés par Pierre Latour, sur qui porte précisément son article. Quant à Jeanne Pomerleau⁶², elle tient justement ses sources des précités et du Français Bernard Henry⁶³. Tout cela nous fait dire que les textes québécois les plus anciens à porter sur les cloches, textes qui du reste sont très sommaires, remontent aux années 1920 tout au plus ; au moins un siècle et demi sépare donc leurs auteurs des événements qu'ils relatent. Pour notre part, nous pouvons prudemment supposer que le métier de fondeur

⁵⁹ Pierre-Georges Roy, *Toutes petites choses du Régime français*, Québec, Garneau, 1944, p. 228-229.

⁶⁰ Joseph-Noël Fauteux, *Essai sur l'industrie au Canada : Sous le Régime français*, Québec, Ls.-A. Proulx, 1927, 2v.

⁶¹ Gérard Morisset, *Le fondeur de cloches, Pierre Latour*, dans *Revue de l'Université Laval*, vol. 3, 1948-49, p. 564-571.

⁶² Jeanne Pomerleau, *Métiers ambulants d'autrefois*, Montréal, Guérin, 1990, 467 p.

⁶³ Bernard Henry, *Des métiers et des hommes au village*, Paris, Seuil, 1975, non-paginé.

de cloches en Nouvelle-France, parce qu'il était pratiqué par des Français qui venaient juste d'arriver en terre d'Amérique, devait bien ressembler à ce qu'en rapporte Henri Bouchot⁶⁴ pour les fondeurs européens.

La première trace de cloches fondues en Nouvelle-France remonte à 1664. En effet, cette année-là, l'abbé B. de la Tour raconte : «Sur la fin de l'année 1664, M. l'Évêque fit la bénédiction des trois premières cloches du Canada qui jusque là n'avait eu que quelques clochettes ; ces cloches furent fondues dans le pays.⁶⁵» On en apprend un peu plus par monseigneur Amédée Gosselin qui relate que la même année, Jean Hamonnet⁶⁶ en fabriqua trois pour l'église paroissiale de Québec, aidé du serrurier Charles Philippeau ; elles furent bénites par monseigneur de Laval⁶⁷. En 1658, par ailleurs, sœur Marguerite Bourgeois fit mention de la cloche de l'église de Bonsecours de Montréal, qui fut coulée à Québec. Le métal de cette cloche d'un peu moins de cent livres provint, comme c'était souvent l'usage en Europe, d'une cloche et d'un canon cassés, ce dernier ayant été obtenu de monsieur de Maisonneuve⁶⁸. Les savoir-faire des fondeurs européens traversèrent avec eux en Nouvelle-France, les vieilles cloches ramassées ça et là passant au creuset, accompagnées de mille autres articles de bronze, de cuivre et d'étain recyclés dans les justes proportions. Les fondeurs étaient payés de diverses façons : en argent, en matériel destiné au recyclage ou aux opérations et en

⁶⁴ Henri Bouchot, *Histoire anecdotique des métiers avant 1789*, Paris, Le livre d'histoire, Loris, 2002 (date de l'original, 1892), 190 p.

⁶⁵ Léonard Bouchard, *Le Québec et ses cloches*, 466 p, p. 100.

⁶⁶ On trouve pour ce dernier les orthographes Amounet ou Hamonnet (Léonard Bouchard) et Hamounet (Pierre-Georges Roy).

⁶⁷ Pierre-Georges Roy, *op. cit.*, p. 228.

⁶⁸ Joseph-Noël Fauteux suppose d'ailleurs que ce canon a été fabriqué aux Forges du Saint-Maurice. Ainsi, c'est de longue date que s'exerce l'art du bronze au Québec. Joseph-Noël Fauteux, *op. cit.*, p. 124-126.

accommodements divers, sans oublier la fourniture par le client du vin pendant le travail et de l'eau-de-vie après la fonte, et ce, dans le respect des traditions⁶⁹.

Un bon nombre de cloches furent donc réalisées ici durant le Régime français⁷⁰. Outre Jean Hamonnet, Amédée Gosselin dénombre trois autres fondeurs de cloches pour cette période, tous établis à Beauport : René Chevalier, Étienne Simoneau et Pierre Latour qui, de tous, est le mieux connu. Son parcours est d'ailleurs assez emblématique de l'évolution du métier, tel qu'il s'est pratiqué ici. Né vers 1671 à Saintes (Charente-Maritime)⁷¹, il s'embarqua pour l'Amérique en 1712. Une toute petite cloche pour l'église de Beauport pourrait être son premier ouvrage en terre d'Amérique, vraisemblablement l'année même de son arrivée. Il en réalisa ensuite pour l'église de Boucherville, la chapelle Notre-Dame de Bonsecours de Montréal, la chapelle de la mission de Saint-François et l'église de Saint-Nicolas, toutes les quatre, dans l'ordre, en 1713. En 1716, il coula une cloche de 1 800 livres pour l'église cathédrale de Québec ; celle-ci semble avoir disparu lors du siège de 1759⁷². Il réalisa aussi deux cloches pour l'église Notre-Dame de Montréal en 1728, et d'autres dans les environs. En 1730, il alluma son four en contrebas de l'église à Sainte-Anne de Beupré, pour couler une nouvelle cloche qui fut bénite le 31 mai. Il en fondit d'autres la même année à Montréal et aux alentours. Sa carrière en Nouvelle-France s'étendit sur un quart de siècle : il fut appelé sur les chantiers les plus prestigieux du temps et de surcroît, pendant la plus belle période pour les gens de la profession. À sa demande, le curé de Kamouraska se déplaça

⁶⁹ Extrait du premier livre de comptes de Kamouraska, cité par Gérard Morisset, *op. cit.*, p. 568.

⁷⁰ On ne peut en connaître la proportion, mais il en venait aussi de France. La ville de Québec, surtout, avait ses fondeurs qui travaillaient un peu partout mais qui, semble-t-il, ne fournissaient pas de cloches à l'Acadie. Cette dernière les importait justement de France. Clarence d'Entremont, *L'histoire des cloches acadiennes ; Celles de Port Royal*, dans *Yarmouth Vanguard*, 6 février 1990, trad. Michel Miousse, www.museeacadien.ca/french/archives/articles/58.htm, p.1.

⁷¹ fichierorigine.com Fédération québécoise des sociétés de généalogie.

⁷² Gérard Morisset, *op. cit.*, p. 567.

jusqu'à Beauport, où il «avait un feu allumé»⁷³, pour venir surveiller les travaux de fonte de la grosse cloche qu'il avait commandée. En effet, l'ampleur des cloches à couler en cette époque forçait déjà une certaine sédentarisation de la pratique⁷⁴.

La chose semble paradoxale. D'abord, il est vrai que les fabriques souhaitaient rester en étroit contact avec le fondeur pendant la menée des opérations. Mais un autre motif à l'itinérance du métier tient au fait qu'il aurait été téméraire de transporter les cloches sur de longues distances, compte tenu de l'état des routes d'alors. Les commandes de cloches toujours plus imposantes auraient eu raison d'une pratique qui jusque-là, s'accommodait d'installations éphémères. Toujours plus difficiles à déplacer, ces objets auraient en revanche profité de graduelles améliorations des réseaux de transport. Plus tard, au XIXe siècle, plusieurs cloches seront transportées par chemins de fer, notamment.

Il est étonnant de constater que ces expertises locales n'aient pas connu meilleure pérennité, mis à part quelques cas isolés. En effet, il est démontré qu'à cette époque, une industrialisation générale de ces pratiques jusqu'alors presque bancales, a permis à certains artisans de subsister et même se développer. Prenons par exemple le cas de la facture d'orgues, qui comptait au Québec quelques spécialistes bien établis. Même si l'un d'entre eux, Joseph Casavant acquit une réputation très enviable, il résistait beaucoup aux pressions visant à produire en série, voire à acheter quelques composantes de ses instruments⁷⁵. Ses descendants Claver et Samuel sauront le faire, tout en

⁷³ Léonard Bouchard, *op. cit.*, p. 102.

⁷⁴ Gérard Morriset, *op. cit.* p. 571.

⁷⁵ «Or, Casavant refuse avec énergie de se plier à ce genre d'opérations. A son avis, chaque tuyau doit être imaginé, fabriqué, ajusté, poncé et testé manuellement, même s'il s'agit là d'une tâche ardue et répétitive. Pour lui, l'orgue est un instrument de musique autant qu'un instrument du culte, et doit donc être assemblé de manière artisanale, rituelle.» Mathieu-Robert Sauvé, *Joseph Casavant, le facteur d'orgues romantique*, Montréal, éd. XYZ, 1995, 214 p, p. 99.

capitalisant sur la réputation de leur père et sa proverbiale poursuite de l'excellence, avec le succès qui s'en suivit⁷⁶. Mais pour ce qui concerne les cloches, pourtant tellement en demande au Québec, même les entreprises déjà établies comme les *Forges du Saint-Maurice*, qui auraient pu élargir leurs connaissances connexes pour en couler, n'ont fait aucune tentative en ce sens, du moins ne peut-on en retracer aucune⁷⁷.

Ainsi, aucune grande fonderie locale n'ayant pris le relais des fondeurs itinérants, le Québec est devenu au XIX^e siècle un grand importateur de cloches, commandées soit en Angleterre, soit en France, dans un nombre de plus en plus restreint de grandes fonderies. Cette tendance à la sédentarisation s'observe partout, et en même temps. La répartition du marché des importations de grosses cloches entre ces usines toujours plus dominantes se déduit de l'inventaire des cloches des diocèses du Québec préparé par Léonard Bouchard⁷⁸. C'est tardivement, alors que les jeux étaient faits, que quelques fondeurs, établis en permanence le long du fleuve, réalisèrent ici quelques cloches, toutes de petites dimensions, aucune ne dépassant les 300 livres. Ce serait entre autres le cas de la compagnie *Dupuy & Barselou* de Trois-Rivières⁷⁹. En outre, la compagnie *Émile Morissette* de Québec a fondu des cloches ici en quantité appréciable, précisément entre 1915 et 1934. Étant donné les modestes dimensions des 117 unités qu'on connaît, celles-ci étaient sans aucun doute destinées à des écoles ou des couvents⁸⁰. Les plus

⁷⁶ Laurent Lapointe, *Casavant Frères limitée 1879-1979*, Saint-Hyacinthe, Société d'histoire de Saint-Hyacinthe, 1979, 143 p, p. 16.

⁷⁷ Joseph-Noël Fauteux, *op. cit.*

⁷⁸ Léonard Bouchard, *op. cit.*

⁷⁹ *Ibid.*, p. 136.

⁸⁰ *Ibid.*, p. 246. L'auteur en donne d'ailleurs une nomenclature.

grosses, la compagnie les importait de France, en tant que représentante générale des cloches *Paccard et Havard* pour l'Amérique du Nord⁸¹.

Parmi les cloches les plus anciennes du Québec qu'il est encore possible de voir dans leur localité, celle de la paroisse Saint-François-Xavier de Batiscan date de 1770. Reconnue par les instances locales comme un bien de grande valeur historique, elle fut intégrée en 1984 dans un monument commémoratif inspiré de la deuxième église paroissiale, qui servit depuis l'année 1700 jusqu'à l'incendie de 1867⁸². Cette initiative s'inscrit dans les célébrations du tricentenaire de la paroisse, et la conception du monument fut confiée à Claude Durand. Les cloches de la paroisse Sainte-Geneviève de Berthier, à Berthierville, furent bénites successivement en 1766, 1783, 1815 et 1901. La deuxième, du nom de *Catherine*, fut bénite de nouveau par le chanoine E. Dumontier en 1983, pour célébrer ses deux siècles d'existence. Elle est maintenant placée devant le presbytère⁸³.

En fait, on trouve encore çà et là quelques cloches bicentennaires, mais c'est l'exception. Même dans les très vieilles paroisses de Québec et de la Côte-du-sud, rares sont celles qui sont passées au travers des nombreux incendies et bris de toutes sortes. Malheureusement, la grille du questionnaire de Bouchard⁸⁴ ne permet pas de bien retracer des cloches qui auraient été bénites lors de leur acquisition, puis déplacées dans

⁸¹ Quelques entêtes de factures présentent un peu les activités de cette compagnie fondée en 1894. En 1909, les spécialités annoncées sont la confection de clochers et la monture de cloches, incluant les beffrois et «machines à carillonner». La compagnie est alors représentante des cloches Paccard. Un autre entête, datant de 1929, annonce un mandat élargi, qui inclut désormais la construction d'églises, presbytères et couvents. Les cloches Havard sont ajoutées au catalogue. Nouvelle spécialité, électrification de cloches. Curieusement, aucune mention des cloches locales identifiées par Bouchard. AETR, Archives de l'Évêché de Trois-Rivières, *Correspondance de monsieur C. Émile Morissette avec le chanoine Louis-L. Denoncourt et monseigneur Joseph-E. Paquin, de l'Évêché de Trois-Rivières*, 22 février 1909, 8 mars 1909 et 2 novembre 1929. Dossier de la cathédrale.

⁸² Tricentenaire de Saint-François-Xavier-de-Batiscan inc, *Histoire de la paroisse de Saint-François-Xavier de Batiscan, 1684-1984*, Trois-Rivières, Éditions du Bien Public, 1984, 498 p, p. 485.

⁸³ Léonard Bouchard, *op. cit.*, p. 341.

⁸⁴ *Ibid.*, p. 321 à 429.

une autre paroisse : dans un tel cas, ces cloches figurent sous la date de leur seconde bénédiction, qui a pu aisément avoir eu lieu un siècle après la première. Parfois, l'auteur peut ajouter une courte note d'éclaircissement. D'autre part, la liste qu'il a dressée des églises incendiées avec leurs cloches⁸⁵ ne donne pas le nombre ni la provenance de ces dernières, si bien qu'il est difficile d'établir exactement les premières tendances des fabriques québécoises quant à la circulation des cloches. Pour les mêmes raisons, il est bien malaisé d'identifier les doyennes. Souvent aussi, les formulaires compilés par Bouchard sont muets quant à la compagnie qui a fabriqué les cloches, les répondants ayant omis certains renseignements. Il arrive souvent d'ailleurs que les ensembles de cloches soient constitués graduellement par les paroisses⁸⁶, et nous pouvons constater que se côtoient chez elles des cloches de dates et de marques différentes, quoique la sonorité plus singulière des cloches françaises soit moins compatible avec les autres.

Au Québec, les plus vieilles cloches actuelles, qui datent du début XIX^e siècle, sont surtout américaines (*Troy, McShane, Evans*) ou anglaises (parfois des *Taylor*, mais surtout des *Mears*), et ce, à parts égales. Quelques cloches françaises occupent déjà les clochers à cette époque, en provenance des fonderies *Grypon*⁸⁷, *Burdin*⁸⁸, *Le Royer* et surtout de la manufacture *Cornille-Havard*⁸⁹. Enfin, à partir des années 1880, les *Bollée*

⁸⁵ Léonard Bouchard, *op. cit.*, p. 433 à 438.

⁸⁶ «Les cloches elles-mêmes étaient à renouveler. L'ancien carillon comportait déjà trois cloches, une dans chaque clocher ; mais il fallait un peu mieux. On vendit la plus petite cloche, 128 livres, à l'église Saint-Paul-de-Chester, comté d'Arthabaska ; on en réserva une autre pour le petit clocher de la nouvelle église et la troisième devait entrer dans le nouveau carillon, comme étant la plus petite, dans l'accord fa-la-do. Honorius Provost, *Sainte-Marie de la Nouvelle-Beauce*, La Société historique de la Chaudière, 1967, 2v, p. 145.

⁸⁷ A Trois-Rivières, la paroisse Saint-François-d'Assise possède une vieille cloche française bénite en 1828. Léonard Bouchard, *op. cit.*, p. 421.

⁸⁸ Parmi les plus vieilles cloches françaises que nous connaissons, ces trois petites cloches Burdin se trouvent à Saint-Wenceslas, dans la Mauricie, et datent de 1883. *Ibid.*, p. 359.

⁸⁹ Trois cloches parisiennes de marque LeRoyer ont été bénites en 1853 à Saint-Jean, Île d'Orléans. Léonard Bouchard, *op. cit.*, p. 371.

et surtout les *Paccard* réussirent à s'emparer d'une bonne partie du marché québécois et leur domination ne se dément plus par la suite.

Au XX^e siècle, apparurent des fournisseurs moins connus qui, de façon marginale toutefois, arrivèrent à munir quelques clochers québécois de leurs produits. Pour la période antérieure à la Crise économique de 1929, Bouchard recense notamment quelques ensembles de cloches hollandaises (*Petit & Fritsen*) et des cloches belges (*Slegers*). Les années 1930 à 1945 furent très peu propices aux achats de cloches, d'autant que la fonderie *Mears* était réquisitionnée par le gouvernement britannique. Après le conflit, une douzaine d'autres fonderies moins connues s'ajoutèrent timidement aux fournisseurs des églises québécoises, dont trois de Suisse et les autres de France. Répétons toutefois que l'essentiel des nouvelles cloches provenaient encore des grandes fonderies déjà connues au XIX^e siècle.

Depuis le XIV^e siècle, la famille des Mot est connue en Angleterre, dans le commerce des tuyaux d'orgue et des cloches à main. Robert Mot aménagea sa fonderie à Whitechapel, en 1583, pour profiter d'axes de transport plus commodes qu'ailleurs dans Londres⁹⁰. D'abord connue sous le nom de son propriétaire, la fonderie prit ceux des artisans qui assumèrent sa relève au cours des ans, si bien que les cloches fondues sur Whitechapel entre le XVI^e et le XX^e siècle peuvent porter pas moins de 26 appellations différentes, dont les plus connues sont *Mears* et *Stainbank*⁹¹. Depuis 1968, les cloches qui proviennent de cette maison sont désormais signées *Whitechapel*. Il s'agit bien évidemment d'une fonderie prestigieuse qui réalisa les plus célèbres cloches d'Occident. Un catalogue publié en 1920 évoque ses plus importantes réalisations

⁹⁰ Ce secteur tient son nom de *Church of St-Mary*, dite *White Chapel*. Située à une centaine de pieds de la fonderie, elle fut détruite par les Allemands durant la Deuxième Guerre.

⁹¹ Cette liste peut être consultée sur le site www.hibberts.co.uk/mearslist.htm

depuis le XVIII^e siècle ; sur la couverture est dressée la liste des dix cloches les plus grosses. Tenons-nous en aux trois premières: «Great Bell of Westminster⁹², the largest ever cast in London ; Great Bell of Montreal Cathedral⁹³, the largest ever shipped ; Great Peter of York Minster⁹⁴, this was for some time the largest bell in England (...)»⁹⁵ La fierté dont faisait preuve en 1920 la plus importante fonderie d'Angleterre à l'endroit du bourdon de Montréal est donc toujours d'actualité. En effet, sous la rubrique *500 years of history*, le site internet de la compagnie y va brièvement de ses faits d'armes : «Whitechapel's famous bells include the original *Liberty Bell* (1752), the Great Bell of Montreal and, probably best known of all, *Big Ben* at the Palace of Westminster⁹⁶».

Il va sans dire que cette fameuse cloche de l'église Notre-Dame de Montréal fait bande à part encore aujourd'hui, ne serait-ce qu'en termes de défi technique requis pour réussir un pareil objet. Sa différence avec les deux autres tient à la place de celles-ci dans la fierté collective des Américains et des Anglais.

Maintenant que nous avons présenté comment s'est constitué le patrimoine campanaire québécois, nous évaluerons la valeur des cloches d'ici selon les critères d'appréciation élaborés notamment en Europe. Il semble bien d'ailleurs que *Whitechapel* nous ait précédé dans cette voie ...

⁹² Fondu en 1858, le bourdon *Big Ben* pèse presque 14 tonnes.

⁹³ Fondu en 1847, le bourdon Jean-Baptiste de l'église Notre-Dame de Montréal pèse 11 tonnes et demie.

⁹⁴ Fondu en 1845 et perdu en 1927, ce bourdon faisait plus de 12 tonnes.

⁹⁵ Extrait de la page couverture du catalogue *The sound of bells - Mears & Stainbanks* datant de 1920, sous la rubrique *Noted bells from the foundry*, probablement édité par la compagnie, www.hibberts.co.uk/mearslist

⁹⁶ www.whitechapelbellfoundry.co.uk/foundry.htm

MEARS & STAINBANK,

MANUFACTURERS OF

Church, Clock, Hemispherical,

AND EVERY OTHER DESCRIPTION OF

BELLS.

WHITECHAPEL BELL FOUNDRY,

32 & 34, Whitechapel Road, London.

TELEPHONE NO. 9549 LONDON WALL

NOTED BELLS FROM THE FOUNDRY.

GREAT BELL OF WESTMINSTER.

Weight 13 tons, 10 cwt., 3 qrs., 15 lbs.

The largest ever cast in London.

GREAT BELL OF MONTREAL CATHEDRAL.

Weight 11 tons, 11 cwt.

The largest ever shipped.

"GREAT PETER," OF YORK MINSTER.

Weight 10 tons, 15 cwt.

This was for some time the largest bell in England.

"GREAT TOM," OF LINCOLN CATHEDRAL.

Weight 5 tons, 8 cwt.

Its predecessor was a ton lighter. Heard when first erected 13 miles off.

ST. PAUL'S CATHEDRAL, LONDON. "THE CLOCK BELLS."

Weight of Hour Bell, 3 tons.

Erected 1709 and still in use.

FORTSMOUTH TOWN HALL.

Hour Bell weight 4 tons, and 4 Quarter Bells.

"ST. DUNSTON," OF CANTERBURY.

Weight 3 tons, 10 cwt.

Cast in the Cathedral precincts.

"BOW BELLS," CHEAPSIDE, LONDON.

Tenor, weight 2½ tons.

Cast 1738, replacing one of 1669.

The peal of 10 bells was first rung at the birthday of George III., June 4th, 1762.

WESTMINSTER ABBEY.

Tenor, weight 28½ cwt.

OSBORNE HOUSE, ISLE OF WIGHT.

3 Clock Bells for H.R.H. Prince Consort.

(For List of Peals see Pages 23 to 52.)

Extrait de la page couverture du catalogue *The sound of bells - Mears & Stainbanks* datant de 1920, sous la rubrique *Noted bells from the foundry*, probablement édité par la compagnie, www.hibberts.co.uk/mearslist

3.2- En vertu de quoi les cloches du Québec sont-elles porteuses de culture ?

On pourrait argumenter sans fin sur le retard que nous avons accusé dans la découverte de notre patrimoine, mais si nos voisins anglo-saxons et américains nous devancent, c'est dû en partie à leurs revues populaires et à leurs guides

d'objets *antiques* qui ont largement diffusé les résultats des recherches effectuées sur le sujet⁹⁷.

Si l'empathie des Québécois pour leur patrimoine en général s'est un peu fait attendre, force est de constater que ce n'est plus le cas aujourd'hui. Certes, les recherches très exhaustives sur ce patrimoine ne datent pas d'hier, mais il se pourrait, en effet, qu'elles n'aient atteint un large auditoire que plus tard. Par exemple, les débats qui impliquent le patrimoine bâti sont parvenus au niveau de la rue, en raison notamment du côté spectaculaire de certaines démolitions d'églises. En outre, plusieurs spécialistes étaient prêts et disponibles pour expliquer, sur le vif, les enjeux de ce qui se passait sous nos yeux. Désormais, leurs efforts ont conduit la population à garder à l'œil les possibles outrages à ce qui est maintenant compris comme étant des biens collectifs porteurs de culture. Tant et tellement que l'idée même de sacrifier quelques églises pour en sauver d'autres⁹⁸, même présentée ainsi, et par ces mêmes experts, soulève bien des passions. Sans trop savoir parfois où donner de la tête, compte tenu de l'urgence des décisions à prendre quant à ce patrimoine, il reste que la population québécoise semble avoir un préjugé favorable envers ses immeubles religieux, qu'elle désire conserver. Fort bien, mais que connaît-elle de ses cloches ? Si l'on prend exemple sur la fierté de la maison *Whitechapel* pour un bourdon qu'elle a expédié à Montréal voilà cent soixante ans, nous appuierions Michel Lessard pour dire que la question ne réside pas dans les biens culturels que nous possédons, mais dans ce que nous en savons.

⁹⁷ Michel Lessard et Huguette Marquis, *Encyclopédie des antiquités du Québec*, Montréal, éd. de l'Homme, 1971, 526 p.

⁹⁸ Luc Noppen, Lucie K. Morisset et Thomas Coormans, dir, *Quel avenir pour quelles églises ?* Sainte-Foy, PUQ, 2006, 608 p.

3.2.1- Propos de méthode

Des observations croisées nous ont mené à considérer les multiples facettes d'une culture nationale. Les facteurs qui touchent l'histoire, la langue et les arts n'en sont que quelques-uns. De même qu'il est possible d'identifier des personnalités qui se sont imposées dans chacun de ces domaines pour ensuite expliquer leur apport à la culture québécoise, de même, on peut cibler quelques cloches particulièrement marquantes de notre patrimoine. Dans cette section, nous entendons démontrer que certaines d'entre elles sont d'abord des objets de valeur qui, de surcroît, sont emblématiques d'une culture pluraliste ; puis nous dirons de quelle manière elles contribuent à une lecture complète des événements qui leur sont associés.

Dans son ouvrage déjà cité, Éric Sutter⁹⁹ rapporte que la compagnie écossaise de whisky *Bell* a déjà pris l'initiative d'étiqueter ses produits à l'effigie de quarante-deux cloches parmi les plus célèbres du monde. Dans ce palmarès, la *Liberty Bell* de la Pennsylvanie, liée de si près à l'indépendance américaine ; *Big Ben*, qui sonne les heures à Londres depuis 1858 et que le monde entier peut entendre sur ondes courtes depuis 1932 ; *Die Freiheits Glocke* de Berlin, qui a célébré la réunification des deux Allemagnes en 1989 et qui est justement une réplique de la *Liberty Bell*. Il y en a bien d'autres, ayant toutes en commun non seulement d'être célèbres à travers le monde, mais aussi de faire partie intégrante de l'histoire de leur pays. Dans chacun des cas, la population leur est très attachée et les considère effectivement comme des trésors nationaux. Alors quelles sont les cloches qui, en raison de leur notoriété, pourraient

⁹⁹Eric Sutter, *La grande aventure des cloches*, Paris, Zélie, 1993, 279 p, p. 156 et suivantes.

constituer le patrimoine campanaire québécois ? Quelles autres mériteraient d'être mieux connues ? C'est à répondre à ces questions que nous nous appliquons maintenant.

Certaines candidatures se sont imposées comme des cas d'espèce, parce que leur valeur est un fait confirmé. Par exemple, une seule cloche s'est méritée à ce jour un décret spécial du Gouvernement québécois. En effet, la *Marguerite-Michel*, sise à l'église de Saint-Denis-sur-Richelieu, doit son statut «Reconnaissance» au rôle qu'elle joua lors des rébellions de 1837-1838. Notre attention fut donc attirée d'abord par le décret¹⁰⁰, lequel nous conduisit à rechercher les cloches qui, de façon générale, prirent part à un événement historique ou qui, pour toutes sortes de raisons, incarnent toujours une identité particulièrement forte et représentent, en ce sens, un symbole constamment réactualisé. En raison du décret ministériel qui la vise, un dossier complet existe au sujet de la cloche de Saint-Denis et grâce aux informateurs de la *Société d'Histoire des Riches Lieux*, nous avons pu compléter la recherche pour ce qui concerne ce cas particulier. Bien qu'il y ait au Québec et au Canada d'autres cloches liées à une forte signification civique et identitaire, nous ne nous en tiendrons qu'à la *Marguerite-Michel*, puisque nous désirons prioritairement établir des critères culturels d'appréciation des cloches québécoises, ce qui en soi est une chose nouvelle.

Toujours en matière de cloches remarquables, partout les gros bourdons ont la cote. Les campanologues tiennent des statistiques bien diffusées sur la taille et le poids des cloches géantes. Le simple fait qu'on s'intéresse depuis longtemps à ce genre de questions a conduit plus d'une fois une fabrique à tenter de faire parler d'elle comme ayant le plus important inventaire dans son clocher, ou bien, au moins, à essayer de faire

¹⁰⁰ Le dossier identifié *Cloche Marguerite-Michel* peut être consulté à la Commission des Biens culturels du Québec.

ombrage au jeu de cloches d'une paroisse rivale, en la battant à la pesée. Dans de tels cas, le jeu de la surenchère a maintes fois produit des souscriptions étonnantes. Il y a là matière à culture : les paroissiens s'identifiaient à leur paroisse et ne dédaignaient pas les rivalités de clochers, au sens propre et premier de cette expression ! Parfois aussi, c'est une importante ferveur religieuse qui logiquement, devait conduire à se mesurer en termes d'investissements dans les diverses constructions¹⁰¹. Aux fins de notre recherche, et pour ne nous en tenir qu'à un seul exemple, le choix logique revient au bourdon *Jean-Baptiste* de l'église Notre-Dame de Montréal. En plus de la recherche de Léonard Bouchard, deux monographies (1957 et 1981)¹⁰² nous ont aidé à faire le point sur cette question.

Le carillon est un art musical datant du XVI^e siècle qui est implanté presque partout dans le monde. Or, dans tout le Québec, il n'existe qu'un seul carillon à clavier qui soit conforme aux standards internationaux, et il se trouve à l'Oratoire Saint-Joseph de Montréal. Cet instrument est en outre le seul lien qui rattache l'expertise québécoise à la Guilde internationale de carillonneurs qui d'ailleurs, rend possible ici et ailleurs la diffusion et la pérennité de cet art méconnu. Pour documenter cette sous-section, le carillonneur titulaire de l'Oratoire nous a généreusement accordé de son temps et nous a également ouvert ses archives personnelles.

¹⁰¹ En 1947 dans la paroisse Saint-Ignace-de-Loyola à Giffard, un immense bourdon de 9 400 livres fut acquis en renfort des quatre autres cloches, puis baptisé sous le nom de la bonne Sainte-Anne. Hélas, la tour étant incapable de souffrir les secousses du bourdon, on ne l'entendit plus pendant très longtemps. En début d'année 2007, la cloche fut remise en service, mais pour être tintée au marteau. C'est ce que nous apprit un entretien avec M. Roger Tremblay, de la fabrique, le 10 octobre 2007.

¹⁰² La plus ancienne couvre très bien la saga des cloches de Notre-Dame ; Olivier Maurault, *La paroisse, histoire de l'église Notre-Dame de Montréal*, Montréal, Thérien Frères, 1957. La deuxième ne fait nulle mention des cloches, mais élabore au sujet de l'architecture ; Franklin K.B.S. Toker, *L'église Notre-Dame de Montréal, son architecture, son passé*, traduit de l'anglais par Jean-Paul Partensky, Ville LaSalle, Hurtubise, 1981, 302 p.

En rapport avec la discipline du carillon, nous avons aussi été témoin d'un cas fort intéressant, qui met en cause l'évolution des techniques liées aux cloches, et ce, autant chez les fondeurs que chez les musiciens. Le contexte très particulier de la *restauration* du *carillon* de l'église Saint-Dominique de Québec, littéralement, nous mènera à bien peser nos mots. Ce projet, qui est encore en cours de réalisation, nous permettra d'assister, dans le domaine campanaire, à un profond débat sur la modernité. Cette partie du travail sera principalement documentée à partir de témoignages d'informateurs.

Une autre importante tradition musicale fait un usage bien spécifique des cloches d'églises. Dans tout le Québec, le *change-ringing*, qu'on pourrait peut-être appeler la sonnerie à permutations, se pratique exclusivement dans la Capitale. Ces *sonneurs à l'anglaise* ont également une guilde, qui invite d'autres sonneurs à s'exécuter au Québec. Seules les tours de la cathédrale *Holy Trinity* et de l'ancienne église *St. Matthews* sont aménagées pour la pratique de cet art très singulier. Il n'existe aucun fonds d'archives sur cette guilde anglaise de Québec, mais le capitaine des sonneurs nous a accordé son temps avec enthousiasme et générosité.

Démarche peu originale mais nécessaire, nous nous sommes aussi mis à la recherche de la plus ancienne cloche du Québec, et nous l'avons trouvée. Datant de 1666, la vieille cloche de Saint-Pierre-de-la-Rivière-du-Sud fut acquise par le Musée du Québec en 1949. En général, les ouvrages reconnus de campanologie réservent bien évidemment une mention aux doyennes et comme l'une des plus importantes institutions muséales du Québec a pris la peine d'acquérir cette aînée, nous nous sommes senti bien

justifié de la documenter. Aujourd'hui, cette cloche est gardée au Musée des civilisations de Québec.

Souvent, lors de l'acquisition de nouvelles cloches dans une paroisse, les vieilles étaient cédées au fondeur, qui les revendait ailleurs ou alors les fondait de nouveau. Il en va de même encore aujourd'hui. Toutefois, il existe une entreprise de récupération de métal qui elle-même, a recueilli des cloches dès 1955, et qui leur reconnaît une valeur non pas pour leur poids en bronze ni même leur son, mais plutôt simplement parce qu'elles existent en soi, et pour les inscrire comme telles dans un circuit touristique. Jusqu'en 2006, cette collection privée permettait à un visiteur de voir, toucher et identifier au moins cinq cent cloches d'église du Québec et d'ailleurs en une journée. Manifestement, les recyclages de cloches passent ici par une affectation ayant trait à l'histoire et à la culture en général. Ce site des *Carillons Touristiques de Rivière-du-Loup*, parce qu'il est tellement atypique, jette un pavé dans les idées des élites culturelles, qui n'avaient jamais encore songé à une destination où rassembler tant de cloches en déroute. Une monographie récente¹⁰³ nous a permis de documenter le sujet.

Maintenant que nous avons justifié nos choix, entrons plus avant dans les biographies des cloches ou ensembles de cloches que nous avons retenus, et qui racontent beaucoup sur l'histoire culturelle du Québec.

3.3- Des cloches au fort tribut identitaire

Toute comparaison étant risquée entre la France et le Québec, nous voyons tout de même immédiatement que chacune de ces nations a connu sa révolution qui du reste,

¹⁰³ Isabelle Lussier, *Les carillons touristiques de Rivière-du-Loup : l'œuvre d'un bâtisseur*, Jean-Marie Bastille, Sainte-Foy, Éditions Gid, 2003, 416 p.

frappa de plein fouet les élites cléricales. S'en suivirent des périodes de résistance relative, mêlée d'un anticléricalisme assez radical. Dans les deux cas, un important patrimoine matériel contribuait à incarner des valeurs d'ancien régime, parmi lequel figurent les cloches, quoique celles du Québec ne furent pas aussi radicalement prises à parti que celles de la France.¹⁰⁴ Au Canada et aux États-Unis, on trouve également des exemples de cloches qui furent mêlées à des périodes de grands bouleversements. Avant de nous pencher plus spécifiquement sur la *Marguerite-Michel* de Saint-Denis-sur-Richelieu, il vaut la peine de nous attarder à quelques autres cas de cloches «patriotes».

Marie, le gros bourdon de Notre-Dame de Paris, fut descendu en 1792 dans la foulée révolutionnaire. Armés d'une machine, huit hommes prirent 42 jours à le mettre en pièces¹⁰⁵. *Jacqueline*, son petit bourdon, fut aussi descendu durant la Révolution, mais réinstallé par la suite. Il sonna le sacre de Napoléon 1^{er}. Victor Hugo l'a rendu célèbre par le biais du personnage de Quasimodo. En août 1944, c'est *Jacqueline* qui annonça la libération de Paris¹⁰⁶.

À Rouen, l'archevêque, monseigneur Fuzet fut l'initiateur du projet de fondre un bourdon de prestige destiné à la cathédrale. Fondue en juillet 1914, alors que la canonisation de la «Pucelle d'Orléans» était imminente, la *Jeanne d'Arc* eut le pape Pie X pour parrain, et donc pour auteur des inscriptions qui l'ornent. Par précaution, on dut s'astreindre à la sonner dans la fosse d'Annecy, là où elle fut coulée par les Paccard, et on l'y laissa enfouie, puisque commençait déjà la Grande guerre. Une large étoffe fut installée dessus, sur laquelle était inscrit : «Elle sonnera la victoire». La victoire fut bel

¹⁰⁴ Alain Corbin consacre un important ouvrage à cette question des cloches qui allaient devenir symboles d'un ancien régime opprimant pour les uns, puis outil de résistance pour les autres. Son livre *Les cloches de la terre* présente en effet un panorama impressionnant de la période révolutionnaire en France, en regard de ce qu'il advint du patrimoine campanaire de l'époque.

¹⁰⁵ Eric Sutter, *op. cit.*, p. 148.

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 149.

et bien sonnée par la *Jeanne-d'Arc*, le 11 novembre 1918, mais toujours au fond de cette fosse. Livrée à Rouen en 1920, elle y fut bombardée le 1^{er} juin 1944. Tout comme l'héroïne dont elle portait le nom, cette cloche disparut alors dans un brasier, celui de la Tour Saint-Romain.¹⁰⁷ Mais elle est toujours bien présente dans les mémoires des Français, non seulement parce qu'elle fut la deuxième plus grosse cloche qu'ait jamais eue la France, mais parce que son destin se mêle pour ainsi dire à celui des Rouennais qui subirent les horreurs de la guerre.

L'histoire de la *Liberty Bell* commence en 1751, quand l'Assemblée de Pennsylvanie commanda une cloche auprès d'une fonderie de Londres, afin de commémorer le cinquantième anniversaire de la Charte des Privilèges, octroyée par William Penn à sa colonie en 1701. Livrée en 1752, installée au State House de Philadelphie, la cloche se fissa dès sa première utilisation. Deux métallurgistes de Philadelphie la refondirent l'année suivante¹⁰⁸. Affectée à un usage civil, elle annonça plusieurs discours publics, dont le plus marquant de l'histoire américaine, soit la première lecture publique de la Déclaration d'Indépendance, le 8 juillet 1776. Mais elle se fissa de nouveau en 1846. Même réparée, la fêlure réapparut et ce fut alors l'occasion pour la cloche d'entreprendre une nouvelle carrière. Entre 1885 et 1915, la célébrissime cloche effectua de nombreux voyages à travers les Etats-Unis, chargée de rappeler aux Américains, déchirés par le souvenir de la guerre civile, les efforts qu'ils avaient consentis ensemble, jadis, pour gagner leur indépendance. Après trente ans de telles pérégrinations, plutôt que de l'exposer à se fendre en deux dans les transports, on

¹⁰⁷ Albert Pierre Hyppolyte Joseph Paluel-Marmont, *Cloches et carillons. Leur histoire, leur fabrication, leurs légendes*, Paris, Segep, 1953, 247 p., p. 138.

¹⁰⁸ Eric Sutter ne fait aucune mention de la cloche précédente. Il affirme toutefois qu'il s'agit bien de la première coulée de cloche en sol américain. Isabelle Lussier donne pour sa part beaucoup plus de détails sur la cloche de Philadelphie. Isabelle Lussier, *op. cit.*, p. 330-333.

finit par comprendre qu'il était temps désormais pour la vieille prédicatrice de cesser de voyager.

Bon an mal an, deux millions de personnes se rendent au Hall de l'Indépendance pour voir et toucher cette cloche qui décidément, est victime de sa popularité. Les dirigeants des Parcs nationaux qui en ont la garde, s'inquiètent de voir disparaître sa patine :

Le curateur désire interdire aux visiteurs de toucher la cloche durant six mois à un an, afin de constater si elle reprendra sa patine d'antan», a révélé un responsable, qui a ajouté que les visiteurs pourront toucher encore la cloche mais de façon très fugitive. Ils ne pourront plus la caresser longuement ou tenter de la faire tinter. Pour beaucoup d'Américains, il est important de toucher l'objet symbole de leur indépendance.¹⁰⁹

Il est tentant de s'approprier un peu du charisme d'un objet vainqueur, toucher une icône mondialement connue, et même essayer d'y apposer son empreinte. Il l'est tout autant d'en faire partout des citations, voire des copies. Et il y en a eu. En 1950, eut lieu une campagne de propagande sous le thème *Save for your Independance*, menée par le Département du Trésor des Etats-Unis. Cette campagne visait à affermir la volonté du peuple américain de défendre ses frontières. La maison française Paccard a donc coulé pour eux 54 répliques de la *Liberty Bell*¹¹⁰, destinées à chacun des États ainsi qu'aux Territoires américains et au District de Columbia. Mais il y en a eu plusieurs autres encore, 300 paraît-il, arborant toutes la longue balafre qui caractérise l'originale¹¹¹. Il en fallait une pour Disneyworld, et une autre fut acquise par les *Carillons Touristiques de Rivière-du-Loup*¹¹².

¹⁰⁹ *Ne touchez pas la cloche*, dans *La Presse*, 30 mai 1992

¹¹⁰ Eric Sutter parle de 49 cloches, distribuées aux Etats.

¹¹¹ Eric Sutter, *op. cit.*, p. 157.

¹¹² Isabelle Lussier, *op. cit.*, p. 330.

Notons aussi au passage qu'il existe dans le monde d'autres *Cloches de la Liberté*. Fondue en 1951, la *Die Freiheits Glocke* de Berlin porte pour devise «Que Dieu donne une nouvelle naissance de la liberté à ce monde». Elle fut sans surprise la première des cloches berlinoises à sonner la réunification¹¹³. Il y a des cloches de la Paix, de la Liberté et bien d'autres, qui sonnent encore des ralliements de tous ordres, et autour desquelles s'organisent des rassemblements importants. En ce sens, ces cloches se voient investies d'une mission et d'emblée, on leur accorde un pouvoir proportionnel.

Installée l'année précédente dans le clocher de l'église Saint-Antoine-de-Padoue de Batoche, en Saskatchewan, la *Marie-Antoinette*, une petite cloche recouverte d'argent et pesant à peine 88 livres, allait bientôt, dans son propre destin, condenser celui des Métis canadiens-français. Le 18 mars 1885, elle s'est mise en branle pour appeler ceux-ci au rassemblement, dans la foulée de la seconde résistance du Nord-Ouest dirigée par Louis Riel. Le massacre de Batoche eut lieu deux mois plus tard, alors que la révolte fut écrasée par les soldats du général Middleton. Voulant mater l'ennemi, ces derniers n'épargnèrent que l'église et le presbytère ; tout le reste fut détruit¹¹⁴. Les soldats s'emparèrent notamment de la cloche, qu'ils rapportèrent triomphalement en Ontario, tel un trophée de guerre. Ils volèrent aussi, dans les maisons, les médailles d'anciens combattants métis canadiens-français. Non seulement la Milice avait vaincu les forces révolutionnaires, mais elle les avait dépossédées d'objets d'identification à leurs faits d'armes antérieurs. Tout fut mis en œuvre pour humilier les survivants de ce soulèvement : la cloche fut même placée pendant cent vingt ans dans un édifice de la Légion canadienne de Toronto, où elle était justement exposée comme trophée.

¹¹³ Eric Sutter, *op. cit.*, p. 157.

¹¹⁴ Shirley Maheux, sénateur, *Projet de loi sur Louis Riel, deuxième lecture*, Débats du Sénat, no. 34, 28 avril 2004.

Plusieurs fois, les Métis de la Saskatchewan tentèrent de la récupérer, ce à quoi il leur fut répondu : «Vous avez essayé de détruire le pays et nous vous avons arrêtés... Maintenant nous avons la cloche. Elle est à nous.¹¹⁵» En octobre 1991, le président Yvon Dumont, de la Fédération des Métis du Manitoba, visita cette salle en compagnie de plusieurs autres Métis, et il se fit même photgraphier avec la cloche. La semaine suivante, le précieux butin fut dérobé une seconde fois, pour disparaître dans un lieu clandestin en Alberta. Disant qu'il ne connaissait pas l'identité des voleurs, Dumont commenta ainsi : «si c'est une personne métisse qui l'a fait, je considérerais cette personne comme un héros, pas un criminel.¹¹⁶» Puis, en 2002, le Gouvernement de la Saskatchewan et la Légion ontarienne offrirent l'immunité au voleur, qu'ils avaient apparemment retrouvé, afin qu'il rende la cloche à la nation métis¹¹⁷. La précieuse cloche est toujours introuvable, et la mémoire de Riel reste entachée :

Je souhaite que la célébration de la mémoire de Louis Riel et le retour de la cloche de Batoche à l'endroit où elle se doit d'être soient à la base d'une cérémonie nationale de commémoration et de réconciliation. Un tel événement devrait se tenir sous l'égide de la Gouverneure générale et en compagnie du premier ministre et du chef de la loyale opposition de Sa Majesté. Leur présence ensemble illustrerait la reconnaissance symbolique des injustices commises il y a 119 ans.¹¹⁸

Par le projet de loi C-257 de 1999, il fut proposé à la Chambre des Communes d'annuler la condamnation de Louis Riel, et même de décréter le 15 juillet comme étant la journée Louis Riel¹¹⁹. Cette date n'étant pas considérée comme une fête légale, il

¹¹⁵ «War trophy stays put», *CBC News*, 16 juin 1990, propos d'un membre de la légion de Millbrook, cités dans http://fr.wikipedia.org/wiki/Cloche_de_Batoche, p. 1

¹¹⁶ *Op. cit.*, p. 2

¹¹⁷ Ismène Toussaint, «La cloche de Batoche sonnera de nouveau pour les métis canadiens-français !», dans *La Nation Autochtone du Québec*, 26 juillet 2006.

¹¹⁸ Reprise du débat sur la notion de l'honorable sénateur Joyal, c.p, appuyé par l'honorable sénateur Gill, tendant la deuxième lecture du projet de loi S-9, *Loi visant à honorer Louis Riel et le peuple Métis*. (L'honorable sénateur Maheux), Débats du Sénat, no. 34, 28 avril 2004.

¹¹⁹ www.2.parl.gc.ca/HousePublications/Publication.aspx?DocId=2330608&Language...

faudra attendre jusqu'en 2007 pour qu'un autre jour férié lui soit attribué, par voie de concours dans les écoles¹²⁰. Il s'agira alors du troisième lundi du mois de février.

Le fait que la cloche *Marie-Antoinette* soit désormais objet de débat au gouvernement canadien, montre bien qu'elle s'inscrit aujourd'hui dans l'enjeu qu'implique la réhabilitation du nom de Louis Riel. Ce fait montre comment une réparation des torts qu'a subis le chef métis pourrait à tout le moins pallier l'impossibilité d'en faire autant pour ceux qui continuent de s'identifier à lui. Il est hypothétique que la cloche ait été dérobée par un membre de la nation métis. Mais dans une telle éventualité, on peut douter que ces derniers puissent la conserver *légitimement*, advenant qu'elle soit un jour découverte quelque part. À défaut de l'avoir récupérée pour en faire *son* trophée, ses propriétaires savent au moins que l'ennemi ne l'a plus en sa possession, et ne savent où retourner la voler. Les honneurs qui se sont tant fait attendre à l'endroit de Riel n'apparaissent dès lors que comme une demi-victoire.

La cloche *Marie-Antoinette* a aussi inspiré une auteure de littérature jeunesse à écrire, en 2004, le roman *Belle of Batoche*¹²¹ : Jacqueline Guest y raconte l'histoire de deux jeunes filles, dont une Métis, qui se disputent le privilège de sonner les cloches de l'église.

Les exemples précédents permettent de prendre conscience que des cloches ont pu jouer un grand rôle dans l'histoire de la libération des peuples, et qu'elles ont acquis de ce fait une grande valeur identitaire.

¹²⁰ Dans ce grand sondage instauré par le gouvernement néo-démocrate du Manitoba pour attribuer le nouveau congé, Riel l'emporta sur le *Good Neighbour Day*, le *Bison Break*, le *Hockey Day*, le *Neil Young Day*, le *Snow Day* et bien d'autres. www.ledevoir.com/2007/09/26/158334.html

¹²¹ Jacqueline Guest, *Belle of Batoche*, Victoria, Orca, 2004, 134 p.

3.3.1- La *Marguerite-Michel* de Saint-Denis-sur-Richelieu

Le mois de novembre 1837 s'annonçait violent dans les paroisses rurales du district de Montréal, où le mouvement révolutionnaire était le plus soutenu. Des rumeurs laissaient présager une arrestation massive de l'élite patriote, et la résistance se préparait. Durant la nuit du 10 novembre, la population de Saint-Denis apprit que le nom du docteur Wilfred Nelson apparaissait sur la liste des individus recherchés¹²² et dès lors, ce dernier fut escorté en permanence. Le 23 novembre, un cultivateur de Saint-Ours accourut, annonçant hors d'haleine l'approche des troupes britanniques en provenance de Sorel pour arrêter les principaux chefs des soulèvements patriotes, Wolfred Nelson, Louis-Joseph Papineau, qui était en visite, et le député de Vaudreuil, Charles-Ovide Perreault¹²³. C'est contre le gré du curé Demers, que le sacristain Édouard Lussier sonna alors le tocsin, au son duquel 250 Patriotes se rassemblèrent pour prendre les armes¹²⁴. S'en suivit la première de plusieurs batailles, la seule que les Patriotes aient gagnée dans cette campagne.

Si la cloche de Batoche représente toujours pour les Métis un symbole de ce qu'ils ont perdu en 1885 (car c'est lors de cette bataille qu'ils ont été écrasés et que Riel fut capturé), celle de Saint-Denis représente au contraire la seule victoire patriote contre l'armée. En sonnant le ralliement du 23 novembre, la cloche *Marguerite-Michel* a joué un rôle primordial dans les événements troubles et de grande portée historique liés aux soulèvements de 1837-1838. Les sites principaux qui en furent le théâtre dans le village

¹²² Allan Greer, *Habitants et Patriotes*, trad. Christiane Teasdale, Montréal, Boréal, 1997, 370 p, p. 268.

¹²³ J.-B. Richard, *Les événements de 1837 à Saint-Denis-sur-Richelieu*, Saint-Hyacinthe, Documents maskoutais no. 2, Société d'histoire régionale de Saint-Hyacinthe, 1938, réimpression 1974, 47 p, p. 33.

¹²⁴ Le curé Demers somma le sacristain de cesser, ce qui fut fait. Mais au bout d'un moment, quelques jeunes prirent la relève en prétextant que Papineau l'ordonnait. C'est alors des deux clochers que se poursuivit la sonnerie. Jacques Lacoursière, *Histoire populaire du Québec, tome 2, de 1797 à 1841*, 335 p, p. 353.

même de Saint-Denis sont connus, on peut les visiter, comme on peut voir les nombreux témoins matériels qui subsistent de ces événements et certains d'entre eux sont d'ailleurs déjà *patrimonialisés*¹²⁵.

D'après nos sources¹²⁶, la première initiative menant vers une citation de la cloche serait venue de la Caisse populaire qui, à l'occasion de son soixantième anniversaire, désirait contribuer à mettre en valeur un élément de patrimoine. L'année 1997 correspondant en outre au cent soixantième anniversaire des Patriotes, les rencontres auraient graduellement mené à viser la cloche. Passant outre le désaccord du curé, et s'appuyant sur le cas de la *Cloche de la Liberté* de Philadelphie¹²⁷, l'équipe de travail aurait alors envisagé de descendre la *Marguerite-Michel* au milieu des citoyens. Cette cloche n'était nullement en danger là où elle se trouvait, quoiqu'on l'ait tout de même oubliée un peu. A travers ces démarches, c'est surtout le combat qu'elle avait jadis mené qui risquait de revenir à l'agenda :

En effet, il appert que pour des raisons de tonalité, depuis 1928, on ne sonne plus la cloche du clocher sud de l'église. Or cette cloche ayant été la première à sonner l'appel des citoyens en 1837 (voir note historique et projet de proclamation en annexe), la Caisse, avec ceux et celles que la protection du patrimoine intéressent, aurait formé le projet, avec l'accord de la Fabrique et des municipalités, de la déposer sur un socle à la vue du public et d'y installer une plaque commémorative. Il me semble que ce projet mérite d'être concrétisé d'autant plus que tout ce qui est demandé de l'État en l'occurrence, c'est un

¹²⁵ Déjà, quatre éléments relatifs aux Rébellions étaient déjà reconnus par la Commission : la Maison Lenoblet-du-Plessis (Statut Reconnaissance), porte le nom du notaire qui y a résidé entre 1811 et 1840, et qui fut un lieu de rencontre des Patriotes. Une partie des 92 résolutions y auraient été rédigées, on dit qu'il y avait là un passage souterrain jusqu'au fleuve ; le Calvaire du cordon à Saint-Rémi (Statut Classement) ; la Prison des Patriotes-au-pied-du-courant à Montréal (Statut Classement) et la Maison Cherrier (Statut Reconnaissance).

¹²⁶ Au sujet de ces démarches en vue d'un classement, nous nous appuyons sur le dossier conservé au ministère de la Culture, ainsi qu'aux entretiens avec l'historien Onil Perrier, qui était alors président de la Société d'histoire des Riches-Lieux, organisme qui a déposé cette demande.

¹²⁷ Cette célèbre cloche n'a pas besoin de présentation. Bien que les archives de la Société historique ne contiennent pas beaucoup de documentation sur cette cloche, son président de l'époque, monsieur Onil Perrier, s'y intéressait déjà depuis une dizaine d'années. Correspondance électronique avec Onil Perrier, 2 juin 2007.

décret de proclamation, la Caisse populaire se chargeant des frais inhérents à cette opération¹²⁸.

Dans le même souffle, cette lettre demandait également au député d'aviser le service du protocole pour la menée de la cérémonie. La date du 4 mai 1997 était même déjà avancée pour ce faire¹²⁹.

Le but premier était d'ériger un nouveau monument patriote qui soit en outre reconnu par une haute instance du Québec pour sa valeur historique incontestable. Les demandeurs souhaitaient alors que cette reconnaissance soit relevée par une cérémonie d'envergure nationale. Aux lendemains de la fête, la présence du monument était ensuite appelée à appuyer cette tranche d'histoire qui encore aujourd'hui, garde son actualité. Au niveau symbolique, cette bataille victorieuse des Patriotes s'engagea au son de cette cloche et dès lors, il paraissait tentant de la faire résonner de nouveau :

Aux Etats-Unis, d'après *La Presse* du 30 mai 1992, deux millions de personnes vont voir la «LIBERTY BELL» chaque année à Philadelphie. Ils essaient de la toucher, de la caresser... et de la faire tinter, même si elle est fêlée et qu'elle a perdu sa patine. Pour eux, il est important de toucher cet objet, qui est le symbole de leur indépendance. (...) Au Québec, nous possédons, ici même à Saint-Denis, notre «CLOCHE DE LA LIBERTÉ». Elle n'est pas fêlée et elle n'a pas perdu sa patine. Ne serait-il pas intéressant qu'on puisse la voir de près et la toucher ? Voici ce qu'on trouve à son sujet dans l'ALBUM du 250^e anniversaire de la paroisse à la page 128 (...) ¹³⁰

¹²⁸ Guy Tardif, *Télécopie en trois pages datée du 16 janvier 1997 à l'attention du député de Vaudreuil et vice-premier-ministre, Bernard Landry*. Archives de la Commission des biens culturels du Québec. En entête de cette lettre, la mention *Confidentiel*.

¹²⁹ La lettre mentionne l'accord de la Fabrique, ce qui n'est pas tout à fait exact. La Direction de la Montérégie a fait des vérifications auprès du curé qui n'avait pas donné son aval au projet, notamment en regard des frais éventuels et ce, même après la réalisation du monument. Mais encore, la fabrique était réticente au classement de la cloche et surtout au déplacement de cette dernière. Elle a exigé en ce sens de demeurer «le seul maître d'œuvre en regard de son utilisation». La Commission lui confirme qu'un éventuel avis de classement ne l'oblige nullement à descendre la cloche où que ce soit. Recommandation de la Commission des biens culturels en date du 3 juillet 1997, ministère de la Culture et des Communications, Direction de la Montérégie, archives de la Commission des biens culturels.

¹³⁰ Onil Perrier, *La cloche de la liberté aux Etats-Unis et au Québec*, petit manifeste sur deux pages, mai 1993, Société d'histoire des Riches-Lieux.

A cette date, aucune cloche au Québec n'avait été visée d'un tel décret. Il s'agissait de promouvoir un aspect inédit, tout en respectant le sens de l'objet :

Se pose alors le problème de la seconde carrière de la cloche, en tant qu'objet d'art et d'histoire. Une cloche ancienne peut être conservée *in situ* dans son clocher ou son campanile, déconnectée des dispositifs de mise en mouvement. Beaucoup de cloches françaises sont dans cette situation, qui à notre avis, est une situation d'attente, de préservation mais non de valorisation (sauf dans les cas où elles sont facilement visibles par le public). Car le problème est là : la conservation du patrimoine n'est pas seulement réalisée en vue de préserver des pièces particulièrement intéressantes pour les générations futures, mais elle doit aussi être réalisée pour les générations présentes. La cloche n'est pas d'une fragilité telle qu'elle doive être mise systématiquement à l'écart de la lumière, de la poussière, du regard et du toucher ! Par contre, elle doit être mise à l'écart du vandalisme ou du vol, ce dernier étant malheureusement fréquent pour ce type d'objet recherché pour la valeur de sa matière première ou comme objet de collection privée¹³¹.

Le 18 juin 1997, finalement, la cloche fut inscrite au registre des biens culturels du Québec, sous le numéro de dossier III-316, dans la catégorie *Monument historique*.

L'argument inscrit à l'avis indique :

Cette cloche a prévenu les citoyens de l'arrivée de l'armée britannique en provenance de Sorel, «vers 8 heures et demie», le 23 novembre 1837. La bataille de Saint-Denis est la seule victoire des Patriotes lors de la rébellion de 1837-38¹³².

Implicitement, la Commission s'est prononcée contre la descente de la cloche pour réaliser le monument, puisqu'il n'y est pas fait allusion dans l'avis de classement. Dans les procès-verbaux, cependant, la Commission va plus loin, prenant acte du désir de la fabrique de garder le contrôle complet sur ce qui sera fait à sa cloche¹³³. De même, la cloche est toujours désignée dans le registre officiel sous le nom de *Marguerite-*

¹³¹ Éric Sutter, *op. cit.*, p. 234.

¹³² Lettre certifiée de la ministre de la culture Louise Beaudoin au curé Jean Pelletier de la paroisse Saint-Denis-sur-Richelieu, annonçant l'avis de *reconnaissance* de la cloche, 18 juin 1997, six copies conformes, Archives de la Commission des biens culturels du Québec, dossier de la cloche *Marguerite-Michel*.

¹³³ Document titré «Attribution juridique : Reconnaissance à titre de bien historique», compte-rendu de la visite des représentants ministériels, 26 mai 1997, Archives de la Commission des biens culturels, dossier de la cloche *Marguerite-Michel*.

Michel, qui lui vient des instances religieuses de l'époque. Ainsi, elle n'endosse pas le nom de *Cloche de la liberté du Québec*, tel que soumis par les demandeurs.



Église de Saint-Denis-sur-Richelieu, photo F.M.

Ces biens protégés par décret gouvernemental sont des objets et lieux de mémoire, ce sont même aussi des acteurs de l'histoire récente, puisqu'on leur reconnaît

encore la capacité de mobiliser les actions citoyennes. C'est alors qu'il était député de Vaudreuil et vice-premier-ministre, que monsieur Bernard Landry a rappelé, le 22 juin 1997, les principaux motifs de cette citation de la cloche :

- 1- Tous les peuples mettent en évidence les symboles des étapes parcourues dans la conquête de leur liberté et de leurs droits collectifs ;
- 2- La cloche *Marguerite-Michel* de la paroisse de Saint-Denis a été la première à retentir pour appeler les gens des environs à résister à l'arrestation arbitraire de leur «Premier Ministre», Louis-Joseph Papineau, le 23 novembre 1837 ;
- 3- Le Gouvernement du Québec a déjà reconnu les mérites des Patriotes de 1837-38 en posant plusieurs gestes concrets, à l'initiative du député Jean-Pierre Charbonneau :
 - L'appellation «Chemin des Patriotes» donnée en 1977 à la route 133, de Sorel à Iberville ;
 - Le décret de 1982 officialisant la «Journée des Patriotes» le dimanche le plus près du 23 novembre ;
 - L'implantation de la Maison Nationale des Patriotes en 1985, à Saint-Denis, au coût global d'un million \$;
 - Enfin l'aide financière octroyée pour les célébrations du 150^e des événements en 1987-88.
- 4- La Chambre des Communes d'Ottawa a elle aussi reconnu, par une résolution adoptée le 13 décembre 1994, la contribution importante des Patriotes du Bas et du Haut-Canada à l'avènement de la démocratie chez-nous ; et ce, grâce au travail du député fédéral Stéphane Bergeron ;
- 5- Plusieurs citoyens anglophones du Bas-Canada ont participé à ce mouvement démocratique des Patriotes en 1837 et ils en ont même assumé le leadership en plusieurs endroits, comme Wolfred Nelson à Saint-Denis ;
- 6- Depuis longtemps, le peuple américain accorde une très grande signification à la cloche qui a appelé les Patriotes de Philadelphie à prendre les armes contre le despotisme britannique en 1776 ; deux millions de visiteurs se rendent la voir chaque année ;
- 7- Chez-nous comme ailleurs, la liberté et la démocratie fleurissent dans la mesure où l'on rappelle aux jeunes qu'elle a été gagnée de chaude lutte, ici et partout dans le monde.¹³⁴

¹³⁴ Bernard Landry, extrait du discours prononcé à la cérémonie du 22 juin 1997 entourant le classement de la cloche, *25 ans au service des Patriotes et du patrimoine*, Société d'Histoire des Riches-Lieux, p. 270.

La descente de la *Marguerite-Michel* ne se réalisa donc pas tel que demandé, mais elle sonne désormais dans des circonstances à connotation patriotique. Exceptionnellement, c'est justement de la tour sud de l'église, et plus précisément de la *Cloche de la Liberté*, que l'angélus du midi nous accueille à Saint-Denis, lors de la première visite. Tel que mentionné, ce nom est couramment utilisé, bien qu'il n'ait jamais été officialisé par décret. Deuxièmement, il arrive encore qu'on entende résonner cette cloche anglaise de 1 400 livres lors d'événements patriotiques, tels la Fête du Vieux Marché et la Fête nationale du Québec. Ainsi, cette église est symboliquement fendue en deux, les trois nouvelles cloches assurant la fonction religieuse de l'autre coté dans la tour nord. Concrètement donc, l'église à deux clochers est un monument *à la fois* patriotique et religieux, ou pour mieux dire, moitié-moitié. A ce titre, une telle église présente des caractéristiques tout à fait singulières.

La citation de la cloche *Marguerite-Michel* mettait aussi fin, du moins officiellement, à certains doutes répandus dans le village, émanant de quelques articles de journaux. Dans *La Presse*, *La Patrie* et *Le Courrier* en 1912 et 1913, on avait semblé mettre en doute que la *Marguerite-Michel* ait vraiment sonné l'appel à la mobilisation ; certains de leurs auteurs avaient prétendu que le tocsin avait été sonné à l'église sur la toute première cloche du village, mais cette dernière se trouvait à ce moment là dans le petit clocher de l'école¹³⁵.

¹³⁵ *La Presse*, 16 novembre 1912 ; *La Patrie*, 19 février 1913. Sur cette question, voir aussi J.-B. Richard, *Les événements de 1837 à Saint-Denis-sur-Richelieu*, Saint-Hyacinthe, Documents maskoutains no. 2, Société d'histoire régionale de Saint-Hyacinthe, 1938, réimpression 1974, p. 10 et J.-B. Richard, «Le tocsin du 23 novembre 1837, Quelle cloche l'a sonné ? », dans *Le Courrier*, 8 mars 1913. Enfin, nous avons profité d'un entretien téléphonique avec monsieur Onil Perrier, président de la Société d'Histoire des Riches-Lieux, 9 juin 2006.

Après avoir séjourné sur les deux premières églises, sur le couvent de la Congrégation Notre-Dame, puis sur l'école du village (soit pendant la période des rébellions), la première cloche de Saint-Denis est passée de mains en mains, jusqu'à celles du publicitaire Jacques Bouchard¹³⁶, qui souhaita la léguer à la Société d'histoire locale, comme étant selon lui la cloche des Patriotes. La Société l'aurait bien acceptée, mais en tant que première cloche du village. L'initiative n'eut donc pas de suite.

Les lendemains de la rébellion furent bien amers dans ce coin du pays. De nombreux incendies furent allumés par les Anglais durant cette période, les intimidations et violences de tous genre eurent vite fait de chasser beaucoup de citoyens, et la population de Saint-Denis qui, en qualité de bourg, était jadis un centre important, chuta au moins de moitié. Les événements d'importance nationale qui se sont déroulés là évoquent bien de fierté des uns, mais encore beaucoup d'embarras pour les autres, qui acceptent mal qu'une connotation de champ de bataille idéologique persiste si longtemps dans leur village. La population est encore divisée sur cette question, mais à défaut de l'accepter unanimement, l'appellation de *cloche de la liberté* demeure, ne serait-ce que dans la tradition orale.

Nous ne nous sommes pas donné l'objectif de recenser toutes les cloches au fort tribut identitaire (car il y en a eu d'autres) qui furent saisies en tant que butin de guerre. Mais relativement aux rébellions de 1837-1838, ajoutons au moins une citation qui fait état des lendemains du 14 décembre 1837 :

Saint-Eustache était en ruines et ses cendres fumaient encore, et cependant il y avait des gens assez barbares pour achever de détruire ce que le feu avait

¹³⁶ Fondateur de la firme BCP, il a notamment travaillé avec Pierre-Elliott Trudeau pendant ses campagnes électorales. J.-B. Richard, *Le tocsin du 23 novembre 1837; Quelle cloche l'a sonné ? 1913*.

épargné. Des morceaux même de la cloche devinrent la proie de ces ravisseurs¹³⁷.

3.4- Les grosses cloches

Pour reconnaître des cloches parmi les trésors nationaux, une des catégories les plus universellement invoquées reste leurs grandes dimensions, pour ne pas dire leur monumentalité. Dans une paroisse, même un jeu de cloches de volume raisonnable requiert une souscription importante. Mais alors, quelles conditions faut-il réunir pour réaliser la plus grosse cloche jamais fondue ? Il faut un projet mégalomane, une souscription sans précédent, une église ou une tour d'une monumentalité proportionnelle, bénéficiant déjà d'une renommée singulière. Parfois aussi, il faut quelque chose à commémorer, un événement ou un mythe fondateur, qui entraîne naturellement le projet dans des proportions inégalées. C'est dire que ce n'est pas seulement la cloche qui est appelée à se démarquer, mais aussi la mise en œuvre d'une telle opération et ce, même si la cloche est simplement commandée outre-mer. Par ricochet, la mise en lumière d'une telle cloche a toutes les chances de retomber sur l'exceptionnelle importance du contexte de sa réalisation.

Un petit point de méthode, ici : il faut se méfier des chroniqueurs qui pourraient surévaluer le poids des cloches ; en fait, il est presque impossible de garantir l'exactitude du poids des cloches disparues, surtout des plus anciennes. Parfois, on énonce la masse de métal fondue en vue de fabriquer une cloche, même si cette masse ne correspond pas du tout à celle de la cloche effectivement réalisée. Fréquemment, des ouvrages doublent les poids en kilos pour les convertir en livres, ce qui n'est pas exact. Il n'est pas rare non

¹³⁷ Auteur inconnu citant le curé Paquin dans son journal historique, http://ville.saint-eustache.qc.ca/fr/decouvrir_st_eustache/histoire_paroisse.asp

plus de voir pour une cloche bien connue, des statistiques établies et confirmées en kilos, mais données en livres, ou l'inverse. Certaines cloches sont pesées avec le joug et les montures, et d'autres non. En cette matière, il est fort difficile de percevoir les erreurs, car étant donné la singularité de ces objets, il existe peu de comparables. On ne connaît pas vraiment ce que peut être le poids normal d'une cloche normale. Alors, pour les bourdons géants, la vérité et la fiction ne se distinguent pas aisément. Leur poids dépasse toujours largement la tonne, et les erreurs sont à l'avenant.

La plus grosse cloche au monde pèse 201 tonnes. C'est la *Tsar Kolokol III* du Kremlin, appelée aussi *Reine des cloches*. Quarante personnes pourraient tenir à l'intérieur ! Pourtant, les campanologues européens ne s'y intéressent pas tellement, se contentant de la mentionner dans leurs ouvrages. Certains auront raison de dire que la cloche russe ne présente pas tellement d'intérêt, puisqu'elle est cassée en deux et qu'elle n'a jamais vraiment sonné. Mais en fait, il serait permis aussi d'accorder une plus grande importance à une énigme pareille, qui fut coulée en 1735 dans des conditions surréalistes, demeura pendant un siècle dans l'immense fosse où elle s'était écroulée, et qui subsiste toujours aujourd'hui sur un socle, sortie du gouffre par un Français, en 1836. Il y a en Russie (et en Chine) tellement de cloches monstrueuses qu'il faut bien se résoudre à les passer rapidement. Elles sont bien loin et personne ne peut vraiment s'y mesurer.

La *Savoyarde*, au contraire, fait le délice des spécialistes français. La souscription pour la réaliser, son transport¹³⁸ et son installation furent d'une envergure sans précédent ; elle est à juste titre considérée, encore de nos jours en France, comme

¹³⁸ Il fallut atteler 11 paires de bœufs et cinq chevaux pour l'amener de la fonderie jusqu'à la gare, en 1891.

un trésor national. Elle pèse 18,835 kilos, cloche nue, soit 41,531 livres, ce qui en fait la plus grosse cloche à subsister en France¹³⁹. Si ces chiffres laissent pantois, ce spécimen séduit aussi par l'abondance et la qualité de ses ornements, qui dépassent toute ressemblance. Eric Sutter et les autres ont tout à fait raison de s'étendre sur l'ensemble de ses attributs, car cette cloche est un chef-d'œuvre en son genre.

3.4.1- Le bourdon Jean-Baptiste de l'église Notre-Dame de Montréal

Au Québec ou ailleurs, une cloche ne peut être simplement grosse sans présenter aussi d'autres curiosités. Bien souvent, ce sont des événements extraordinaires qui ont conduit à vouloir fondre ces énormes cloches. Les commentateurs ne se gênent pas pour souligner les vecteurs identitaires qui leur sont reliés.

Pendant longtemps, Notre-Dame fut la seule paroisse de la ville de Montréal. La croissance démographique fit en sorte que la première église eut à accommoder de plus en plus de fidèles. On l'agrandit par une façade monumentale en 1732, puis par des bas-côtés en 1734 et 1739. D'autres ajouts suivirent, jusqu'au début du XIX^e siècle. En plus du nombre de places grandissant, ces additions visaient à positionner Notre-Dame comme étant le château fort des sulpiciens : «Notre-Dame ne fut jamais autre chose qu'une église paroissiale, néanmoins, en raison du pouvoir des Sulpiciens et du déclin des autres églises, elle avait en fait le prestige d'une cathédrale.¹⁴⁰»

Dans leur lutte contre l'érection d'un diocèse à Montréal avant 1836, puis contre l'évêque Lartigue, après cette date, les sulpiciens avaient toutes les raisons de déployer leur église paroissiale et lui donner toute l'éloquence possible. Le concept même d'une

¹³⁹ Avant la *Savoyarde*, il y en eut en France de plus grosses encore.

¹⁴⁰ Franklin K.B.S. Toker, *L'église Notre-Dame de Montréal, son architecture, son passé*, traduit de l'anglais par Jean-Paul Partensky, Ville LaSalle, Hurtubise, 1981, 302 p, p. 46.

méga-paroisse était un lourd pari à tenir ; de même pour sa transcription dans une architecture qui, sans équivoque, aurait les mêmes prétentions :

Quand ils se rendirent compte que la cathédrale Saint-Jacques naissante mettrait fin à l'autorité religieuse exclusive qu'ils exerçaient à Montréal, les Sulpiciens et les marguilliers de Notre-Dame cherchèrent à regagner le terrain perdu. Les partisans de l'évêque auxiliaire, monseigneur Lartigue, s'étant prévalus pour obtenir gain de cause de ce que la seule église paroissiale de la ville était vieille, à l'étroit et mal située, les marguilliers envisagèrent trois possibilités : celle de détruire la vieille église Notre-Dame et d'en construire une nouvelle ; celle de conserver l'ancien édifice et de construire des églises annexes ; enfin, celle de confiner l'ancienne paroisse dans des limites plus étroites et de créer d'autres paroisses. Comme la création de communautés de fidèles annexes, autonomes ou quasi autonomes, aurait certainement affaibli le pouvoir centralisateur des Sulpiciens, les deuxième et troisième solutions furent rejetées. Il ne restait plus que la première ; Montréal devait continuer à ne former qu'une seule paroisse : il fallait donc construire une immense église sur la place d'Armes, pour remplacer l'ancienne.¹⁴¹

Échelonnés jusqu'à 1815, les nombreux ajouts à la première église de pierre datant de 1683 en avaient pourtant fait un cas d'espèce. En 1830, soit seulement quinze ans après les ultimes ouvrages dans le chœur, on procéda comme convenu à la démolition de la première église qui pourtant, encore l'année précédente, faisait parler d'elle comme d'un monument exceptionnel. C'est que la nouvelle, ayant bien hérité de ses manières hégémoniques, ne souffrait plus d'ombrage sur son imposante façade encore sans clochers, lesquels se firent attendre une douzaine d'années. Justement, de la vieille église, ne subsistèrent pour un temps que la tour et les quatre cloches. Les tours de la nouvelle Notre-Dame ne furent commencées qu'en 1840 et achevées en 1843, toujours sous le régime de l'unique paroisse. C'est dire que ces imposantes tours devaient être équipées de cloches proportionnées, et capables de résonner sur un territoire habité et contrôlé de plus en plus étendu. Cette histoire des cloches de Notre-

¹⁴¹

Franklin K.B.S. Toker, *op. cit.*, p. 55.

Dame est assez longue. Et comme celle de bien des paroisses, elle est ponctuée de nombreuses commandes, refontes et augmentations au *carillon*, mais dans ce cas précis, à la puissance dix.

L'on ne peut établir avec précision la nomenclature des cloches qui se sont succédé dans cette paroisse. Nous savons au moins qu'il y en avait cinq en 1797 sur la vieille église¹⁴². Canadiennes et anglaises, ces cloches résultaient d'un grand nombre de remplacements et d'additions. Nous connaissons mieux le détail de ce qu'il advint à partir de l'actuelle église.

Il semble que le Séminaire de Montréal ait fait d'intenses représentations auprès des paroissiens afin d'acquérir un important jeu de cloches, destiné aux tours de la nouvelle église. Le 17 décembre 1843, année d'achèvement de la seconde tour, les marguilliers les en remercièrent d'ailleurs solennellement¹⁴³. Il faut pourtant dire qu'à l'initiative du Séminaire, des correspondances soutenues étaient déjà en cours dès l'année 1840 auprès des fonderies les plus réputées, et cela, sans même que le mandat ne leur en ait été donné. Telle que stipulé, l'appel d'offres faisait état d'un jeu de huit cloches, dont la plus grosse devait faire 6 000 livres (60 quintaux) et la deuxième, 4 000 livres. Cette requête avait été postée à des fonderies de Lyon, Birmingham et Londres.

De Londres, la maison *Mears*¹⁴⁴ eut particulièrement l'heur de plaire avec sa soumission qui entraînait dans les balises, soit un ensemble de huit cloches faisant un total de 186 quintaux. Mais aussi, cette fonderie avait l'avantage de jouir d'une immense renommée, ayant donné satisfaction à plus de 400 églises en un siècle, dont plusieurs

¹⁴² Olivier Maurault, *op. cit.*, p. 132.

¹⁴³ *Ibid.*, p. 133.

¹⁴⁴ A cette époque, la maison *Whitechapel* portait les noms de ses fondeurs successifs, les frères Thomas et Charles Mears en l'occurrence.

très fameuses. Faisant à lui seul 5 tonnes et 8 quintaux (10 800 livres), le *Great Tom* de Lincoln faisait partie des réalisations de la maison, et devait désormais alimenter les idées de grandeur de la fabrique. En faisant affaire avec ce fondeur qui pouvait réaliser des cloches de première qualité, grandes et petites, Notre-Dame jouait résolument dans la cour des grands. Et à partir de là, les comparables ne se mesurent plus dans le voisinage. Alors, si York avait dix cloches, pourquoi faudrait-il n'en commander que huit ? Et si Lincoln avait son bourdon géant, ne pourrait-on pas en faire de même à Montréal ?

En mai 1841, alors que la construction des tours était à peine commencée, il fut résolu de poursuivre la correspondance avec les Britanniques ; huit cloches suffisaient à jouer la gamme, mais dix feraient bien mieux. A leur demande, les marguilliers furent alors informés par la fonderie que les deux cloches supplémentaires feraient 18 quintaux, soit 1 800 livres et quant à lui, un bourdon comparable au *Great Tom* coûterait bien 770 livres sterling. Cependant, la commande qui fut placée par la fabrique ajoutait aux dix cloches un bourdon qui ne devait pas faire 6 000 livres comme il avait été d'abord décidé, ni même 10 800 livres comme le *Great Tom*, mais bien 15 000 livres ! Ce bourdon devait s'appeler *Marie*. Il fut demandé d'y apposer une effigie de la Vierge ainsi qu'une autre de Jean-Baptiste, de même qu'un bateau à voiles bardé d'emblèmes de commerce. Deux semaines plus tard, fut ajoutée la requête des emblèmes renvoyant au monde agricole. En effet, les menées d'une aussi importante souscription laissent inévitablement des traces sur l'iconographie, qui doit mieux correspondre aux désirs des bailleurs de fonds. Nous faisons la même observation pour ce qui est des noms des trois

plus grosses cloches, qui furent évoqués au nouveau Gouverneur du Canada afin qu'il exemptât la Fabrique du versement des taxes sur cet important chargement :

Nous attendons prochainement des manufactures de Londres pour l'église catholique de cette ville, un jeu de onze cloches. La première porte le nom de la Reine du ciel *Maria* ; la seconde porte celui de la Reine de la Grande-Bretagne *Victoria* ; la troisième, celui de *Eduardus-Albertus*. Toutes sont marquées aux armes de la Couronne. Il me semble que d'aussi augustes noms ont droit avec toute leur suite, de tirer au *pair* sur la caisse militaire et de voyager librement dans toute l'étendue de l'Empire Britannique, sans avoir de taxe à payer dans aucun port qu'ils visitent.¹⁴⁵

Le gouverneur acquiesça quant au paiement au *pair* sollicité, mais il fallut par contre acquitter les droits provinciaux. Tout se réalisa ainsi sans encombre.

Dans une certaine mesure, disons que l'achat des dix premières cloches, installées en 1843 dans la tour de la Tempérance, relevait déjà d'une course à l'exploit. Le Séminaire, qui avait été fort actif dans l'aventure, avait pour sa part acheté la *Marie-Victoria*, la plus grosse, qui donnait un *ut* ténor. Accordées à l'usine sous les soins du musicien Vincent Novello, le premier impact de ce jeu de cloches ravit la population. Mais on n'en avait déjà que pour la *Grande Marie*, en route sur le *Lady Seaton* !

Le 20 octobre 1843, le bourdon arriva enfin sur la Place d'Armes, au son des dix autres qui l'accueillaient à partir de la tour de la Tempérance. Les badauds avaient beau contempler les quatre tableaux dont elle était bardée. Le premier représentait la Vierge Marie. Dans le deuxième, saint Jean-Baptiste apparaissait avec sa houlette en main, son agneau et un tortis composé de feuilles de rose, de chardon, de trèfle et d'érable, et enfin avec un castor. Dans le troisième tableau, un vaisseau voguait à pleines voiles, tandis que des emblèmes liés à la culture et l'industrie étaient illustrés dans le quatrième.

¹⁴⁵ Lettre du supérieur de Saint-Sulpice, M. Quiblier, au gouverneur Charles Metcalfe, avril 1843. Olivier Maurault, *op.cit.*, p. 137.

Payée principalement par les corps d'artisans, de marchands et d'agriculteurs, elle portait l'inscription «Negotiamini, dum venio. Omnis spiritus laudet Dominum» (*Travaillez jusqu'à ce que je revienne... Que tout esprit loue le Seigneur*). Elle fut finalement baptisée par monseigneur Bourget sous le nom de *Marie-Jean-Baptiste*. A la veille de Noël, sur le coup de midi, seize hommes la sonnèrent pour la première fois.

Dès le 23 juin suivant, au moment d'annoncer justement la Saint-Jean-Baptiste pour le lendemain, le bourdon rendit un son inquiétant. Il fut tout de suite confirmé que l'auguste cloche était fêlée. Elle fut alors fracassée et descendue, pour qu'on constate que le métal n'était pas d'une qualité irréprochable. Plus encore, la pesée des 177 gros fragments et des cinq boîtes de petits montra qu'elle ne faisait pas le poids annoncé, mais bien 23 quintaux de moins que facturés, soit plus d'une tonne. Le fabricant avait son honneur à protéger dans cette expérience médiatisée et la fabrique avait aussi le sien. Le bourdon fut donc refait, mais augmenté cette fois, à la demande des marguilliers, à douze tonnes et 10 quintaux ! En effet, le nouveau bourdon d'York avait déjà supplanté la *Grande Marie*, et il fallait désormais ajouter cinq tonnes sur l'ancien bourdon pour reprendre le titre convoité.

La fonderie s'étant engagée à créditer le bronze du premier bourdon, c'est sans aucune amertume que la fabrique se permit donc de renchérir une seconde fois dans la course aux exploits, et ce avec la même cloche refondue. A sept livres sterling du quintal supplémentaire, ce qui était moins cher que dans la soumission initiale, il apparaît évident que la fonderie voulait faire oublier le triste événement avec un nouveau fait d'armes. La déveine que les marguilliers de Notre-Dame avaient eue à subir se retourna finalement en leur faveur, si l'on peut dire. Ils réussirent également à

s'exempter les frais de refonte que demandaient les fondeurs, puisqu'il s'agissait d'un vice de fabrication. L'année suivante, soit en 1848, le nouveau bourdon fut baptisé au nom de *Jean-Baptiste*¹⁴⁶. Il fut pesé puis hissé à sa place, et il fut également démontré à cette occasion que le poids était encore légèrement surévalué. La fonderie elle-même étant incapable de peser avec précision d'aussi grosses cloches, elle n'eut d'autre choix que de reconnaître son erreur et de créditer les quintaux facturés en excédent. Fait intéressant, la liste des bourdons géants dressée dans la monographie de l'ancien curé Olivier Maurault, donne le poids de la *Jean-Baptiste* sur la foi de la facture, ce qui l'avantage tout de même un peu, la faisant passer par moins de 400 livres devant le bourdon de Notre-Dame de Paris. Ces quintaux non payés valaient donc une petite fortune ...

Mis à part quelques avaries avec le battant qui, un jour notamment, se décrocha pour rejoindre la chaussée à travers les planchers, ne survinrent au bourdon que de petites misères de grosses cloches. En 1848, sa monture fut grandement optimisée, ramenant de vingt à quatre le nombre d'hommes requis pour la tinter. Il est intéressant de claironner qu'il faut vingt hommes pour sonner le bourdon, mais on s'habitue bien vite aux mesures de rationalisation.

En revanche, quelques-unes des dix autres cloches de Notre-Dame eurent à être refondues, victimes de fêlures. Pour ce que nous en savons, elles furent refaites à l'identique, puisque ce chœur de cloches était désormais hors compétition. Qui plus est, la gamme exigeait évidemment que toutes les cloches du chœur soient compatibles. L'une d'elles, la troisième, baptisée au nom de *Jean-Genève*, déclara forfait en

¹⁴⁶ A l'ouverture, le bourdon *Jean-Baptiste* fait 8 pieds 7 pouces de diamètre, sa hauteur étant de 5 pieds 11 pouces. Au sommet, son diamètre est de 4 pieds 8 pouces.

décembre 1891. Cette cloche faisait l'objet d'une entente spéciale avec la Ville de Montréal, qui l'avait convertie depuis 1862 en *télégraphe d'alarme* pour le service des incendies. Tel que prévu au contrat, l'administration municipale régla la facture pour la refondre en Angleterre et, l'année suivante, le même système électrique sonnait de nouveau en mi l'angélus du midi.

Autant *Jean-Baptiste* représente-t-il encore le plus imposant bourdon qu'ait jamais eu le Québec, autant l'ensemble de cloches de la tour voisine a le titre de deuxième plus gros ensemble de dix cloches anglaises de *change-ringing* au monde¹⁴⁷. De tout temps, le contexte général des commandes destinées à l'église Notre-Dame a toujours conduit aux plus grandes réalisations d'artistes et artisans en matière de biens d'église. A titre d'exemple, l'orgue de la maison *Casavant frères*, tel que livré à l'église Notre-Dame en 1890, représentait alors «non seulement l'orgue le plus puissant du Canada, mais également de toute l'Amérique¹⁴⁸».

Tel que le mentionne l'auteur Tocker, Notre-Dame ne fut jamais plus qu'une grosse paroisse. Cependant, la prépondérance de l'église demeure aujourd'hui, survivante au passage graduel vers des valeurs plus culturelles que religieuses. En effet, même si cette église ne put jamais se targuer d'être une cathédrale, elle est depuis longtemps un joyau culturel très connu et visité. Et d'évidence, le bourdon n'y est absolument pour rien, pas plus que le jeu des dix cloches voisines. Il faut dire qu'à l'instar de *la forêt de Notre-Dame*¹⁴⁹ et des voûtes des sulpiciens, le bourdon figure

¹⁴⁷ Rencontre avec monsieur Douglas Kitson, capitaine de la guilde des sonneurs à permutations de Québec, le 27 avril 2006.

¹⁴⁸ Jeanne D'Aigle, *L'Histoire de Casavant frères, 1880-1980*, Saint-Hyacinthe, les éditions D'Aigle, 1988, 817 p, p. 288.

¹⁴⁹ C'est ainsi qu'on désigne l'entre toit de l'église qui avec l'abondance et l'exquise qualité de ses éléments structuraux, fait parler de lui comme d'un endroit mythique.

parmi les secrets les mieux gardés de cette institution. Et pourtant, dans un autre registre, l'on ne compte plus les cérémonies princières et protocolaires très médiatisées qui se sont tenues dans cette enceinte. En fait, l'église Notre-Dame est un chef-lieu culturel où l'on croit n'avoir que faire d'une cloche monumentale dont s'enorgueillit pourtant encore la plus auguste fonderie de cloches du Royaume-Uni.

3.5- Les carillons

Les Chinois étaient de formidables fondeurs. Exhumé en 1978 de la tombe du marquis Yi De Zeng, province de Hubey, on retrouva le plus ancien carillon du monde. Ce carillon cérémonial de 65 cloches date en effet de 422 av. J-C.¹⁵⁰ Nous l'avons mentionné plus haut, il apparaît toujours un peu incongru d'inclure dans notre propos des cloches orientales, compte tenu de l'incomparable supériorité de ces dernières, ainsi que de leur ancienneté abyssale.

Le premier carillon européen accordé, qui date de 1652, fut installé dans les Pays Bas. C'est d'ailleurs en Hollande, en Belgique¹⁵¹ et au nord de la France, qu'on en retrouve le plus aujourd'hui. Les Etats-Unis ne sont pas en reste cependant, avec 156 carillons. Aujourd'hui, il existe onze de ces instruments au Canada, soit neuf en Ontario, un en Colombie Britannique et un autre au Québec.

¹⁵⁰ *Histoire des cloches de l'Orient vers l'Occident*, dossier campanaire sur le site internet www.asso.nordnet.fr/arpac/dossiers/campanaire.htm

¹⁵¹ S'il ne faut mentionner qu'une seule nation, la Belgique est le chef-lieu de l'art du carillon et ce, autant en termes de qualité d'instruments, qu'en termes d'expertise. Principalement, c'est là que sont formés les carillonneurs. Jacqueline Goguet, *Le carillon des origines jusqu'à nos jours*, éditions le Cerf-volant, 1958, 127 p, p. 103.



Carillon de Victoria, C.B, photo, F.M.

Un carillon est un ensemble d'au moins 23 cloches¹⁵², accordées en demi-tons les unes par rapport aux autres, et capables ainsi de jouer des airs étendus sur deux octaves ou plus. Une console y est raccordée au moyen de câbles métalliques et de ressorts, si

¹⁵² C'est ce qui est établi par les guildes de carillonneurs. Mais les critères varient un peu sur cette question, car d'un point de vue étymologique, quatre cloches accordées suffisent. Eric Sutter, *op. cit.*, p. 111.

bien que le carillonneur peut actionner les battants en contrebas, au moyen de ses poings et ses pieds. Le système entièrement mécanique de la console permet en outre au musicien de nuancer la touche, un peu comme sur un piano.

Il est vrai que les carillons sont parfois liés à des églises, mais c'est bien loin d'être toujours le cas. Suivant la migration des lieux de pouvoirs, pourrions-nous dire, il y en a un par exemple dans la Tour de la Paix au Parlement d'Ottawa, on en voit également dans des Hôtels de Ville. A Victoria, en Colombie-Britannique, le beffroi monolithique est situé dans un carrefour du secteur touristique, non loin de la marina. Il est vrai aussi que les carillonneurs sonnent souvent les messes, les funérailles et les autres célébrations, mais ces musiciens s'exécutent également dans le cadre de récitals de musique profane.

Bien qu'étant parfois construits à même des édifices religieux, comme de grandes orgues, les carillons ne sont donc pas des instruments voués au culte, cela est établi. Ainsi, les carillons ne sont pas des instruments ecclésiastiques, même si tout emploi des cloches renvoie irrésistiblement au religieux dans notre culture, depuis très longtemps. Pourtant, puisque les choses ne sont jamais simples, soulignons qu'aujourd'hui encore, au Parlement canadien d'Ottawa, le carillon de la Tour de la Paix ne peut être entendu durant la *Semaine Sainte*¹⁵³. Ajoutons que les sonneries automatisées de cette tour font aussi entendre une reprise des célèbres *Quarts de Westminster*. Quant à elle, cette référence, car c'en est une, n'a rien de religieux.

¹⁵³ Le dépliant touristique de la Colline parlementaire indique l'horaire des récitals de carillon qui fait relâche «durant la semaine précédant Pâques». La même expression alambiquée se lit dans la version anglaise. *Bienvenue sur la colline du Parlement 2007-2008*, feuillet destiné aux visiteurs.

En son temps, le Torontois Frank Percival Price (1901-1985) fut une figure dominante du carillon à l'échelle mondiale. Alors qu'il passait aux Pays-Bas en 1921, ce jeune pianiste et organiste découvrit l'art du carillon, qui allait devenir sa nouvelle passion. De retour à Toronto la même année, il obtint le tout premier poste de carillonneur à l'extérieur de l'Europe. La *Metropolitan Church* de l'endroit s'était alors dotée du premier carillon d'Amérique du Nord, composé de 23 cloches. En 1925, Price obtint le poste de carillonneur à la *Park Avenue Baptist Church* de New-York. En 1927, il fut nommé premier carillonneur titulaire de la Tour de la Paix du Parlement d'Ottawa, qu'il inaugura le 1^{er} juillet. Il y joua pendant une douzaine d'années. Mais encore, c'est comme chercheur, archiviste, expert-conseil et compositeur qu'il contribua à fonder une campanologie canadienne, ainsi qu'à standardiser la console du carillon selon des normes internationales. Après la Deuxième Guerre mondiale, ses services furent requis pour dresser les inventaires campanaires d'Europe. Ensuite, comme compositeur-interprète, il introduisit au carillon des chœurs et des instruments de percussion en bois. Il laissa un fonds d'archives considérable, qui fut acquis par la Division de la Musique de la Bibliothèque Nationale du Canada en 1982. C'est sur la base de ces documents que fut montée l'exposition *Bells through the ages* en 1986, accompagnée d'une publication bilingue et présentée dans le cadre du cinquantième anniversaire de la Guilde des Carillonneurs d'Amérique du Nord, fondée à Ottawa en 1936, et dont Price fut le premier secrétaire-trésorier.

C'est donc par le Canada que l'art du carillon fit son entrée en Amérique du Nord, soit au *Metropolitan Methodist Church* de Toronto, en 1922. C'est d'ailleurs exclusivement dans ce pays que fut active la Guilde des Carillonneurs d'Amérique

jusqu'en 1945, moment où son rayonnement prit une ampleur continentale¹⁵⁴. Aujourd'hui, cette guildes, dont les activités couvrent le Canada, les États-Unis et le Mexique, représente tout le continent au sein de la Fédération mondiale du carillon. Au total, cette fédération compte une douzaine de ces guildes, soit nationales ou comme ici, multinationales.

3.5.1 Le carillon de l'Oratoire Saint-Joseph

Vers 1952, la fonderie Paccard coula un carillon de 48 cloches à l'attention de la Tour Eiffel. Le projet de l'y établir ne se réalisa pourtant jamais, et le carillon fut alors installé provisoirement dans un parc de la ville d'Asnières-sur-Seine. Alors qu'il y était de passage, le père Elphège Brassard¹⁵⁵ aurait été séduit par cet instrument hors-norme. A sa demande, on l'aurait alors prêté à l'Oratoire Saint-Joseph en 1954, à l'occasion de son cinquantième anniversaire. Quelques cloches furent alors ajoutées à l'instrument, autant avant qu'après sa traversée en sol québécois. De plus, le carillon ne demeura pas longtemps *en visite*, puisqu'en peu de temps, des donateurs réglèrent la facture et le carillon, désormais, était là pour rester¹⁵⁶.

¹⁵⁴ Stéphane Willis, *Les cloches à travers les siècles, provenant du Fonds Percival Price*, Ottawa, Bibliothèque Nationale du Canada, 1986, p. 32.

¹⁵⁵ Certains ouvrages, même largement diffusés, affirment que l'Oratoire avait commandé la fabrication d'un carillon, hypothèse pourtant indéfendable. Les sources les plus fiables nous disent au contraire que ce dernier existait bel et bien déjà, et le père Brassard aurait alors demandé qu'il soit prêté à l'Oratoire pour son cinquantième. Un programme de récitals en août et septembre 1953, sur cet instrument alors installé à Asnières se trouve dans les archives de M. Claude Aubin, le carillonneur titulaire actuel de l'Oratoire Saint-Joseph.

¹⁵⁶ Claude Aubin, « Le Carillon de l'Oratoire Saint-Joseph », avril 1992 dans *Plan directeur d'aménagement, Oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal*, octobre 2002, révision août 2003.



Carillon de l'Oratoire Saint-Joseph de Montréal, photo F.M.

Au moment de l'acquisition du carillon par l'Oratoire, il n'y avait encore aucun instrumentiste désigné pour en jouer. C'est Émile Vendette, alors carillonneur en titre de la tour d'Ottawa, qui joua le concert inaugural, le 15 mai 1955. C'est d'ailleurs de là qu'il vint jouer occasionnellement sur le nouvel instrument. Et pourtant, un carillonneur de haut calibre que personne ne connaissait habitait déjà la ville de Montréal : Émilien

Allard ne fut engagé que l'année suivante, soit en mai 1956. Il fut donc le premier carillonneur attitré à l'Oratoire, et resta en poste jusqu'en 1975. L'année suivante, c'est d'abord en formation avec la nouvelle titulaire Andrea McCrady, soit jusqu'en 1980, que Claude Aubin officia au carillon et ce, jusqu'à aujourd'hui. Ce dernier a en outre poursuivi son apprentissage aux États-Unis et en France pendant cette période. Enfin, Claire Poirier a commencé en 1995 sous la direction de Claude Aubin, de qui elle est toujours l'assistante.

Le poste de carillonneur à l'Oratoire consiste à assurer la prestation de deux récitals réguliers par jour, du jeudi au dimanche inclusivement. Bien entendu, ce travail à temps plein exige de longues heures de préparation sur une console de répétition, laquelle est reliée à de petites cloches tubulaires à l'intérieur de l'édifice. En plus de la programmation régulière, il est courant que s'exécutent à Montréal des concertistes en tournée, et ces derniers font évidemment à leurs hôtes des invitations sur leurs instruments respectifs, sans compter d'occasionnels enregistrements. En somme, s'il est acquis que la présence d'un pareil instrument permette à une ville d'inviter des musiciens très spécialisés, les titulaires contribuent aussi, dans leurs voyages, à faire connaître à l'étranger les instruments dont ils ont la garde.

Nous voyons donc que l'acquisition de ce carillon signifiait pour l'Oratoire un prestige certain. Compte tenu de sa provenance, de sa brève histoire, et pris pour lui-même, l'objet avait certainement de quoi contribuer au rayonnement déjà très considérable de l'Oratoire Saint-Joseph. Cet instrument d'importance pourrait avoir été installé dans le but d'instaurer au Québec une toute nouvelle culture du carillon. Il est toujours permis de poser cette hypothèse, mais avec grande réserve. En effet, cette dite culture n'existait pas encore, du moins et surtout, pas au su de l'Oratoire. Aux yeux de

la direction, la présence de l'instrument était assurément un but défendable en soi donc, puisque aucun carillonneur attitré ne fut engagé pour en jouer, du moins pas au moment de son acquisition ; en décembre 1954, l'organisme qui a acheté le seul carillon que nous ayons au Québec ignorait qu'un carillonneur membre de la guilde résidait à Montréal. En ce sens, il est tentant de comparer l'arrivée du carillon de Montréal avec les acquisitions d'instruments semblables qui à Toronto d'abord puis à New-York, misaient sur l'arrivée en ville d'un nouveau concertiste¹⁵⁷. Il y a là en effet toute une différence. Ajoutons que les neuf carillons ontariens sont tous concentrés dans le sud de la province, entre Ottawa et Niagara Falls. Plusieurs carillonneurs peuvent alors œuvrer ensemble à la promotion de leur art, et les amateurs habitant ces zones limitrophes peuvent en faire autant. Cette proximité contribue sans doute à dynamiser la pratique de cet instrument. Reconnaissons aussi que Montréal n'est pas loin de la capitale fédérale.

Actuellement, le carillon de l'Oratoire compte 56 cloches. Datant de la période du carillonneur Allard, une rumeur veut toujours qu'il soit éventuellement augmenté à 60 cloches. Ce carillon est amplement pourvu de petites cloches qui donnent des notes aiguës. Il aurait donc fallu, pour mieux bonifier l'instrument, que les nouvelles soient très grosses, un coût que l'Oratoire n'était pas disposé à payer à ce moment-là. Compte tenu du grand nombre d'églises qui n'offrent plus le service du culte, il se peut encore que l'achat de certaines de leurs cloches, obligatoirement des Paccard datant des années cinquante, permette enfin que ce projet se réalise. Par exemple, un Ré provenant de la paroisse Saint-Jean-de-la-Croix et un Do récupéré à l'église Saint-Esprit de Québec, sont actuellement entreposées à cet effet. Elles datent toutes deux de 1953. Le Do fait à lui seul 2 tonnes. Un éventuel Si bémol ferait bien 3 tonnes et un Sol, cinq ou six tonnes.

¹⁵⁷ Stéphane Willis, *op. cit.*, p. 4-5.

Au cas où ces cloches rejoindraient un jour le carillon, et même si elles sont reconnues compatibles, il faudrait quand même accorder les cloches à réunir ¹⁵⁸, et tout cela pourrait se concrétiser bientôt.

S'inscrivant dans des travaux d'importance déjà entrepris sur toute l'esplanade de l'Oratoire, le projet de relocalisation du carillon, prévu pour 2009, n'a apparemment pas pris en considération les consignes des carillonneurs, qui depuis cinquante ans jouent dans une zone inhospitalière, pentue et asphaltée, privée du moindre siège, et constamment perturbée par la circulation intensive d'autobus et autres qui en font littéralement le tour. Et pourtant, il se dépensera bel et bien d'importantes sommes en vue de cette relocalisation, toujours plus basse sur la montagne¹⁵⁹ et où ne sont prévus ni arbres, ni sièges¹⁶⁰. Le nombre de cloches pourrait pourtant passer de 56 à 60 selon ce qu'on entend, ce qui plaide en faveur de l'instrument lui-même, bien plus que pour soutenir son efficience et l'expertise qui y est reliée.

Nous voyons donc un peu comment la direction de l'Oratoire perçoit le carillon et la pratique de cette musique sur l'esplanade, mais qu'en est-il maintenant de la communauté culturelle ? Il semble que peu de musiciens d'ici s'attaquent à cet apprentissage de façon désintéressée, exigeant d'abord des garanties quant au poste de titulaire qui, justement, n'est pas ouvert¹⁶¹. Le pari a été pris au milieu du XX^e siècle,

¹⁵⁸ Entretien avec le carillonneur titulaire, monsieur Claude Aubin, 10 août 2006.

¹⁵⁹ L'emplacement actuel de carillon ne semble pas très judicieux, étant déjà trop bas ; habituellement, les carillons sont installés dans des tours, ce qui n'est pas le cas à Montréal. Entretien avec le carillonneur titulaire, monsieur Claude Aubin, 10 août 2006.

¹⁶⁰ Aux dires du carillonneur, la présence d'arbres judicieusement placés est pourtant essentielle à une bonne qualité de l'acoustique aux abords de l'instrument. Dans le même sens et même s'ils n'ont pas été mis au fait de ce point de vue, les commissaires chargés d'évaluer l'impact environnemental de ces interventions sur ce site classé, déplorent justement que soient abattus une bonne quantité d'arbres matures. Conseil du patrimoine de Montréal, avis du 20 avril 2005, numéro de dossier A05-CDNNDG-01 http://ville.montreal.qc.ca/pls/portal/url/ITEM/103AA3FCF39D9046E0430A60148D9_046

¹⁶¹ Entretien avec le carillonneur titulaire, monsieur Claude Aubin, 10 août 2006.

quant à la possibilité que tout un nouveau pan de la musique québécoise se développe avec l'acquisition de cet instrument. Mais même si la profession a beaucoup évolué et qu'un Canadien (Percival Price) en est grandement responsable, même s'il s'écrit maintenant à l'échelle mondiale beaucoup de musique pour carillon, même si le titulaire actuel joue partout dans le monde, et même si la guilde fait venir à Montréal plusieurs concertistes de tournées, il ne semble pas que l'engouement soit très fort, ni parmi les musiciens, ni chez le public, contrairement à ce qu'on peut observer au Canada anglais. Il semble en somme que le rayonnement de cette profession ne dépasse pas beaucoup les officines de la guilde qui, malheureusement, ne compte qu'une poignée de Québécois.

3.5.2- Faire de la musique avec les cloches : entre tradition et expérimentations

En l'année 2000, le compositeur Walter Boudreau imagina et codirigea la *Symphonie du Millénaire* qui, à une échelle inégalée, mit à contribution 15 ensembles de musique, le grand-orgue et le carillon de l'Oratoire, 15 autres clochers de la ville préenregistrés, deux camions de pompiers, sans compter les 2 000 cloches à main distribuées à autant de sonneurs, sous la direction de cinq chefs au centre du site de la performance. L'échelle monumentale du site de l'Oratoire était alors mise au service d'une manifestation artistique historique. Jusqu'à cette date, on n'avait pas vu de concert de musique contemporaine atteindre des proportions à la fois aussi ambitieuses et démocratiques ;

Objectifs du projet, 1. Permettre à un nouveau public, beaucoup plus large que l'habituel public de la musique de création, de découvrir les compositeurs et leur travail par l'intermédiaire d'un projet «populaire» par sa forme mais au contenu hautement contemporain. L'alliance d'un lieu «extra musical classique» et d'une

œuvre commune de compositeurs dits «sérieux» constitue une initiative novatrice (...)¹⁶²

Il faut dire toutefois que l'arrimage fut un peu ardu. S'il est vrai que les pictogrammes annonçant cet événement ont fait directement allusion aux cloches (dans l'un des cas, un casque d'écoute dont les haut-parleurs étaient constitués de deux cloches), s'il est acquis que le son des clochers ayant bercé l'enfance de l'instigateur donna l'impulsion principale au projet, il se peut aussi que le carillon fut sous-utilisé¹⁶³ lors du concert ou pour mieux dire, à contre-emploi. Est-ce le fait que cette œuvre de musique contemporaine n'avait rien en commun avec le répertoire plus conventionnel lié au carillon, serait-ce encore lié à la méconnaissance de l'instrument par l'ancien directeur de l'Infonie et aux autres compositeurs du projet, ou même l'inverse, peut-être un peu, mais pas tout à fait. Après tout, quelqu'un sait-il comment jouer du camion de pompiers ? Quelqu'un enseigne-t-il quelque part l'art de faire de la musique avec quinze clochers ou diriger deux-mille sonneurs armés de cloches à main ? Telle qu'énoncée, l'entièreté de la proposition de cette *Symphonie du millénaire* relevait du défi de rassembler musiciens et instruments hétéroclites, dans une œuvre écrite en collectif. En plus du contexte inhabituel de sa mise en forme, il s'agit donc d'une œuvre de musique contemporaine, et à ce titre, il nous semble hors d'ordre d'affirmer qu'il y ait eu contremploi de quelque instrument que ce soit.

L'œuvre qui fut coécrite pour cet événement était une proposition très abstraite, tant au niveau musical que sonore. Cependant, les thèmes abordés dans ses sept

¹⁶² Walter Boudreau, directeur artistique, *La symphonie du millénaire, description du projet*, Société de musique contemporaine du Québec, www.smcq.qc.ca/smcq/spc.f/symph/description.html

¹⁶³ C'est du moins l'avis du carillonneur. Entrevue avec le carillonneur titulaire, monsieur Claude Aubin, 10 août 2006.

mouvements (*Appels, Enfer, Purgatoire, Contemplation, Paradis, Ascension, Apothéose, Épilogue*), de même que l'emprunt d'un thème médiéval grégorien, qui réapparaissait sous plusieurs formes tout au cours de l'œuvre, montrent une nette tentative de réappropriation de thèmes religieux, et pas seulement des instruments ou du site. Cependant, ne passons pas sous silence les motifs très tactiles et matériels de ces choix :

Il nous a fallu inventer un code, parce qu'il aurait été impensable de réunir tous les compositeurs sans préalable aucun. Plutôt que de leur imposer des règles rigides, ou de leur dire comment ils devaient composer leur partie respective, nous leur avons plutôt proposé d'emblée des balises permettant de trouver des terrains d'entente¹⁶⁴.

Pour ce faire, Boudreau suggéra, en guise de thème principal, ce chant grégorien du Moyen Âge, intitulé *Veni Creator Spiritus*. Non seulement est-il entonné au début et à la fin de l'œuvre, mais il la parcourt en filigrane, repris et transformé au gré de chaque compositeur. Pour justifier ce choix un peu inusité, Boudreau a évoqué, entre autres raisons, la simplicité de sa facture, les manipulations rythmiques et harmoniques diverses auxquelles il invite, ainsi qu'un attrait personnel pour sa ligne mélodique. Il nota aussi en passant que la *Symphonie* rappellerait de manière furtive un passage de l'opéra *Boris Godounov* de Moussorgski.

La *Symphonie du Millénaire* fut avant tout un happening d'échelle titanesque, dont tout le monde, dans tous les milieux, a entendu parler. Il semble bien que personne n'avait encore posé l'hypothèse que l'esplanade de l'Oratoire puisse devenir un immense environnement de musique, rassemblant musiciens et non-musiciens, instruments de musique et appareillages sonores divers. Et cela, surtout, dans le cadre d'une activité populaire, ce qui n'est pas le lot habituel en musique contemporaine. Ce

¹⁶⁴ Walter Boudreau, cité par Marc Chénard, «La Symphonie du Millénaire, un opus pour le début des temps, 1^{er} volet, le défi musical», *La Scena musicale*, <http://www.scena.org/lsm/sm5-8/symphonie-fr.htm>

concert a également permis à des gens d'horizons différents, qu'ils soient musiciens ou pas, d'envisager de nouvelles perceptions quant à leur environnement sonore quotidien, qui sous certaines conditions, peut être considéré comme un matériau de création. Si cela est vrai pour des pompiers par exemple, ça l'est aussi justement pour le personnel de l'Oratoire et en premier lieu, le carillonneur. Le carillon fut peut-être sous-utilisé, mais assurément, ce fut dans un répertoire inédit jusqu'alors.

Une multitude d'avis peuvent être émis quant à l'apport de cet événement sur le rayonnement du carillon, et plus globalement, sur les cloches d'église, en tant qu'instruments de création. Ce qui est vrai pour l'avenir des églises l'est aussi pour celui des cloches : nous sommes tenté d'y voir un impact majeur, dans la mesure où sont explorées des options jamais vues pour ce patrimoine, d'autant plus qu'il semble bien que sa pérennité repose justement, voire principalement, sur les usages mixtes. Quoique contestable à certains égards, la prochaine relocalisation du carillon est tout de même garante de sa pérennité, au moins sur le plan physique ; la *Symphonie du Millénaire* l'est tout autant, à l'égard de ce que pourrait vouloir dire *carillonner*.

3.5.3- Église Saint-Dominique de Québec ; un nouveau ou un vieux *carillon* ?

Jouxtée au monastère des dominicains de la Grande-Allée, l'église Saint-Dominique de Québec fut ouverte au culte en fin d'année 1930. Dès l'année suivante, elle fut munie d'un *carillon* de cloches¹⁶⁵. Cette installation mixte comprenait trois grosses cloches pouvant sonner à la volée, puis huit plus petites et stationnaires reliées mécaniquement à une petite console, sur laquelle s'exécutait un carillonneur. Cette

¹⁶⁵ Luc Noppen et Lucie K. Morisset, *Art et architecture des églises à Québec*, Québec, Les Publications du Québec, 1996, 179 p, p. 129

installation demeura en service jusqu'en 1956, alors que des plaintes dans le voisinage la firent taire¹⁶⁶.

Or, voici que dans la foulée des grands préparatifs du 400^e anniversaire de la Ville de Québec, la fondation *Domus Domini* termine avec succès une souscription visant à remettre en service le *carillon* de cette église. Pour ce faire, la fondation eut à examiner la possibilité d'accorder les cloches actuelles¹⁶⁷ par ré-usinage en Hollande chez le fondeur *Royal Eidjbouts*, ou encore à la fonderie britannique *Whitechapel*. Mais c'est en prenant acte du mauvais état de ces dernières¹⁶⁸, de même que des techniques d'aujourd'hui qui permettent une qualité supérieure, qu'elle acquiesça à l'alternative d'un carillon tout neuf de vingt-cinq cloches totalement automatisées via un système *midi* et des marteaux à aimants électromagnétiques : cette proposition du fondeur français *Paccard* fut finalement acceptée, et devrait être réalisée durant l'année 2008.

Ce dénouement conclut une déchirante période de réflexion, au cours de laquelle furent soulevées plusieurs problématiques très distinctes, qui sont représentatives d'une intéressante variété d'intervenants. Bien qu'étant l'instigatrice du projet, la fondation *Domus Domini* n'est pas rattachée spécifiquement à la paroisse Saint-Dominique, et encore moins à sa mission proprement religieuse : elle travaille essentiellement à des réalisations culturelles, en lien avec le patrimoine religieux. C'est pourquoi les projets

¹⁶⁶ Entretien téléphonique avec madame Marlène Lucie Grenier, directrice générale de la fondation *Domus Domini*, le 22 octobre 2007.

¹⁶⁷ Les trois grosses cloches installées pour sonner à la volée n'ont jamais fait partie du *carillon* et à ce titre, elles demeurent à l'écart du projet de sa restauration qui vise les huit petites.

¹⁶⁸ L'inspection des cloches par la maison Goudreau de Laurierville n'a pas révélé le fait qu'elles sonnent faux, sans compter que l'une d'elles est même irrécupérable. C'est le constat des fonderies invitées, qui plus tard, prirent connaissance du dossier. Entretien téléphonique avec madame Marlène Lucie Grenier, directrice générale de la Fondation *Domus Domini*, le 22 octobre 2007.

de restauration qu'elle soutient sont assortis d'une mise en valeur au sens artistique et historique¹⁶⁹.

De fil en aiguille et dans ce cas précis, le projet de *restauration* d'un instrument aura conduit à un remplacement total de ses composantes, ce qui peut surprendre. Pourtant, cette opération en demeure une de restauration, puisqu'elle permet aux cloches de cette église de diffuser des airs de musique, comme il y a plus de cinquante ans. Ce qui est rétabli, dans ce cas, c'est un usage plus qu'une installation matérielle. Les trois grosses cloches demeurent dans la tour, en attente d'être remises en marche à la volée. Quant aux huit petites qui devaient initialement être recyclées, elles attendent elles aussi de connaître leur sort, puisque la fabrique semble leur accorder une valeur patrimoniale et ne veut pas s'en défaire : rien ne laisse croire pourtant que ces cloches seront descendues pour être vues, pas plus qu'il n'est possible un jour de les entendre de nouveau, compte tenu de leur mauvais état. Mais leur histoire à elle seule, leur présence passée dans cette paroisse aura certes orienté l'initiative de la fondation vers une relance du *carillon*, contribuant cette fois à doter la ville de Québec d'un instrument très particulier qui en quelque sorte, et avec des moyens d'aujourd'hui, prend le relais de l'ancien instrument.

Plusieurs expertises furent demandées par l'équipe de travail : notamment, le carillonneur de l'Oratoire Saint-Joseph, monsieur Claude Aubin, regrette que les petites cloches envisagées couvrent une gamme chromatique plus élevée que les précédentes. De plus, et à l'instar des liens mécaniques de son instrument de Montréal, le système d'entraînement ne permettra aucune nuance dans le jeu, outre le fait qu'un carillonneur

¹⁶⁹ La fondation souscrit à ces propos du campanologue Eric Sutter que nous avons évoqués plus tôt, à l'effet que la protection d'une cloche est louable à titre de mesure temporaire, mais doit ultimement aboutir sur une valorisation ; à défaut d'être vues, ces cloches doivent au moins être utilisées.

comme lui ne pourra jouer sur le nouveau système électronique à moins qu'il soit aussi organiste. Son intervention a la pureté idéologique du carillonneur patenté, et c'est sans doute la plus grande qualité que doit avoir le gardien d'un tel savoir-faire traditionnel.

Le projet de l'église Saint-Dominique débouche en effet sur un instrument (d'autres diront une machine) de nouvelle génération, que les gens impliqués désignent tout de même comme étant un *carillon*. À notre connaissance, il n'existe pas de terme technique qui fasse consensus pour cette réalité qui au fond, n'est pas si nouvelle¹⁷⁰.

Les longues délibérations des derniers mois nous permettent aussi d'observer une dynamique évoquée plus tôt en diagonale, à travers le patrimoine bâti. Il s'agit de la propriété même des églises¹⁷¹, mais aussi du partage des juridictions qui, parfois, déchirent des intervenants dont les mandats et les intérêts sont fort différents.

Dans cette paroisse, nous avons d'abord la fabrique, propriétaire de l'église et responsable de la mission liturgique. Pour cette instance, les réflexions se dessinent en termes de tradition et de survie. Si des valeurs de transcendance lui incombent en première ligne, elles ne sont pas sans s'accompagner des soucis d'ici-bas ; il faut chauffer les édifices, rejointoyer la maçonnerie¹⁷², entreprendre des très onéreuses mises aux normes. Dans ces circonstances, nous pouvons comprendre que la fabrique privilégie les mises en valeur qui permettent de maintenir ses actifs, tout en allégeant la charge financière de leur entretien.

¹⁷⁰ Il y en a au moins un autre à l'église Notre-Dame-des-Sept-Douleurs, à Verdun. Il s'agit cependant d'un *instrument* de douze cloches. Rencontre avec monsieur Claude Aubin, carillonneur titulaire à l'Oratoire Saint-Joseph, 10 août 2006.

¹⁷¹ Luc Noppen et Lucie K. Morisset, dir, *Les Églises du Québec ; un patrimoine à réinventer*, Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec, 2005.

¹⁷² La tenue des travaux à l'église a révélé des défaillances dans la maçonnerie du clocher. Entretien téléphonique avec monsieur Réal Chapelin, marguillier de la paroisse Saint-Dominique de Québec, le 22 octobre 2007.

Le curé a toujours été favorable aux projets de nature culturelle qui, au cours des ans, furent présentés avec le concours de la fondation. Son appui moral s'est d'ailleurs accompagné de petits fonds discrétionnaires. Tout en soutenant le projet de *carillon* tel que prévu initialement, il a beaucoup contribué à négocier des assouplissements de part et d'autre.

Quant à la fondation, elle a amassé des fonds pour un projet spécifique, mais n'est pas propriétaire des lieux ; non seulement la fabrique n'a pas investi dans ce projet, mais voulait même utiliser les fonds pour défrayer les coûts non-prévus des travaux sur l'édifice qu'elle est justement en train de réparer.

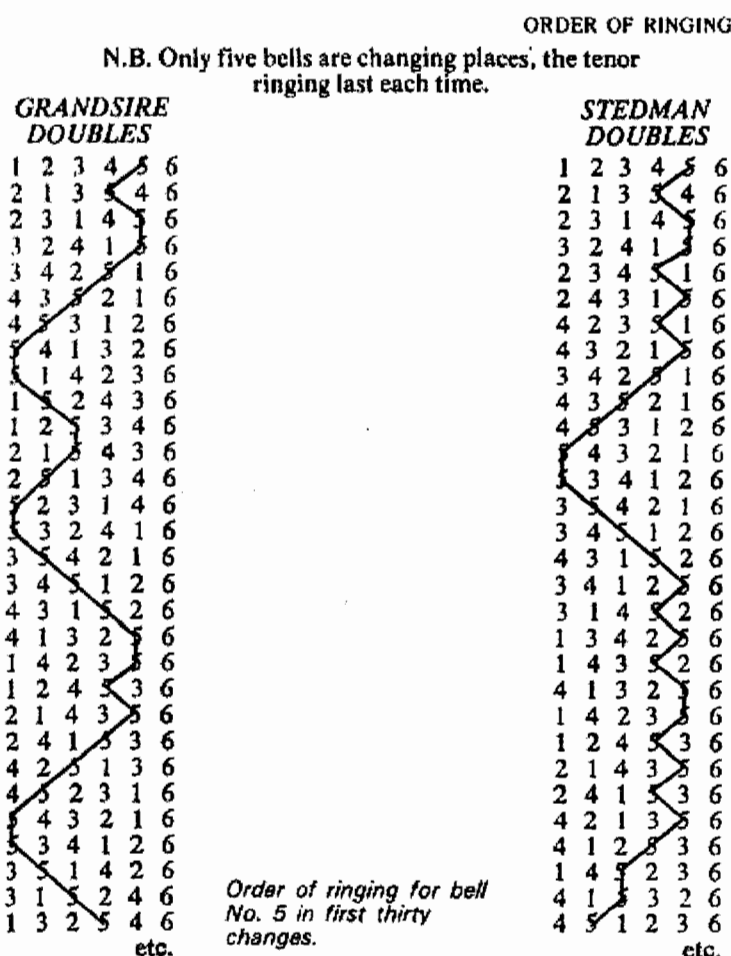
Le respect d'une tradition musicale très normalisée, le rayonnement culturel d'un patrimoine collectif, le maintien de coûteuses infrastructures vouées à une mission religieuse et la protection d'éléments matériels qui témoignent d'une autre époque, voilà autant de valeurs divergentes qui, aussi légitimement les unes que les autres, sont liées au devenir d'un bien commun dont tous se réclament et dont il n'est plus nécessaire de démontrer les valeurs plurielles. Pour ces raisons, toutes les parties, à leur façon, démontrent un pareil attachement envers *leurs* cloches.

3.6- *Le change ringing*

Comme nous venons de le voir, il est possible d'aménager un ensemble de cloches pour en faire un instrument de musique complet, et cela se fait en vertu de règles unifiées. Si la Belgique, la Hollande et nombre d'autres pays partout au monde¹⁷³ ont développé le carillon au cours des siècles jusqu'à en faire un instrument standardisé et

¹⁷³ Jacqueline Goguet, *Le carillon des origines à nos jours*, éditions Le Cerf-Volant, 1958, 127 p, p. 103 et suivantes.

achevé, l'Angleterre, qui a également en ses terres quelques carillons, a établi d'autres normes en matière de sonneries musicales, ce qui conduit au *change-ringing*. Cette activité étant en outre très liée à la culture britannique, il est un peu difficile de trouver en français des termes techniques qui fassent consensus. Par commodité, il est plus prudent d'employer l'italique pour nos traductions, ou bien les termes anglais couramment utilisés.



Méthodes de *change-ringing*, John Michael Francis Camp,
Discovering bells and bellringing, Shire U.K, Discovering Series,
no. 29, 2e édition, 1975, réimpression en 1977, 47 p, p. 11.

De facture beaucoup plus abstraite, les *sonneries à permutations* se pratiquent depuis le XVII^e siècle dans les principaux pays liés historiquement à l'Empire britannique. Si cette musique est plus abstraite, en ce sens qu'elle ne consiste pas à «jouer des airs» comme on le fait sur un carillon, elle est en même temps beaucoup plus concrète, puisqu'elle doit s'ajuster intimement à la matérialité même des cloches, à leur diamètre relatif, leur temps de réponse et leur poids. Le nombre de cloches utilisées varie généralement de quatre à douze¹⁷⁴ et elles sont balancées par autant de sonneurs placés en cercle au-dessous, câble en mains et parfois même debout sur un piédestal, du moins pour ceux à qui sont attribués les plus grandes cloches¹⁷⁵. Contrairement aux cloches qu'on retrouve un peu partout¹⁷⁶, celles-ci sont montées différemment (*headstock*) sur le beffroi, souscrivant à un tour complet (aller-retour) sur leur axe. Quoi qu'il puisse être plus important pour les très grosses cloches, le temps d'une rotation qui avoisine les deux secondes impose donc le tempo propre à cette discipline. Au signal, les cloches s'animent en cascade de la plus petite (*treble*) à la plus grande (*tenor*), et ce rythme n'est interrompu qu'à la fin de la *session* (*peal*). Cependant, l'ordre de déclinaison des cloches ne peut être répété pour la suite, si bien que la seconde cascade voit les sonneurs désignés¹⁷⁷ opérer un changement de position presque imperceptible dans la séquence, selon une logique arithmétique. À chaque tour suivant, une autre

¹⁷⁴ Depuis 1997, la cathédrale *St. James* de Toronto est la seule tour de douze cloches sur tout le continent d'Amérique du Nord.

¹⁷⁵ Les plus grandes cloches étant actionnées au moyen de plus grandes roues d'entraînement, la course de la corde est d'autant plus longue. Il est alors commode pour le sonneur affecté à cette cloche de se tenir sur un petit socle, surtout s'il est de petite taille. Installée sur chacun des câbles, une excroissance colorée et duveteuse appelée *sally* permet à chacun de bien visualiser la course de l'ensemble des cloches.

¹⁷⁶ Dans un carillon, la cloche est immobile sur le beffroi, étant percutée par un marteau mécanique. Dans la manière conventionnelle de sonner les cloches à la volée, la cloche bascule sur une demi-rotation, tout au plus.

¹⁷⁷ En vertu d'un *schéma* convenu à l'avance, chacun sait à quel moment sa cloche doit glisser d'un rang à l'autre dans la déclinaison.

permutation affecte les sonneurs désignés à la continuité systémique. Cette logique (*method*) n'est pas toujours la même, puisque plusieurs furent élaborées au fil des ans, empruntant souvent le nom de la ville où elles furent d'abord expérimentées¹⁷⁸. Si la séquence introduit une rupture dans l'ordre des cloches, le système tend invariablement, au bout du cycle, à revenir à la déclinaison initiale, ce qui marque la fin de la sonnerie. A titre d'exemple, une session de *change ringing* à cinq cloches (*double*) qui épuiserait toutes les *combinaisons* possibles (*extent*, on disait autrefois *full peal*) permettrait 120 changements et durerait 5 minutes, avant de revenir à la *séquence* initiale. A huit cloches (*major*), 40 320 permutations différentes sont possibles, pour une session ininterrompue de 28 heures¹⁷⁹ !

Il s'agit donc d'une activité collective non compétitive, aussi exigeante que stimulante en termes de concentration et de dépense physique. Au gré des balancements répétés et contrôlés, elle permet au sonneur d'atteindre, par le biais des autres sonneurs, une forte connivence avec une masse mobile au bout du câble, qui souvent dépasse la tonne. Dans un effort de groupe, chaque participant peut alors atteindre un état de fatigue et de détachement¹⁸⁰, étant envahi d'un roulement de sonneries incessant durant des heures. Par le biais de différentes associations, un réseau international permet en outre aux sonneurs et aux guildes locales de s'exécuter sur d'autres beffrois, tout en perfectionnant leur art. Et la grande différence avec la pratique solitaire du carillon réside justement dans le fait que c'est toute une équipe qui se déplace, rencontrant une autre équipe. Spontanément, peuvent alors se tenir des sessions mixtes, d'autant plus

¹⁷⁸ Alors qu'existent les *Norwich*, *London* et *Cambridge*, les systèmes les plus courants sont le *Grandsire*, le *Maximus* et le *Stedman*. Par exemple, un *Grandsire doubles* s'exécute sur cinq cloches, alors que le *Grandsire triples* nécessite sept cloches.

¹⁷⁹ http://en.wikipedia.org/wiki/change_ringing p. 4

¹⁸⁰ Feuillet explicatif distribué aux visiteurs lors des pratiques à la cathédrale *Christ Church* de Victoria, B.C.

que les routines des permutations sont bien connues à l'échelle internationale. Étant principalement basé sur une forte connivence entre les exécutants, le potentiel de socialisation propre au *change-ringing* n'a donc aucun équivalent avec l'art du carillon :

There is nothing the average Englishman likes better than joining an association. It was therefore inevitable that before long societies of lay-ringers should be formed, and from the early 1600s these were established up and down the country¹⁸¹.

A l'instar des carillonneurs, les *sonneurs à permutations* ne sont pas obligatoirement des musiciens, ce qui ne fait pas d'eux des ignares, bien au contraire. Nous constatons aussi dans ces guildes une réelle ouverture à quiconque voudrait s'y initier, et chacun a ses raisons de le faire. Mais il faut bien dire par contre que cette pratique conserve une connotation identitaire, ou culturelle à tout le moins. À titre d'exemple, la pratique du *change-ringing* que les Britanniques avaient instaurée aux États-Unis durant le XVIII^e siècle connut un déclin important après la Révolution américaine¹⁸². Qui plus est, aucun beffroi ne permet d'en faire en France, alors que ce pays de très forte tradition campanaire regroupe à lui seul 53 carillons. Les sessions de *change ringing* sont entendues régulièrement en Angleterre, à l'occasion de mariages ou de funérailles et lors de sessions régulières de pratique. Les beffrois où sont installées ces cloches sont aussi assez souvent des clochers d'église¹⁸³, ce qui est plus rare des carillons. Les motifs des sonneurs ne sont pas liés à une dévotion particulière ou plus généralement, à une pratique religieuse. Il s'agit au contraire d'une activité d'abord artistique de concentration, axée sur un effort physique collectif, et toujours empreint

¹⁸¹ John Camp, *Discovering bells and bedlringing*, Shire U.K., *Discovering* series, no. 29, second edition, 1975, reprinted 1977, 47 p, p. 7.

¹⁸² Avec le temps, la pratique du *change ringing* a tout de même regagné les États-Unis. Rencontre avec monsieur Douglas Kitson, le 27 avril 2006.

¹⁸³ Au Massachussetts par exemple, des ensembles de *change-ringing* sont installés sur des écoles. Rencontre avec monsieur Douglas Kitson, capitaine de la guilde des sonneurs à permutations de Québec, le 27 avril 2006.

d'une importante part de socialisation. Les références à la prière sont présentes, mais non nécessaires.

On pratique ces sonneries à l'anglaise dans six villes canadiennes. En Colombie Britannique, par exemple, les cloches de la cathédrale *Christ Church* de Victoria s'ébranlent plusieurs fois par semaine. Le dimanche bien évidemment, ainsi que pour les messes et les funérailles. Mais aussi tous les mardis, l'on y sonne pendant 5 heures d'affilée en pleine ville, et ce jusqu'à minuit ! L'horaire distribué aux gens en parle en termes de pratiques qui du reste, sont ouvertes aux visiteurs, dans la chambre des sonneurs de la tour du nord-ouest. Nous comprenons bien que les organistes, les chorales ont besoin de fréquentes périodes de répétitions pour mieux se préparer à performer, mais cela se fait derrière des portes closes, à l'intérieur de l'enceinte de l'église. Pour leur part et comme nous l'avons vu plus haut, les carillonneurs disposent d'une console de pratique qui ne s'entend qu'à l'intérieur. Il en est bien autrement des tours attribuées aux sonneries à l'anglaise. Puisqu'on y tient des pratiques à toutes les semaines, il est aisé d'entendre les sonneurs sur plusieurs pâtés de maisons à la ronde.

3.6.1-La guilde de *change-ringing* de Québec

Il y a longtemps que se tiennent des sessions de *change-ringing* à Québec, soit depuis plus de 175 ans¹⁸⁴. Il s'agit d'ailleurs de la seule ville québécoise où se tiennent de telles activités. Coulées en 1830, les cloches actuelles de la cathédrale *Holy Trinity* furent dès lors installées sur des montures adaptées à ce type de sonneries. Cela vaut à cet ensemble le titre de premières cloches de *change-ringing* installées au Canada¹⁸⁵.

¹⁸⁴ www.ogs.net/cathedral/cathedral_staff.htm

¹⁸⁵ www.ogs.net/cathedral/cathedral_staff.htm

Construite entre 1800 et 1804, la cathédrale elle-même fait figure de pionnière, étant la première église anglicane construite hors des îles britanniques¹⁸⁶. Ce monument constitue un jalon important dans la structure politique qui allait suivre la Conquête. Aux lendemains de leur victoire, les Anglais eurent tôt fait d'opter pour l'église des Récollets qui occupait justement ce site, afin d'en faire leur lieu de culte. Des suites de l'Acte constitutionnel de 1791, de la création du diocèse anglican en 1793 et enfin de l'incendie de l'église et du couvent des Récollets en 1796, tout était en place pour l'établissement d'une figure exemplaire, tant du point de vue architectural qu'organisationnel¹⁸⁷. Conservée à l'identique, la cathédrale actuelle incarne encore parfaitement le changement de régime.

A l'expression *change ringing*, nous ne connaissons pas d'équivalent français, pas même à Québec, où existe une guilde anglophone qui sonne à la Cathédrale *Holy Trinity*, ainsi qu'à l'ancienne église *St. Matthew* de la rue Saint-Jean.

En fait, il est un peu court de parler de cette guilde comme d'un organisme anglophone, et cela est sans doute attribuable au caractère pour le moins particulier de la ville de Québec ;

The Quebec City Guild of Change-Ringers is probably the only bilingual (French-English) change-ringing team in the world, and has already had two French-speaking leaders or bell captains. It includes male and female members, and the ages of the ringers ranges from 15 to 65 years. Over the years, the City of Quebec has asked the change ringers from the Cathedral to ring the bells on such special occasions as Christmas, New Year's Day, Saint-Jean-Baptiste Day and the day of the founding of Quebec City.¹⁸⁸

¹⁸⁶ Luc Noppen et Lucie K. Morisset, *Art et architecture des églises à Québec*, Québec, Les Publications du Québec, 1996, 179 p, p. 66.

¹⁸⁷ Luc Noppen et Lucie K. Morisset, *ibid.*, p. 63.

¹⁸⁸ www.ogs.net/cathedral/cathedral_bells.htm

Bien qu'il s'agisse bel et bien d'une guilde locale, son site internet est tout de même unilingue anglais, et c'est conséquemment dans cette langue que nous avons approché nos informateurs. Invariablement, les séances sont dirigées en anglais dans les tours, faisant honneur aux termes techniques propres à la commande des permutations. Lors de notre première visite, les conversations informelles furent principalement en langue anglaise dans la chambre des sonneurs, bien qu'il semble que ce ne soit pas toujours le cas¹⁸⁹.

Nous ne disposons d'aucun document faisant état des sonneurs locaux qui animèrent la tour de la cathédrale *Holy Trinity*, jusqu'aux années 1980. Ensuite, lors d'une très courte période d'un an, la cathédrale a eu sa guilde de sonneurs, qui s'exécutait exclusivement dans sa tour de la rue des Jardins et relevait de l'autorité de la cathédrale.

Datant de 1981, la formation de la *Quebec City Guild of change-ringers* changea considérablement la donne, permettant une autonomie complète aux sonneurs. Dès lors, il leur était possible de tenir aussi des pratiques à l'ancienne église *St. Matthews* mais surtout, ces derniers n'étaient désormais plus soumis à l'autorité de la cathédrale. Depuis lors, tous les aspects matériels relèvent de cette dernière, qui est propriétaire de la tour et des cloches. La récente campagne de souscription menée par la Fondation de la cathédrale afin de restaurer le jeu de cloches s'est tenue sous son entière responsabilité, forte de l'expertise et la collaboration gracieuse de la guilde. C'est

¹⁸⁹ A notre question concernant la possibilité pour des sonneurs francophones de profiter des séances pour pratiquer un peu leur anglais, il nous a été répondu que les conversations complémentaires étaient plutôt en français, compte tenu du grand nombre de francophones qui en font partie. Rencontre avec monsieur Douglas Kitson, capitaine de la guilde des sonneurs à permutations de Québec, le 27 avril 2006.

d'ailleurs ce pourquoi notre informateur de la guilde n'était pas en mesure de nous fournir les détails du financement de ces travaux au jeu de cloches¹⁹⁰.

Cette guilde ne relève donc d'aucun mandat de nature religieuse, ni même ouvertement identitaire. Le but premier de ce regroupement consiste essentiellement à garder vigoureuse cette vieille tradition qui du reste, est désignée tantôt comme défi artistique, ailleurs comme sport¹⁹¹. Ceux qui s'y regroupent pour sonner ensemble sont autant presbytériens, anglicans, catholiques et agnostiques. Contrairement à des organistes ou des carillonneurs, ces sonneurs ne sont pas rémunérés pour leurs services. La cathédrale paie la majorité des dépenses qui touchent aux aspects matériels. Si une telle activité bénévole admet les présences sporadiques aux pratiques, les sonneurs se doivent par contre de sonner *religieusement*¹⁹² les dimanches matins lors des célébrations, afin de contribuer, par leur art, à la mission générale de la cathédrale qui elle, est de nature religieuse ; la cathédrale fournit les ressources matérielles, elle attend en retour que la guilde sonne les messes du dimanche.

Les liens qui unissent les églises *St. Mathew's* et *Holy Trinity* datent d'au moins 1822, alors qu'une maison était utilisée pour le culte, sur le terrain du cimetière actuel où la première sépulture date d'ailleurs de 1772. C'est le pasteur de la cathédrale qui tous les mois, y officiait en français, à l'attention des immigrants des îles Jersey et Guernesey. A partir de 1827 toutefois, cette maison ne servit plus qu'au culte anglican,

¹⁹⁰ Les cloches furent descendues au printemps 2006, pour être restaurées et accordées à la fonderie Whitechapel de Londres, là où elles furent fondues en 1830. Tout le système d'entraînement des cloches y a aussi été refait. Le site internet www.ogs.net/cathedral/cathedral_bells.htm indique que le Gouvernement du Québec et la Ville de Québec ont contribué chacune à hauteur de \$25 000, sur un budget approximatif de \$170 000.

¹⁹¹ www.veqcc.qc.ca/heritage

¹⁹² Rencontre avec monsieur Douglas Kitson, capitaine de la guilde des sonneurs à permutations de Québec, le 27 avril 2006.

et en langue anglaise¹⁹³. De nombreuses additions et reconstructions s'y sont succédées jusqu'au tournant du XXe siècle. Les inhumations cessèrent dès 1860 dans ce cimetière urbain, sur ordre du Parlement canadien. L'église et le cimetière furent classés biens culturels dès 1978, et offerts à la Ville qui les a pris en charge. Cette église fut alors convertie en bibliothèque publique l'année suivante, et le cimetière fut aménagé en parc. Les pierres tombales qui y subsistaient furent alors restaurées et interprétées. Le jeu de cloches de la bibliothèque date de 1886.

Alors que les cloches de la cathédrale étaient toujours en cours de restauration à Londres, et ce, depuis juin 2006, la guilde reçut la visite annuelle de son homonyme nord-américaine le printemps suivant, et les rencontres se tinrent alors dans l'autre tour, celle de la bibliothèque. Fait à noter, cela fait plus de 30 ans que la guilde nord-américaine de *change-ringing* visite la ville de Québec pour y sonner le *Memorial Day* ; cette coutume remonte donc encore plus loin que la fondation de la Guilde de Québec. Cette fête légale américaine est célébrée lors du dernier lundi du mois de mai. Il s'agit du *Jour du Souvenir* qui se rapporta d'abord spécifiquement aux hommes et femmes qui périrent lors de la Guerre de Sécession. Depuis la Première Guerre mondiale, cette commémoration s'étend désormais à toutes les pertes humaines dans le cadre de faits militaires¹⁹⁴.

3.6.2- Autres installations propres au *change-ringing*

Il semble que le Québec cache encore quelques tours où pourraient éventuellement se pratiquer les sonneries à permutations. La plus importante, faut-il

¹⁹³ Luc Noppen et Lucie K. Morisset, *Art et architecture des églises à Québec*, Québec, Les Publications du Québec, 1996, 179 p, p. 140-141.

¹⁹⁴ http://fr.wikipedia.org/wiki/Memorial_Day

s'en surprendre, serait celle de l'église Notre-Dame de Montréal, qui détient le titre de deuxième plus gros ensemble de dix cloches anglaises à permutations au monde¹⁹⁵. Même les experts sonneurs et campanologues les mieux reconnus ne sont pas admis dans cette enceinte des sulpiciens, ne serait-ce que pour en rapporter des notes, des témoignages, des photographies, et ce n'est pas faute d'avoir essayé. L'église *St. Patrick* de Montréal disposerait pour sa part d'un ensemble de huit cloches à permutations, qui toutefois ne sont pas en fonction. Curieusement, l'église presbytérienne *St. Andrew* de Québec, située tout près de la cathédrale anglicane, arbore dans son petit clocher une cloche, une seule, laquelle est tout de même installée à l'anglaise¹⁹⁶.

3.6.3- Les cloches à mains

Il existe un lien entre les sonneries à permutations sur les grosses cloches et l'usage des cloches à main. Ce rapport entre les deux n'est toutefois absolument pas nécessaire. Entre les deux, l'on retrouve des similitudes formelles sur le plan musical. Notons également qu'il existe des guildes spécialisées en matière de cloches à mains. De plus, il est courant que des *change-ringers* soient aussi d'excellents *handbells-ringers*. Il faut pourtant dire que cet art demande une maîtrise tout à fait différente, puisqu'il implique, pour chaque sonneur, de jouer deux cloches à la fois¹⁹⁷. À Québec par exemple, le vieux jeu de cloches à main de marque *Whitechapel* n'est plus complet.

¹⁹⁵ Rencontre avec monsieur Douglas Kitson, capitaine de la Guilde des sonneurs à permutations de Québec, le 27 avril 2006

¹⁹⁶ Rencontre avec monsieur Douglas Kitson, capitaine de la Guilde des sonneurs à permutations de Québec, le 27 avril 2006.

¹⁹⁷ Par exemple, il s'agira des cloches numérotées 1 et 2, ou 3 et 4, ainsi de suite. Rencontre avec monsieur Douglas Kitson, le 27 avril 2006.

Et puisqu'il s'agit de la seule ville québécoise représentée par une guilde de sonneurs à l'anglaise, il est peu probable qu'il s'en trouve ailleurs au Québec.

3.7- Les doyennes

Sous la rubrique *Doyennes, géantes et autres*, l'auteur français M. Paluel-Marmont abandonne vite l'idée de recenser les cloches d'Asie qui vraisemblablement, sont les plus vieilles à subsister aujourd'hui. À ce titre, il n'en évoque qu'une, qui présentée à l'exposition de Londres en 1935, daterait d'un millénaire avant notre ère¹⁹⁸. Même l'entreprise de dénombrer celles qui sont conservées dans les musées de France et d'ailleurs lui paraît trop ambitieuse et pas très intéressante ; trop loin sur la planète, trop loin dans le temps. C'est bien à de tels critères un peu subjectifs, mais non moins partagés, que nous chercherons en Europe des correspondances, et parmi ces dernières, ne retenons qu'une seule de ses sélections.

L'auteur évoque alors cette fameuse cloche irlandaise retrouvée en l'an 552 dans le tombeau de saint Patrick, qui incarne littéralement le passage historique de la cloche de feuilles de métal rivetée jusqu'à l'ouvrage de fonderie. En effet, on avait fait fondre du bronze pour l'en recouvrir, car on ne connaissait pas encore en Occident la technique de fonte des cloches. Il est notoire que cette pièce constitue un témoin matériel d'une grande valeur. L'auteur relève également cette cloche pour son célèbre propriétaire qui ne s'en séparait jamais dans ses missions, et cela ajoute beaucoup d'intérêt à cette cloche.

¹⁹⁸

Albert Pierre Hyppolyte Joseph Paluel-Marmont, *op. cit.*, p. 127.

3.7.1- La vieille cloche de Saint-Pierre-de-la-Rivière-du-Sud

La plus vieille cloche de la paroisse Saint-Pierre-de-la-Rivière-du-Sud (diocèse de Sainte-Anne-de-la-Pocatière), qui date de 1666, servit en France, puis à Beauport et enfin, justement, à Saint-Pierre-de-la-Rivière-du-Sud. Elle serait la plus vieille cloche du Canada.

Si la cloche de saint Patrick semble être l'une des plus vieilles trouvées par Paluel-Marmont, si cette cloche incarne littéralement la révolution technique qui a conduit des cloches rivetées aux ouvrages de fonderie, disons humblement que la cloche de 1666 est la plus vieille cloche canadienne, incarnant aussi le passage du Régime français jusqu'à aujourd'hui. Elle représenterait donc honorablement les quelques cloches qui vinrent de la mère-patrie, avant que les fondeurs d'ici ne prennent le contrôle de ce marché, puisqu'il fut montré à cette époque que les cloches gagnaient à être fondues tout près du clocher où elles étaient destinées. Qui plus est, cette cloche a traversé sans encombre la vague d'incendies associés à l'occupation anglaise qui a durement affligé la région.

En 1666, la paroisse de Beauport a acheté cette cloche de fabrication française qu'elle destinait à sa première chapelle paroissiale, dont la construction datait de 1662. Elle y demeura jusqu'en 1713, alors qu'elle fut cédée à une nouvelle paroisse plus à l'est, pour l'église Saint-Pierre-de-la-Rivière-du-Sud¹⁹⁹. Elle servit donc sur cette première église, sur la deuxième à partir de 1753 et puis sur la troisième, datant de 1785²⁰⁰. Pour un temps, elle fut aussi installée à l'école du village. Elle fut cédée au Musée du Québec en 1949, et le Musée de la Civilisation de Québec la conserve

¹⁹⁹ www.civilization.ca/hist/canp1/cal11fra.html

²⁰⁰ Léonard Bouchard, *op. cit.*, p. 411.

actuellement. Dans la collection des Archives nationales du Québec, elle est identifiée sous le nom de *Cloche de la chapelle de Beauport, 1666*. Cette dernière arbore la lettre «L» surmontée d'une couronne royale, symbolisant Louis XIV régnant, avec la date de la fonte, soit 1666. Sur l'autre paroi, figurent les trois fleurs de lys du royaume de la France.

Saint-Pierre-de-la-Rivière-du-Sud est une très vieille localité. Le premier colon s'y serait établi dès 1696. En 1709, Pierre Blanchet donna le terrain où fut construite la première église, quatre ans plus tard. Dans le cadre de son centenaire, la troisième église fut dotée en 1884 d'un ensemble de trois cloches.

Cette cloche est en effet très vieille, mais nous ne retrouvons pas d'événement marquant qui lui soit associé. Dans le respect des proportions, il est vrai que l'âge vénérable de cette cloche lui donne bien le droit d'être retirée de son clocher, mais ce faisant, nous pouvons aussi supposer qu'elle n'appartient plus à personne, étant conservée en marge du milieu où elle a séjourné si longtemps. Qui plus est, il demeure que l'importance de cette cloche est avant tout d'échelle locale, ce qui n'est pas le cas de celle de Saint-Denis-sur-Richelieu, par exemple. S'il est vrai que cette cloche a désormais toutes les chances de traverser le temps, jouissant des meilleures conditions d'entreposage qui soient, il faut admettre aussi qu'elle ne sera probablement jamais citée comme bien culturel d'importance, puisqu'elle n'est aucunement en danger. De plus, il semble difficile d'avancer d'autres caractéristiques de cette cloche, qui mériteraient d'être mises en valeur.

3.8- Une mise au rancart de nos cloches ? Les *Carillons touristiques de Rivière-du-Loup*

L'homme d'affaires Jean-Marie Bastille semble avoir du flair pour débusquer de bonnes occasions, et il y a maintes fois employé sa créativité. En 1950, soit trois mois à peine après avoir été embauché chez Alcan à Arvida, alors qu'on lui accordait déjà un poste de contremaître des journaliers et surtout deux semaines de vacances payées, le jeune homme de 18 ans vit tout de suite l'occasion de lancer le commerce dont il rêvait : il avait déjà remarqué l'immense quantité de toiles que l'usine destinait à la décharge municipale, et voulait les remettre en circulation²⁰¹. Plus tard, sans trop connaître la valeur d'un plein chargement de vieux cuivre, il l'échangea contre trois de ces toiles²⁰². Par cet étrange concours de circonstance, il se fit récupérateur de vieux métaux, ce qui n'était pourtant pas très valorisé et encouragé.

Vif et ingénieux, il s'intéresse à différents projets depuis son enfance et connaît à chaque fois le succès. Visionnaire et doté d'un remarquable sens des affaires, Jean-Marie Bastille se démarque en faisant œuvre de pionnier dans plusieurs domaines : la récupération de métaux, l'aménagement forestier et la conservation du patrimoine religieux. Rien d'étonnant que la grande entreprise qu'il a mise sur pied, *Acier J.M. Bastille inc.*, soit aujourd'hui, dans le domaine de la ferraille, le plus important commerce de l'Est du Québec.²⁰³

Comment se fait-il que personne n'ait perçu avant lui l'intérêt des vieilles cloches dont se débarrassaient les fabriques dès les années 1950 ? Toujours est-il que l'entreprise de monsieur Bastille devait bien un jour vendre le lot de cloches qui s'accumulaient. Mais compte tenu de l'alliage particulier qui les constitue, il eut

²⁰¹ Ces toiles de bonne qualité, ayant servi à recouvrir la bauxite, étaient selon lui parfaites pour les agriculteurs. Sans permis de conduire, il acheta un camion et le chargea de toiles autant qu'il le put, pour 10 cents l'unité. Les vendant aux coopératives d'agriculteurs, il en obtint entre \$3 et \$3.50 l'unité. Puisqu'il l'avait promis, il reprit pour un temps son poste de contremaître après les *vacances*. Isabelle Lussier, *op. cit.*, p. 22 et suivantes.

²⁰² *ibid.*, p. 29.

²⁰³ *Ibid.*, p. 9.

toutefois fallu, pour améliorer leur valeur marchande, qu'une plus grande quantité soit transigée d'un seul coup, ce qui laissa le temps aux choses d'arriver²⁰⁴. En effet, monsieur Bastille lui-même, ainsi que quelques curieux qui passaient aux alentours, eurent l'occasion de se laisser gagner graduellement par la singularité de ces objets épigraphiques qui traînaient dans l'usine. Alors âgé de 38 ans, c'est vers 1970 que le bon chrétien pratiquant qu'il était posa son premier geste d'importance en regard de ce qu'il reconnaissait bien sûr comme des souvenirs liés aux églises²⁰⁵, mais surtout comme des objets porteurs d'histoire et d'identité : les six cloches qu'il avait en sa possession traversèrent la rue Témiscouata pour prendre place en face de l'usine, dans un petit monument qu'il avait érigé dans la cour de sa maison. Dès lors et par ce geste signifiant, l'objet que représentaient ces cloches avait manifestement une plus grande valeur que la matière dont elles étaient faites. Du coup, recycler l'objet valait mieux que d'en recycler le matériau. Mais alors, cette valeur historique et identitaire supérieure à la matière qui la constitue, comment la faire *fructifier* ?

Les choses semblèrent évoluer toutes seules, à partir de cette première impulsion très manifeste. Ne serait-ce que pour son plaisir personnel, l'homme d'affaires avait clairement et publiquement donné un statut particulier à ses cloches, ce qui était bien plus que de simplement les épargner, comme il l'avait fait jusque là. Le secteur étant assez passant, les curieux se laissaient tenter d'aller voir de près ces objets à la fois notoires et méconnus, copies semblables mais uniques de celles qui ont bercé les jours de chacun, d'où qu'il vienne. Nous les connaissions, les cloches, sans jamais en avoir vu ni touché. Plusieurs mâts furent bientôt plantés tout autour du monument initial, pour

²⁰⁴ *Ibid.*, p. 72.

²⁰⁵ L'un de ses meilleurs coups fut de récupérer tous les radiateurs de fonte de l'église de Dégelis. Isabelle Lussier, *op. cit.*, p.33.

porter de nouveaux spécimens, si bien que dès le début des années 1980, l'on comptait déjà sur le site près de deux cents cloches²⁰⁶.

En récupérateur opportuniste et éclairé, monsieur Bastille sut même tirer un bon parti des difficultés de cette période où le commerce des métaux ferreux était plus difficile, en raison de la crise économique des années 1980. De plus, la maladie menaçant de clouer sa fille à un fauteuil roulant, il décida d'aménager un jardin de fleurs et de jeux d'eau au travers des cloches, désirant augmenter l'achalandage et les possibilités de distractions pour elle. Il semble que pour ce faire, il dut passer outre le scepticisme de ses proches et même celui de son épouse Pierrette qui pourtant, finirait par consacrer l'essentiel de son temps et sa passion à ce qui allait devenir les *Carillons Touristiques de Rivière-du-Loup*. Le site fut inauguré sous cette raison sociale en 1982. Jusqu'en 1989, l'accès au site était gratuit et quelques troncs d'arbres évidés recueillaient des dons pour la sclérose en plaques. Le site devint ensuite membre de l'Office du Tourisme et des Congrès de Rivière-du-Loup, et commença à percevoir un coût d'entrée. Cette année-là, environ 34 000 visiteurs franchirent les tourniquets²⁰⁷.

Désormais, en même-temps que s'étayait une collection d'envergure nationale (et la seule en son genre), se profilait graduellement la possibilité, pour tout un chacun, de rencontrer littéralement une cloche connue ou du moins, qu'il avait jadis entendue sans la voir ;

Ce qui intéresse le plus les gens dans les Carillons, c'est de retrouver la cloche de leur enfance, la cloche qui les a baptisés, qui les a mariés, les sépultures, ainsi de suite. La cloche de leur paroisse, ça a du vécu pour eux autres. Ça, ça les attache énormément. Ce qui les frappe le plus, c'est quand leur église a passé au feu, qu'ils voient les cendres, qu'ils voient leur cloche toute démantibulée, toute défaite et qu'ils sont à peine capables de lire ce qui est écrit dessus, ça, ça leur

²⁰⁶ *Ibid.*, p. 74.

²⁰⁷ Isabelle Lussier, *op. cit.*, p. 82.

fait de la peine. Y'a beaucoup de photos et de larmes. Ça a une énorme valeur sentimentale. C'est impensable. Je ne pensais jamais qu'une cloche pouvait affecter les gens comme ça²⁰⁸.

En effet, chaque cloche du site a toujours été identifiée par le propriétaire, si bien qu'il est impossible, compte tenu du nombre, de ne pas reconnaître un peu de sa propre histoire à travers l'une d'elles, au hasard des rencontres : «La majorité des visiteurs qui viennent ici savent qu'il y en a une qui est à eux. Je reçois bien des téléphones et les gens me demandent : Tu as celle-là ? Je leur dis oui, pis ils viennent. Ça les attire²⁰⁹.» Certaines sont mutilées, tordues par la chaleur d'un incendie, d'autres sont fracassées à la suite d'une chute ou de quelque autre accident. Plusieurs, la plupart même, sont encore en bon état et il est possible de les faire tinter.

Manifestement, les toutes premières cloches acquises par monsieur Bastille le furent par le biais de son entreprise de récupération de métaux. Ces cloches donc, se destinaient à la casse, et c'est à ce titre que les fabriques les laissaient partir. Aujourd'hui, les Carillons touristiques acquièrent le plus de cloches possible et leur promettent maintenant une nouvelle vie, un environnement à la hauteur de leur dignité. Ils sollicitent à cet effet toute personne ou organisme qui en possède à les contacter. Le monteur de cloches Léo Goudreau a maintes fois servi d'intermédiaire en ce sens et aujourd'hui, la renommée du site touristique dépassant les frontières, il est devenu plus facile d'en acquérir, les paroisses les interpellant d'elles-mêmes.

Certes, il est maintenant courant que les paroisses se séparent de leurs vieilles cloches pour les expédier à Rivière-du-Loup. Et l'entente se fait sans contrat, sur parole. Les cloches acquises ne seront jamais vendues. Mais bien plus encore, elles ne seront

²⁰⁸ Pierrette Bastille, citée par *Ibid.*, p. 87-88.

²⁰⁹ Pierrette Bastille, citée par *Ibid.*, p.88.

même jamais rétrocédées non plus, ne serait-ce que pour l'occasion spéciale d'un centenaire. Ces cloches sont là pour rester. S'il est possible que leur sens soit fragilisé par l'éloignement de leur site antérieur et de leur histoire locale, elles bénéficient par contre d'une visibilité exceptionnelle qui résolument, donne la priorité à la *culture* sur le culte.

Au final, ce site nous a paru franchement surréaliste. D'abord, la superficie de ce parc, aménagé sur un terrain somme toute restreint, celui sur lequel s'adosse le bungalow du propriétaire. La nette impression d'entrer dans la cour privée d'un quartier industriel, aménagée avec un soin et un faste impressionnant ; les fonds baptismaux de la cathédrale de Rimouski transformés en fontaine ; un présentoir rotatif motorisé contenant de menus objets religieux ; une mise en espace globale qui rappelle les jardins d'art populaire. En effet, les beffrois des plus grandes cloches sont ancrés par terre ou sur des infrastructures élaborées, toutes peintes du même rouge pompier, alors que les petites sont installées de façon inventive ici et là, en compagnie d'autres articles religieux. Un immense chapelet a en outre été confectionné au moyen d'une chaîne, arborant de petites cloches en guise de grains. La croix du chapelet provient de l'église de pierre de Saint-Siméon en Charlevoix²¹⁰. Mais surtout, l'imposante entreprise de récupération de métal, juste en face, là où prosaïquement, tout aurait pu finir et d'où tout a commencé. Le ciel et les enfers, dans d'éloquents proportions. Toutes ces cloches existeraient-elles encore aujourd'hui, si cette entreprise privée ne s'était donnée, d'abord modestement, une mission d'échelle nationale ?

Nous observons aussi qu'outre les grandes qualités de visionnaire de monsieur Bastille, il lui a tout de même fallu, comme tout le monde, une période d'appropriation

²¹⁰ Isabelle Lussier, *op. cit.*, p. 76-77.

quotidien en compagnie de ses premières cloches, afin d'en venir à se convaincre qu'il était sage de les épargner. Nous ne sommes pas habitués à attendre des cloches des expériences tactiles et visuelles, et ce n'est pas leur vie active qui leur alloue cette chance. N'ayant alors aucun précédent sur lequel s'appuyer, il a fallu tenter l'ébauche, sans rien en attendre dans l'immédiat. Pourtant, une telle application et un recul nécessaire nous montrent une toute nouvelle vertu à ces cloches, en appelant à un élément de culture qui se communique dans des modalités d'aujourd'hui. De plus, un contexte de collection, bien qu'il déracine les unités de leur lieu d'origine, permet en revanche, même à la plus humble cloche, d'ajouter sa contribution sous la protection et la visibilité de l'ensemble. De plus, l'existence même de cette collection suffit à convaincre les fabriques les moins sensibilisées qu'il est mieux, et plus simple, diront-elles, de préserver que de détruire.

Tout ce qui précède est encore vrai. Les *Carillons Touristiques* achètent toujours des cloches, mais le temps s'est arrêté en ce qui regarde leur disponibilité à l'égard des visiteurs : l'été 2005 fut le dernier de cette organisation. Depuis deux ans, la collection est à vendre et pendant toute cette période, elle n'a pas ouvert ses portes au public. Il y a un problème de relève, le site n'a jamais été approprié pour une telle mission, c'est difficile de l'inscrire dans un circuit touristique. Bref, les choses ne peuvent plus continuer ainsi. Il s'agit bien là d'un dossier que nous nous devons de laisser en suspens.

3.9- Des cloches silencieuses, pour parler de mémoire

Au premier chapitre, nous avons brièvement abordé la très vieille paroisse Saint-François-Xavier de Batiscan qui, en 1984, confiait à Claude Durand²¹¹ d'élaborer un monument du tricentenaire. Faite de pierres des champs et de bardeaux de cèdre, la sculpture d'une vingtaine de pieds de hauteur évoque schématiquement le profil de la deuxième église, dont la construction remonte à 1700. Puisqu'elle avait toujours été conservée, la vieille cloche datant de 1770 qui servit jusqu'au bicentenaire de la paroisse fut alors intégrée à la construction, où l'on peut encore la voir aujourd'hui. N'eut été de cette cloche, il est bien possible qu'aucun monument n'ait été érigé dans la grande cour du presbytère qui, depuis le départ du curé résidant, est d'ailleurs utilisé à des fins communautaires.

Concernant cette paroisse, nous constatons que c'est par l'achat d'un jeu de trois cloches, en 1886, que fut relevé le bicentenaire de l'érection canonique (1684-1884), ce qui est une chose courante. Chose plus remarquable, la vieille cloche a repris du service un siècle plus tard, en silence, dans un monument commémoratif.

²¹¹ Tricentenaire de Saint-François-Xavier de Batiscan inc, *Histoire de la paroisse de Saint-François-Xavier de Batiscan, 1684-1984*, Trois-Rivières, Éditions du Bien Public, 1984, 498 p, p. 485.



Monument commémoratif du Tricentenaire de la paroisse Saint-François-Xavier de Batiscan, renfermant la vieille cloche de 1770. Réalisé en 1984 par Claude Durand, photo, F.M.

Étant l'une des plus grandes communautés enseignantes du Québec, la congrégation des Sœurs du Bon-Pasteur fut fondée à Québec par Marie-Josephte Fitzbach. Dix ans plus tard, elle ouvrit une mission à Fraserville²¹². Tout au long de 120 ans d'éducation, la communauté œuvra également auprès des orphelins et des familles en difficulté. Le couvent ferma ses portes en 1978 et les sœurs quittèrent alors pour la maison généralice de Québec, emmenant leur cloche avec elles. En 1982, la Ville fit l'acquisition du couvent. Seule l'enveloppe extérieure du couvent fut conservée, dans le cadre de grands travaux de mise aux normes et de reconversion qui conduisirent à l'actuelle maison de la culture. Dans la bibliothèque, une petite exposition thématique fut montée, renfermant quelques objets retirés de l'ancienne chapelle.

Voici qu'en 2004, un nouveau projet visait cette fois le terrain qui jusque là, était resté clôturé. Un parc commémoratif y fut élaboré avec le concours de l'artiste André Dubois, qui devait y réintégrer la vieille cloche du Bon-Pasteur. L'intervention artistique, qui prend en charge l'ensemble du parc, présente une enfilade de petites terrasses et de zones judicieusement éclairées qui, à même la topographie des lieux, incarnent la marche des enfants vers le monde des adultes. Cette métaphore de l'artiste est présentée sous le signe de *l'accompagnement*. Rappelons que l'orphelinat de la rue Fraser, mieux connu sous le nom de *Maison Sacré-Cœur*, a hébergé plus de 7 000 enfants entre 1933 et 1970. Comme de grands traits libres dans l'espace, de longs piliers obliques sont marqués de sept aphorismes, et deux d'entre eux portent la cloche tout en

²¹²

Il s'agit de la ville actuelle de Rivière-du-Loup.

haut ; «La commémoration devient perpétuation. Le devoir de mémoire devient forme et activation de la pensée... généreuse²¹³».



Espace Bon-Pasteur, œuvre installative d'André Dubois qui incorpore la cloche du vieux couvent de Rivière-du-Loup, photo, A. Dubois

Ainsi, il appert que les sœurs ont été sages de conserver leur cloche à Québec, et ce, pendant plus de vingt-cinq ans²¹⁴. Ironie du sort, l'inauguration du site (dont les travaux ont été réalisés en deux phases à partir de 2004) s'est faite sous le nez des

²¹³ André Dubois, «Un parc conçu comme une œuvre d'art», *Espace Bon-Pasteur*, www.ville.riviere-du-loup.qc.ca/culture

²¹⁴ Marc Larouche, «A Rivière-du-Loup, le patrimoine bâti se porte mieux que jamais», *Le Soleil*, 7 juillet 2003, p. A16.

Carillons Touristiques qui cette année-là, en 2006, achetaient toujours des cloches, mais fermaient leurs portes au public. D'après monsieur Bastille, la cloche des sœurs risquait fort d'être volée dans cet espace public sans surveillance²¹⁵. Aujourd'hui, il serait pourtant impossible d'imaginer l'Espace Bon-Pasteur sans sa petite cloche, qui en donne pleinement la mesure et le sens.

Conclusion

Beaucoup de choses sont encore en train de se passer. Si certains dossiers de cloches semblent résolus ou en voie de l'être, d'autres dépendent encore d'événements à venir, qui pour le mieux, contribueront à inscrire quelques cloches dans des projets futurs. C'est du moins ce que nous espérons.

Nous aurions certainement pu ajouter à notre échantillon québécois d'autres cloches tout aussi importantes, qui auraient alors joint les rangs soit des plus grosses, soit des plus anciennes, soit des plus exceptionnelles. Telle quelle, notre sélection se veut évocatrice et inclusive, tout en correspondant aux modèles utilisés couramment dans le monde de la campanologie. Ces dossiers de cloches que nous avons évoqués, dans leur diversité de rapports à la liturgie ou au sens culturel, sauront peut-être évoquer chez le lecteur une empathie nouvelle pour les cloches de son entourage immédiat, celles avec lesquelles il peut entretenir une affinité nouvelle, mais personnelle. En ce sens, nous pouvons dire que nous tentons d'identifier, au sein des pratiques passées et actuelles, des vecteurs garants de pérennité.

²¹⁵

Entretien avec l'artiste André Dubois, le 19 octobre 2007.

CHAPITRE IV

Les modes de mise en valeur

Dans le chapitre précédent, à chaque fois que nous présentions une cloche, nous poursuivions avec les rapports que son entourage entretient avec elle, de même que ce qui est fait pour bien assumer publiquement son caractère exceptionnel. C'est ainsi que nous avons relevé successivement un décret gouvernemental, deux guildes de musiciens, une rétrocession à un musée, une collection privée inscrite dans un circuit touristique, et d'autres aménagements physiques. Partant des cloches sélectionnées, nous avons essayé de voir, à chaque fois, comment opère leur mise en valeur effective. Nous aimerions maintenant faire le chemin à rebours, afin de vérifier ce qu'il en est de toutes ces mises en valeur et de leur possible versatilité à l'égard d'autres cloches.

4.1- Des biens culturels protégés

Il a été mentionné qu'une réaffectation de la cloche de Saint-Denis pour la cause patriote passait en quelque sorte par sa *patrimonialisation*. En ce sens, le fait de reconnaître officiellement une valeur historique à cet objet de ralliement, permettait de réactualiser la cause elle-même. Il ne fait aucun doute que la citation de la cloche *Marguerite-Michel* constitue une réparation à l'histoire. Il faut se rappeler en effet que c'est justement contre le gouvernement que cette cloche avait sonné la charge en 1837, alors que l'armée britannique était venue pour arrêter le député élu du comté, en la personne de Charles-Ovide Perreault. Cent-soixante ans plus tard, c'est un autre gouvernement, souverainiste de surcroît, qui appuie d'un décret l'importance de la

cloche et du geste de désobéissance civile qu'elle a initié ; venant de la même cloche, un nouvel effort d'affirmation a cette fois trouvé, auprès des élus, la reconnaissance qu'elle en réclamait. Pour un gouvernement, un décret ministériel est un mode d'action privilégié, et la cloche des rébellions est la plus pertinente pour le démontrer.

L'on peut certes parler de patrimoine immatériel en lien avec cette cloche des Patriotes, et il est certain que le décret en prend acte²¹⁶. Mais il y a autre chose sur le plan matériel. Si la Commission des biens culturels a eu la main heureuse en citant une cloche pour la première fois, elle fut d'autant plus sage en balisant le projet de mise en valeur qui avait été présenté initialement²¹⁷. Nous croyons en effet que le verdict de 1997 à l'égard de la cloche respecte mieux son intégrité, tout en appuyant la plus valeur qui lui revient d'emblée. Si la Société d'histoire locale a bien fait de demander un décret pour donner de l'ampleur à un projet plus global (car c'était sa raison principale pour le faire), les commissaires du gouvernement ont eu justement l'occasion d'empêcher une possible dérive d'un élément matériel qui après tout, n'appartient pas qu'aux Patriotes. Très souvent, les dossiers qui sont présentés à la Commission le sont justement par des instances locales qui sont soucieuses du respect et du rayonnement de ces biens collectifs. Mais même en voulant faire le mieux possible, on peut parfois donner à un témoin historique, un sens un peu trop univoque. Avec cet avis de reconnaissance, les demandeurs ont reçu en prime une expertise qui d'après nous, s'est avérée très profitable ; dans un premier temps, la société, avec l'aide du député Bernard Landry, a

²¹⁶ «Considérant que la demande consiste à souligner un monument historique en fonction de l'événement qu'il rappelle et non pas en fonction de sa valeur esthétique ; (...)» Premier des cinq alinéas de la recommandation de la Commission. Commission des Biens Culturels du Québec, Ministère de la Culture et des Communications du Québec, dossier de la cloche *Marguerite-Michel* de Saint-Denis-sur-Richelieu.

²¹⁷ Rappelons que la Commission a refusé de surseoir à la descente de la cloche sur un socle. De plus, elle n'a pas reconnu le nom de *Cloche de la Liberté du Québec*, tel qu'il avait été proposé par les demandeurs.

passé outre le refus de la fabrique de déposer le dossier à la Commission des biens culturels²¹⁸. Cette dernière leur a donné raison à tous deux en acquiesçant à la demande de citation, tout en accordant un veto à la fabrique quant à toute intervention sur la cloche elle-même. Tous reconnaissent que la grande valeur de cette cloche est d'abord de nature immatérielle ; elle a joué un rôle historique reconnu, et le veto de la fabrique n'y peut rien changer.

Est-ce que d'autres cloches du Québec mériteraient un statut de bien culturel reconnu ? Deux raisons bien différentes pourraient mener à de telles candidatures. D'abord, l'une de ces cloches pourrait soudainement être mise en danger, par quelque conjoncture particulière. Dans un tel cas, et comme nous l'avons vu ci-haut, la communauté locale aurait à plaider et documenter la valeur matérielle et historique de sa ou ses cloches. Le cas échéant, un décret pourrait officialiser une prise en charge que la population aura d'office décidée, lors de cet exercice préliminaire. En réponse à un désir exprimé sur les lieux, une telle décision ne devrait donc pas être tellement contestée. S'il s'agit d'une cloche et non pas de tout un clocher, les choses peuvent être facilitées, du fait que des cloches à protéger peuvent toujours être retirées d'une zone controversée, ce qui fut fait très souvent, sans même que ce soit dans le cadre d'une mise en valeur identifiée à l'avance.

De façon générale, et quoi qu'il advienne, il est toujours bon de préparer des dossiers, en vue du classement d'un site ou d'un bien historique. C'est l'occasion pour des citoyens de mener des recherches sérieuses et documentées sur des éléments de leur entourage, et ces recherches se font justement dans le but d'en dégager ce qu'ils ont de

²¹⁸

Rencontre avec monsieur Onil Perrier, de la *Société d'Histoire des Riches Lieux*, le 15 juin 2006.

meilleur. En soi, il s'agit là d'un important travail d'appropriation de l'histoire locale qui en bout de course, est déjà un gage de protection et de valorisation du patrimoine visé. Encore faut-il le faire pour les bonnes raisons. Contrairement à une idée répandue, un avis de classement n'est pas une panacée qui finance des travaux dont on ne veut pas régler la note. Mais au final, une telle candidature permet-elle au moins de tenir un débat élargi, lequel prend en compte la valeur historique des choses, ce qui autrement, ne serait pas toujours le cas. Nous insistons donc sur le fait que de telles recherches se tiennent forcément sur des bases qui, pour être conformes aux critères de la Commission, visent à mieux connaître l'objet tel qu'il est dans ses rapports historiques avec la population qui l'entoure quotidiennement. En découle une mise en valeur qui risque moins de céder le pas à des visions à courte vue.

Une autre bonne raison de songer à un avis de classement pour des cloches, serait au contraire de souligner l'exceptionnelle protection dont elles font déjà l'objet. D'entrée de jeu, les vieilles cloches anglaises de la cathédrale *Holy Trinity* de Québec répondraient tout à fait au signalement. Ce jeu de cloches, qui constitue un fleuron de sa communauté culturelle, fut entièrement restauré en 2007 grâce aux efforts de la Fondation de la cathédrale. De plus, la protection de ce jeu de cloches permet également de consolider la pérennité de la pratique du *change-ringing* au Québec. Ajoutons toutefois qu'une citation serait superflue dans ce cas précis, puisque la cathédrale est elle-même visée du décret.

La cloche de Saint-Denis serait la seule à cette date, dont la candidature ait été déposée à la Commission²¹⁹. Cela n'invalide absolument pas la nécessité pour des

²¹⁹ Même dans les cas de refus, les dossiers de candidature sont toujours conservés au Ministère de la Culture et des Communications du Québec.

paroisses de se pencher sur le sort des vieilles cloches, surtout au moment de les retirer des clochers ; il nous semble que, dans la plupart des cas, une cloche pourrait donner une première impulsion à l'établissement de lieux de mémoire. Une église incendiée ou démolie laisse vacant un espace autour duquel s'est justement développée la localité. Cette zone en étant une où jadis culminait son organisation sociale, il doit être exclu de ne la traiter qu'en termes de commodité pour d'éventuelles initiatives privées. L'espace réduit qu'occupe une ou quelques cloches, leur matériau quasi éternel bardé d'inscriptions, et enfin leur poids souvent dissuasif permettent d'espérer que s'y agglutinent autour d'autres éléments de valeur identitaire, qui posent un défi d'aménagement à toutes les générations. En termes d'interprétation, de tels lieux de mémoire en appelleraient possiblement à des recherches d'objets signifiants dont la présence serait requise pour le sens général qu'il convient d'accorder au site ; une telle recherche serait donc possiblement garante de la protection d'autres objets et documents de valeur.

4.2- Un patrimoine humain

Nous pourrions traiter ensemble les grands dossiers musicaux de cette recherche, à savoir la guilde de *change ringing* de Québec et le carillon de l'Oratoire de Montréal. Sous cet angle, c'est le fait humain qui doit être mis en évidence. Il y a certes du patrimoine et de la culture dans les instruments, mais la jouissance de ce patrimoine invisible passe obligatoirement par ceux qui nous font entendre ces cloches, et qui donnent du sens à leur présence. Une communauté peut contribuer à sauvegarder ses cloches, mais à l'inverse, la présence même des tours de *change ringing* de Québec et du

carillon de l'Oratoire contribue à la sauvegarde d'un savoir-faire très précieux, qui mérite de se perpétuer.

Montréal est une métropole culturelle où il est possible, pour qui le désire, d'assister notamment à un récital de carillon. En outre, et comme cela se fait sur tous les instruments, des artistes peuvent tenter d'explorer de nouvelles limites qui, dans d'autres milieux, élargissent le potentiel musical et technique de cet instrument ; la *Symphonie du Millénaire* a permis à la population de redécouvrir notamment ses clochers, ses ensembles de musique et son carillon. Même en dehors du milieu musical, aussi composite qu'il puisse être, qui n'a jamais entendu parler de la *Symphonie du Millénaire* ? À l'évidence, de tels précédents contribuent à induire de nouvelles pratiques, pour rendre utile cet équipement à un plus grand nombre de créateurs et conséquemment, à un public plus étendu. La garde de ces rares instruments d'importance nationale vient donc avec la responsabilité de les rendre disponibles aux musiciens de toutes allégeances. Il ne faut jamais oublier que les appuis d'une population, qui peuvent venir d'horizons différents, font écho aux pratiques et aux équipements qui y sont associés. Il s'impose toutefois de répéter qu'en ce qui regarde les *titulaires*, ces derniers sont les ultimes gardiens de la discipline séculaire dont ils sont experts, et à cet égard, nous sommes en droit d'attendre, de leur part, la plus grande orthodoxie.

Il est notoire que les carillons de Montréal et d'Ottawa permettent d'apprécier et d'encourager le travail de musiciens spécialisés qui sont porteurs de tradition et qui reçoivent la visite de concertistes étrangers. Mais nous croyons, et justement parce que ces carillons existent, que d'autres cloches peuvent être intégrées autrement dans des instruments de nouvelle génération, même si cela exclut qu'un carillonneur au sens

traditionnel puisse en jouer. En ce sens, la restauration initiée à l'église Saint-Dominique par la fondation *Domus Domini* devrait prochainement pourvoir Québec d'un instrument fort intéressant qui nous l'espérons, permettra peut-être d'ouvrir de nouvelles perspectives musicales, non pas à l'art du carillon tel que prescrit par la guilde, mais à quelque chose de différent qui, par exemple, gagnerait à être pris en charge par les artistes en nouvelles technologies. En effet, l'automatisation d'une telle machine n'exclut pas la possibilité d'y raccorder claviers, ordinateurs et moult programmes qui, de façon épisodique, pourraient générer des événements novateurs et de là, complémentaires. Bien que les deux projets soient totalement étrangers l'un à l'autre, reste que l'agrandissement prévu du Musée national des beaux-arts du Québec, tout à côté de l'église, permet d'espérer de possibles collaborations entre les deux institutions.

4.3- Les lieux touristiques

Un autre rapprochement pourrait être fait, qui relierait l'Oratoire et l'église Notre-Dame. Ces institutions sont toutes les deux fort fréquentées, et principalement par des touristes. Dans les deux cas, il s'agit même, à divers degrés, de fleurons religieux et culturels tout à la fois. Pour ce qui est de l'Oratoire et sur le plan matériel, le réaménagement de l'esplanade qui est en cours depuis quelques années prévoit la conservation du carillon, voire l'addition de quelques cloches. En soi, cela est une bonne nouvelle. Cependant, le carillonneur titulaire, lequel est en poste depuis 1976, n'a pas été consulté quant aux impacts de la relocalisation de cet instrument, pas plus qu'il ne l'a été pour la rédaction de la grosse monographie qui est en vente sur le site dans le même édifice, et qui réserve une section pour le moins approximative (parce que non-

documentée) sur le carillon. Même réinstallé dans un nouveau beffroi, même remis à neuf et augmenté par la même occasion, il est permis de se questionner sur la valeur d'un carillon dont le titulaire n'est pas *écouté*. Puisqu'il s'agit d'un lieu de tradition, et apprécié comme tel, il semble que ce facteur devrait être priorisé pour la suite des choses.

Dans l'ensemble, si les institutions qui sont propriétaires du bourdon *Jean-Baptiste* et du carillon sont en aussi bonne posture quant à leur pérennité, devrions-nous ne pas trop nous inquiéter quant à l'intégrité physique dans le temps des cloches dont elles ont la garde. Nous irions même jusqu'à dire que l'une et l'autre n'ont que faire de leurs cloches pour se faire valoir, compte tenu de l'immense affluence dont ils bénéficient depuis longtemps.

S'il faut y voir un problème, il pourrait être là ; l'intégrité physique d'une cloche a son importance, mais au-delà des mesures d'entretien, il faut que ses propriétaires soient aussi sensibles à relever sa valeur immatérielle. Si le bourdon de Notre-Dame peut demeurer reclus un siècle de plus tout en haut de la tour de la *Persévérance*, il est tout de même curieux qu'en contrebas, il ne soit pas plus facile de se renseigner à son propos, voire dans le kiosque touristique qui s'y trouve justement. La surabondance qui caractérise l'église Notre-Dame fait certes ombrage au bourdon, et ses importantes dimensions restent d'abord un fait statistique, puisqu'il se trouve hors d'atteinte. Même dans la *Ville aux cent clochers*, nous ne pouvons faire grand cas de la plus grosse cloche que nous ayons au Québec. A tout le moins, son intégrité physique ne nous inspire aucune inquiétude.

Le bourdon *Jean-Baptiste* est bien tout aussi imposant que la basilique elle-même, et participe sans doute à illustrer la prédominance des sulpiciens à une autre

époque mais aussi aujourd'hui et ce, sur le plan des témoins historiques. Il ne fait pas de doute que la grande valeur et la fragilité des trésors du patrimoine que conservent les sulpiciens rendent ceux-ci peu admissibles à un accès élargi pour le grand public. En ce qui regarde les cloches, s'ajoute l'inaccessibilité des beffrois. Cependant, il est bien dommage qu'on en connaisse si peu, ne serait-ce que par des ouvrages spécialisés. Pourquoi ne laisse-t-on pas les spécialistes faire leur travail ?

4.4- La plus vieille, la plus grosse

C'est un passage obligé qu'on remarque dans toutes les publications de campanologie. Pour les raisons que l'on sait, les Européens ne parlent pas trop des cloches d'Asie. Les plus vieilles cloches d'Europe sont aussi bien plus vieilles que les nôtres, et il en va ainsi des plus grosses. Avec l'âge, une cloche témoigne habituellement d'une époque lointaine, durant laquelle elle peut avoir pris une part active à certains moments forts, ne serait-ce qu'à titre de témoin. Nous voyons mal comment cela pourrait être possible pour notre auguste cloche de 1666, qui terminera sa vie dans les voûtes du Musée des Civilisations de Québec. Cette cloche n'a vraisemblablement pas été impliquée directement dans des événements d'importance nationale. Ainsi, elle ne semble pas près d'être utilisée dans une exposition de l'institution muséale. Il nous semble que cette cloche aurait nettement avantage à témoigner dans son lieu d'origine²²⁰, au milieu des témoins matériels d'une localité très ancienne du Québec et qui plus est, se trouve dans un axe touristique. De plus d'un

²²⁰ Arrivée de France en 1666, elle fut la première cloche de Beauport. Mais dès 1713, elle séjourna à Saint-Pierre-de-la-Rivière-du-Sud, jusqu'à la transaction avec le Musée du Québec, en 1949. D'après-nous, elle est donc bien plus impliquée dans le patrimoine de Saint-Pierre que dans celui de Beauport.

siècle sa cadette, et pour ne prendre que cet exemple, la vieille cloche de Batiscan a eu droit à un bien meilleur sort.

4.5- Le remisage des cloches ?

Nous pouvons supposer que la cession de toutes ces cloches à la faveur des *Carillons Touristiques*, du fait de sa grande facilité, devait faire consensus dans certains milieux et ce, bien qu'elle mette fin à toute appartenance locale pour les cloches en exil. Pour ces raisons, ce n'est certes pas par attachement que les paroisses les ont cédées, mais au moins, les cloches subsistent encore et, de la plus anonyme à la plus imposante, sont liées au même sort incertain.

L'avenir équivoque des *Carillons Touristiques de Rivière-du-Loup* soulève la grave question de la centralisation de pièces de patrimoine local, que ce soit même à la faveur d'initiatives privées ou étatiques. En prime de l'expérience qu'elle nous a permis d'observer au cours des ans, cette entreprise a assurément permis à de nombreuses cloches d'échapper à la casse, leur accordant du coup un sursis. Maintenant, croyons-nous toujours à la pérennité d'une telle collection ? Pas tellement, compte tenu du caractère aléatoire qui a mené à l'acquisition d'autant de spécimens qui renvoient à tout et son contraire²²¹. En bref, c'est au caractère d'indivisibilité que lui donne son propriétaire, qu'il est difficile d'acquiescer. En effet, il s'agit d'unités matérielles décontextualisées, rassemblées en un même site, d'où la grande fréquentation dont elles ont quand même bénéficié pour un temps. S'il subsiste dans les paroisses une valeur immatérielle qu'elles seules sont en droit de *s'approprier* à travers les cloches

²²¹ Cette collection renferme des cloches de bateaux, de trains, des cloches d'ici et d'ailleurs, des vraies et des copies.

correspondantes, il faut reconnaître aussi qu'un éventuel démembrement de la *collection* pourrait mener à la perte de plusieurs *unités* non rapatriées, et ce serait bien dommage.

Dans la même mesure où elles sont toutes désormais liées au même sort, le danger est de les voir vendues en bloc, on ne sait encore où. Nous connaissons mal les termes non écrits qui entouraient l'acquisition des cloches, voire celles qui se transigent encore aujourd'hui, alors que cette collection n'est plus exposée au public. Mais même pour des cas de centaines, qui entre tous, sont des occasions de mémoire, ces conditions excluaient absolument leur retour dans les paroisses, là où, d'après-nous, elles ont le plus de valeur et de pertinence. En bref, l'on ne peut pas laisser aux autres de donner du sens à notre propre histoire locale. Nous ne pouvons que souhaiter que les cloches, ne serait-ce qu'une à une, en fonction d'initiatives locales variées et spontanées, repartent là d'où elles viennent. A tout le moins, leur séjour au sein d'une expérience de grande échelle aura peut-être donné du temps pour les apprécier, individuellement, pour ce qu'elles sont.

Les sœurs du Bon-Pasteur de Rivière-du-Loup ont été sages de conserver leur cloche, et de l'emmener avec elles en exil ; vingt-cinq ans plus tard, un projet de revalorisation du site leur a donné raison d'y ramener en quelque sorte, la pierre angulaire ; les propriétaires de cette cloche et de tout ce qu'elle présente de matériel et d'immatériel, n'ont pas cédé à la courte vue. En prime, des initiatives de source laïque ont su actualiser cette valeur à passer aux futures générations.

Conclusion

Dans le cadre de l'Exposition de Paris de 1900, un appel de propositions avait été lancé, afin de voir s'accomplir un projet aussi grandiose que possible. L'on avait

envisagé notamment la fonte d'une cloche de pas moins de 250 tonnes, par la maison Bollée. Tous les devis furent soigneusement préparés afin de donner à Paris, qui avait fracassé une multitude de ses cloches durant la Révolution, une cloche inutile, la plus grosse au monde, bien plus grosse que la *Savoyarde* française, bien plus même que la *Tsar Kolokol* russe. Tiré de 107 dossiers au total, le sort voulut que l'ingénieur Gustave Eiffel fasse accepter à la place son projet controversé d'une tour de 300 mètres de haut qui incidemment, serait démontée par la suite. C'est d'ailleurs à cette condition que fut accepté le projet. Aussi critiquée et apparemment inutile qu'elle put être²²², cette tour est incontestablement aujourd'hui l'emblème par excellence de Paris et des Français. Mais sans pour cela réécrire l'histoire, quelle presse aurait-on fait à une cloche de 250 tonnes, quelle *utilité* aurait-elle bien pu proclamer dans le temps, à l'instar de la Tour Eiffel ? Aurait-elle-même été conservée, comme le fut de justesse la tour ? Aurait-on simplement réussi à fondre pareil monstre ? En soi, le caractère foncièrement inutile de cette cloche n'en aurait-il pas fait justement un monument pleinement culturel, au même titre qu'une statuaire de bronze ?

Il ne fait pas de doute que c'est au rôle essentiel qui leur a été assigné par le christianisme durant près de deux mille ans, que les cloches doivent leur glorieuse et émouvante popularité. Mais l'importance, et en quelque sorte l'universalité de cette mission ecclésiastique des cloches, ne saurait faire oublier qu'elles furent employées, avant même l'avènement de la chrétienté, à des usages profanes, dont la permanence s'est affirmée jusqu'à nous ; et qu'elles remplissent aujourd'hui, avec une ponctualité attentive et précieuse, des missions «civiles», remarquables tout à la fois par leur nombre et par leur diversité²²³.

²²² Dans les faits, et même plusieurs années après que ce chantier téméraire fût couronné de succès, la Tour Eiffel a été sauvée du démontage promis parce qu'elle fut rendue utile, en tant que pylône permettant des liaisons télégraphiques sans fil. Gustave Eiffel a d'ailleurs collaboré avec la général Ferrie dès 1903 pour l'installation de ces équipements qui jouèrent un rôle de premier plan, permettant aux forces alliées de communiquer aisément lors de la Grande Guerre ; C'était alors au tour du monument d'Eiffel de protéger les Français.

²²³ M. Paluel-Marmont, *Cloches et carillons ; leur histoire, leur fabrication, leurs légendes*, Paris, Segep, 1953, p. 51.

Certaines cloches, parfois très vieilles, parfois abimées, sont conservées dans les paroisses comme trésors locaux ou du moins, comme souvenirs. Cela donne lieu à des mises en place assez variées, allant du terrain du presbytère jusqu'à l'intérieur de l'église, en passant par des aménagements élaborés, quand ce n'est pas non-loin dans un clocheton. Dans tous les cas, la cloche est considérée comme faisant partie de l'histoire locale, et demeure justement dans sa localité pour en témoigner. Le sens identitaire et culturel de cette cloche y est mis en contact direct avec son lieu d'adoption, que ce soit à proximité du nouveau jeu de cloches qui l'a remplacé, ou bien le couvent dans la rue voisine, où furent instruits ses vieux paroissiens.

La valeur symbolique et historique des cloches déborde hors des lieux communs. Cet éparpillement n'invalide pas le sérieux du sujet, mais contribue au contraire à montrer sa pertinence. Sur la foi des exemples tirés ici même au Québec, il est alors démontré que les cloches renferment un potentiel très étendu, en termes de repères culturels conjugués au passé, aussi bien qu'au présent et à l'avenir. De même, ces quelques exemples permettront éventuellement de voir poindre des options d'avenir qui, nous l'espérons, donneront un nouveau souffle à la prise en charge de notre patrimoine religieux au sens large, laquelle s'est tout de même bien engagée ces dernières années.

CONCLUSION

Comme nous l'avons montré, les cloches d'église ont eu à toutes les époques une signification culturelle qui débordait leur stricte utilisation pour le culte : c'est en passant par l'histoire, l'identité et la création artistique qu'elles résonnent dans la culture du Québec. Lorsqu'on reconnaît en elles l'objet polysémique qu'elles sont réellement, de nombreux pans de l'activité humaine apparaissent, sous lesquels elles valent qu'on s'y intéresse aujourd'hui.

En effet, il est toujours possible d'identifier, dans le patrimoine campanaire québécois, un certain nombre de cloches qui, ensemble, illustrent toutes les variantes d'excellence mondialement reconnues, tout en collant de près aux réalités culturelles québécoises. Une campanologie typiquement québécoise est en voie d'émergence, à laquelle, par ce mémoire, nous avons voulu contribuer.

Nous avons eu l'occasion de souligner l'excellence de plusieurs démarches entreprises pour mettre en valeur la singularité des cloches du Québec. Et justement, il semble que chacune de ces réussites repose sur la pertinence et l'originalité des moyens mis en œuvre. En effet, si les cloches sont reconnues comme des objets précieux, leur valeur s'appuie avant tout sur leurs rapports uniques à la population, qu'elles ont appelé tantôt à la prière, tantôt au combat, à l'émulation ou à l'identification. En somme, et compte tenu de la variété des champs d'intérêt couverts, aucun projet de mise en valeur n'a de pertinence universelle, ni ne peut être imposé de l'extérieur ; à chaque fois, observation et invention sont sollicitées.

Au-delà de nos efforts de sécularisation du sens des cloches, nous constatons aussi l'importance et le bien-fondé de ces dernières dans la mission ecclésiastique qu'elles ont eue à soutenir, et qui comportait d'ailleurs déjà tout un pan culturel. Ces valeurs d'alors, qui furent longtemps qualifiées de religieuses, parce qu'elles l'étaient totalement, subsistent maintenant sous de nouvelles formes, puisque l'Église ne les encadre plus comme autrefois.

C'est à regret qu'il nous faut suspendre cette recherche, alors que des dossiers importants sont toujours en cours sur le territoire, et dans des directions qu'il nous est impossible de prédire. A tout le moins, nous sommes en droit de croire que nos questions et notre intérêt auront stimulé, ça et là, des envies de valorisation et des témoignages de fierté.

Certes, nous avons tenté de mettre en lumière ce en quoi les cloches d'église sont des objets à préserver, mais il faut surtout insister sur ce qu'elles contiennent de représentation. Plus grande sera la part d'identification accordée aux cloches et à leur rôle culturel, plus importantes seront les retombées de leur mise en valeur. Par un juste retour des choses, des entreprises de mise en valeur pertinentes ont toutes les raisons de rejaillir positivement sur les communautés et les personnes qui auront su les entreprendre.

BIBLIOGRAPHIE

Sources premières

I- Sources primaires

Archives paroissiales de Sainte-Hénédine, comté de Dorchester.

Bibliothèque du Parlement d'Ottawa

Feuillet d'informations touristiques 2007-2008.

Société du Patrimoine des Beaucerons, Saint-Joseph, comté de Beauce.

Monographies diverses, documents iconographiques

Archives personnelles de monsieur Claude Aubin, carillonneur titulaire de l'Oratoire Saint-Joseph de Montréal

Commission des Biens Culturels du Québec, Ministère de la Culture et des Communications du Québec

Dossier de la cloche *Marguerite-Michel* de Saint-Denis-sur-Richelieu.

Archives de l'Évêché de Trois-Rivières

Correspondance de monsieur C. Émile Morissette avec le chanoine Louis-L. Denoncourt et monseigneur Joseph-E. Paquin, de l'Évêché de Trois-Rivières, 22 février 1909, 8 mars 1909 et 2 novembre 1929. Dossier de la cathédrale.

Cathédrale Christ Church de Victoria, Colombie-Britannique

Feuillet explicatif distribué aux visiteurs lors des pratiques de *change-ringing*.

Société d'histoire des Riches-Lieux, Saint-Denis-sur-Richelieu

RICHARD, J.B, *Le tocsin du 23 novembre 1837 ; Quelle cloche l'a sonné ? 1913.*

Journal de Québec

Lourde perte pour le patrimoine, 7 janvier 2006.

Journal Le Soleil

Marc Larouche, «A Rivière-du-Loup, le patrimoine bâti se porte mieux que jamais», *Le Soleil*, 7 juillet 2003, p. A16.

II- Entrevues

Rencontre avec monsieur Onil Perrier, de la Société d'Histoire des Riches Lieux, le 15 juin 2006.

Correspondance par courrier électronique avec monsieur Onil Perrier, 6 avril 2007.

Correspondance par courrier électronique avec monsieur Onil Perrier, 2 juin 2007.

Rencontre avec monsieur Douglas Kitson, capitaine de la Guilde des sonneurs à permutations de Québec, le 27 avril 2006.

Rencontre avec monsieur Claude Aubin, carillonneur titulaire à l'Oratoire Saint-Joseph, 10 août 2006.

Entretien avec l'artiste André Dubois, le 19 octobre 2007.

Entretiens téléphoniques avec le père Jacques Marcotte, o.p., curé de la paroisse Saint-Dominique de Québec, 15 juillet 2007 et 17 octobre 2007.

Entretien téléphonique avec monsieur Réal Chapelin, marguillier de la paroisse Saint-Dominique de Québec, le 22 octobre 2007.

Entretiens téléphoniques avec madame Marlène Lucie Grenier, directrice générale de la Fondation *Domus Domini*, les 22 octobre et 2 novembre 2007.

Entretien téléphonique avec monsieur Roger Tremblay, pour la paroisse Saint-Ignace de Loyola à Giffard, le 10 octobre 2007.

Entretien téléphonique avec monsieur Denis Boucher, Ville de Rivière-du-loup, le 22 octobre 2007.

III- Sites internet

Cathédrale anglicane *Holy Trinity*

www.ogs.net/cathedral/cathedral_staff.htm; site consulté le 20 janvier 2007.

www.ogs.net/cathedral/cathedral_bells.htm; site consulté le 12 juillet 2007.

www.ogs.net/cathedral/cathedral_bells_away.htm; site consulté le 20 janvier 2007.

Chambre des Communes du Canada

www.2.parl.gc.ca/HousePublications/Publication.aspx?DocId=2330608&Language... ; site consulté le 18 octobre 2007.

Civilisations.ca ; Le Musée canadien des civilisations et le Musée canadien de la guerre

www.civilization.ca/hist/canp1/ca11fra.html ; site consulté le 13 décembre 2006.

Conseil du patrimoine de la Ville de Montréal (Aménagement de l'esplanade de l'Oratoire) Numéro de dossier A05-CDNNDG-01

http://ville.montreal.qc.ca/pls/portal/url/ITEM/103AA3FCF39D9046E0430A60148D9_046 ; site consulté le 12 janvier 2007

Débats du Sénat, no. 34, 28 avril 2004

Projet de loi sur Louis-Riel

www.parl.gc.ca/37/3/parlbus/chambus/senate/deb-f/034db_2004-04-28-F.htm

D'ENTREMONT, Clarence, «L'histoire des cloches acadiennes ; Celles de Port Royal»,
Yarmouth Vanguard, 6 février 1990, trad. Michel Miousse.
www.museeacadien.ca/french/archives/articles/58.htm

Dossier campanaire ; *Histoire des cloches de l'Orient vers l'Occident*
www.asso.nordnet.fr/arpac/dossiers/campanaire.htm

Le Devoir

www.ledevoir.com/2007/09/26/158334.html
www.ledevoir.com/2005/05/07/81225.html ; site consulté le 18 octobre 2007.

Encyclopédie Wikipédia

http://en.wikipedia.org/wiki/change_ringing
http://fr.wikipedia.org/wiki/Fonderie_Paccard
<http://fr.wikipedia.org/wiki/Whitechape>
http://fr.wikipedia.org/wiki/Cloche_de_Batoche ; site consulté le 18 octobre 2007.
http://fr.wikipedia.org/wiki/Memorial_Day ; site consulté le 23 octobre 2007.

Fichier Origine. Histoire du Québec et du Canada, généalogie, biographies, récits ...
<http://fichierorigine.com/detail.php?id=2489>

Fonderie de cloches Bollée

<http://www.coeur-de-france.com/fonderie-cloche-fabrication.html>

Fonderie de cloches Cornille-Havard

<http://www.cornille-havard.com/pagesfr/tradition01.htm>

Fonderie de cloches Meneely Troy

<http://www.gcna.org/data/IXfoundryMeneelyTroy.html>

Fonderie de cloches McShane

<http://www.mcshanebell.com/news/news.htm>

<http://www.mcshanebell.com/history/ourhistory.htm>

<http://www.mcshanebell.com/services/churchbells.htm>

, Fonderie de cloches Paccard

<http://www.paccard.com/historique.htm>

Fonderie de cloches Petit & Fritsen

<http://www.petit-fritsen.nl/engels/geschiedenis/index.htm>

Fonderie de cloches Taylor

<http://www.taylorbells.co.uk/pages/history.html>

<http://www.taylorbells.co.uk/pages/museum.html>

Fonderie de cloches *Whitechapel*

www.whitechapelbellfoundry.co.uk/foundry.htm

www.hibberts.co.uk/mearslist.htm

<http://www.whitechapelbellfoundry.co.uk/identify.htm>

<http://www.whitechapelbellfoundry.co.uk/war.htm>

<http://www.whitechapelbellfoundry.co.uk/Past.htm>

<http://www.whitechapelbellfoundry.co.uk/newsf.htm>

La Scena musicale

<http://www.scena.org/lsm/sm5-8/symphonie-fr.htm> ; site consulté le 15 août 2006.

North American Guild of Change-Ringers

<http://www.nagcr.org/pamphlet.html> ; site consulté le 6 avril 2006.

Oratoire Saint-Joseph

Claude Aubin, « Le Carillon de l'Oratoire Saint-Joseph », avril 1992, *Plan directeur d'aménagement, Oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal, octobre 2002, révision août 2003*.

Quebec City Guild of Change-Ringers

www.veqcc.qc.ca/heritage

Société de musique contemporaine du Québec

<http://www.smcq.qc.ca/smcq/spc.f/symph/mots.html> ; site consulté le 6 avril 2006.

<http://www.smcq.qc.ca/smcq/spc.f/symph/technique.html> ; site consulté le 6 avril 2006.

<http://www.smcq.qc.ca/smcq/spc.f/symph/index.html> ; site consulté le 6 avril 2006.

<http://www.smcq.qc.ca/smcq/spc.f/symph/description.html> ; site consulté le 6 avril 2006.

TOUSSAINT, Ismène, « La cloche de Batoche sonnera de nouveau pour les Métis canadiens-français », *La Nation autochtone du Québec*, 26 juillet 2006.

www.autochtones.ca/portal/fr/ArticleView.php?article_id=148

Ville de Saint-Eustache

http://ville.saint-eustache.qc.ca/fr/decouvrir_st_eustache/histoire_paroisse.asp

Ville de Rivière-du-Loup

www.ville.riviere-du-loup.qc.ca/culture ; site consulté le 22 octobre 2007.

IV- Sources secondes

ALFRED, Paul, *Programmes des récitals de l'été 1928*, Carillon Tour de la Paix, Ottawa, Canada, Ottawa, F. C. Acland, Imprimeur du Roi, 1928, 23 p.

ARSENAULT, Ernest, *Ton histoire est une épopée. La paroisse de Saint-Anselme*, Saint-Anselme (Québec ; s.n.), 1975, 315 p.

BLAVIGNAC, J.-D., *La cloche. Etudes sur son histoire et sur ses rapports avec la société aux différents âges*, Paris, Librairie Firmin-Didot & Cie, 1877, 478 p.

BONNEAU, Louis-Philippe, *À Saint-Pierre du sud, 1785-1985, on se rappelle*, Montmagny, Ateliers Marquis, 1985, 299 p.

BOUCHOT, Henri, *Histoire anecdotique des métiers avant 1789*, Paris, Le livre d'histoire, Loris, 2002 (date de l'original, 1892), 190 p.

BOURBEAU, Eud., *Les lieux liturgiques et leur mobilier*, Québec, P. Larose enr, 1956, 120 p.

BRAULT, François et Michel Lessard, *La journée d'un curé de campagne*, œuvre cinématographique, ONF, 1983, 67 min.

DELAHAYE, Guy, *Les Phases*, Montréal, Librairie Deom, 1910.

DROUIN, François, *Sainte-Marie de Beauce, mon histoire*, Sainte-Marie, publié par F.D, 1993, 237 p.

FAUTEUX, Noël, *Essai sur l'industrie au Canada. Sous le Régime français*, Québec, Ls.-A. Proulx, 1927, 2 vol.

FOLEY, Jean-Paul, *Batiscan s'érige, Prémisses paroissiales 1670-1708*, Trois-Rivières, Éditions du Bien Public, 1981, 93 p.

GÉLINAS, Cyrille, *Histoire de Sainte-Hénédine*, Sainte-Hénédine, publié par C.G., 1995, 533 p.

GRENIER, Honoré, *25^e anniversaire de l'érection de l'église paroissiale de Giffard*, spicilège publié par H.G, 1960. Ouvrage sans pagination.

GUEST, Jacqueline, *Belle of Batoche*, Victoria, Orca, 2004, 134 p.

HAEGY, Joseph et Léon-Michel Le Vavasseur, *Cérémonial de la Consécration des églises et des autels, de la bénédiction d'une première pierre, de la bénédiction des cimetières et des cloches*, Paris, Librairie Victor Lecoffre, sixième édition revue et augmentée, 1912, 207 p.

LAPOINTE, Laurent, *Casavant Frères limitée 1879-1979*, Saint-Hyacinthe, Société d'histoire de Saint-Hyacinthe, 1979, 143 p.

LAROCHELLE, Fabien, *Shawinigan et son passé, sélection de photographies*, s. ed., 178p.

MERSENNE, Marin, *Harmonie universelle : contenant la théorie et la pratique de la musique*, Paris, Éditions du Centre de la recherche scientifique, 1975 (date de l'original, 1627), 455 p.

MAURAUULT, Olivier, *La paroisse, histoire de l'église Notre-Dame de Montréal*, Montréal, Thérien Frères, 1957, 240 p.

MORRISSET, Gérard, «Le fondeur de cloches, Pierre Latour», *Revue de l'Université Laval*, vol. 3, 1948-49, p. 564-571.

ORATOIRE SAINT-JOSEPH DU MONT-ROYAL, *Festival de carillon, été 2005*, livret du festival célébrant le 50^e anniversaire du carillon de l'Oratoire, 32 p.

PERREAULT, Pierre, Michel Brault et Marcel Carrière, *Pour la suite du monde*, œuvre cinématographique, ONF, 2005 (date de l'original, 1962).

PROVOST, Honorius, *Sainte-Marie de la Nouvelle-Beauce*, vol. 1, Québec, pour la Société historique de la Chaudière, 1967, 2 vol.

RICHARD, J.-B, *Les événements de 1837 à Saint-Denis sur Richelieu*, Saint-Hyacinthe, Documents maskoutais n° 2, Société d'histoire régionale de Saint-Hyacinthe, 1938, réimpression 1974, 47 p.

ROY, Pierre-Georges, *Toutes petites choses du Régime français*, Québec, Garneau, 1944, p. 228-229.

SAUVETERRE, M. l'abbé, *Essai sur le symbolisme de la cloche dans ses rapports et ses harmonies avec la religion*, Paris, Librairie catholique internationale de l'œuvre de Saint-Paul, 1883, 525 p.

TARKOVSKY, Andreï, *Andreï Rublev, the passion according to Andreï*, oeuvre cinématographique, prod. Mosfilm Studio, 1998 (date de l'original, 1966).

TRICENTENAIRE DE SAINT-FRANÇOIS-XAVIER DE BATISCAN INC, *Histoire de la paroisse de Saint-François-Xavier de Batiscan, 1684-1984*, Trois-Rivières, Éditions du Bien Public, 1984, 498 p.

WILLIS, Stéphane, *Les cloches à travers les siècles, provenant du Fonds Percival-Price*, Ottawa, Bibliothèque Nationale du Canada, 1986, 34 p.

V- Études

BERNIER, Marc-André, «Portrait de l'éloquence au Québec (1760-1840)», Bernard Andrès et Marc-André Bernier, *Portrait des arts, des lettres et de l'éloquence au Québec (1760-1840)*, Québec/Paris, PUL/l'Harmattan, coll. République des lettres, 2002, 509 p.

BOUCHARD, Léonard, *Le Québec et ses cloches*, Saint-Augustin-de-Desmaures, Éditions de l'Airin, 1990, 466 p.

BRILLANT, Marie-Hélène, François Nicol et al., *Les trésors de France, vieux métiers et objets d'autrefois*, Paris, Rustica, 1995, 143 p.

CAMP, John Michael Francis, *Discovering bells and bellringing*, Shire U.K, *Discovering series*, n° 29, 2^e édition, 1975, réimpression 1977, 47 p.

CORBIN, Alain, *Les cloches de la terre. Paysage sonore et culture sensible dans les campagnes au XIX^e siècle*, Paris, Albin Michel, 1994, 360 p.

D'AIGLE, Jeanne, *L'Histoire de Casavant frères, 1880-1980*, Saint-Hyacinthe, les éditions D'Aigle, 1988, 817 p.

FERRETTI, Lucia, *Brève histoire de l'Église catholique au Québec*, Montréal, Boréal, 1999, 203 p.

GAUTHIER, Raymonde, *Construire une église au Québec. L'architecture religieuse avant 1939*, Montréal, Libre expression, 1994, 244 p.

GAUTHIER, Richard, *Le devenir des biens d'église des paroisses catholiques du Québec, architecture, arts, pratiques, patrimoine (1965-2002)*, thèse de doctorat en histoire de l'art, Université Laval, 2005, 183 p. : ill.

GELLY, Alain, Louise Brunelle-Lavoie et Cornéliu Kirjan, *La passion du patrimoine. La Commission des biens culturels du Québec 1922-1994*, Sillery, Septentrion, 1995, 300p.

GODIN, Colette, dir., *Montréal, la ville aux cent clochers. Regards des Montréalais sur leurs lieux de culte*, Montréal, Fides, coll. «Images de Sociétés», 2002, 112 p.

GOGUET, Jacqueline, *Le carillon des origines à nos jours*, éditions Le Cerf-Volant, 1958, 127 p.

GREER, Allan, *Habitants et Patriotes*, trad. Christiane Teasdale, Montréal, Boréal, 1997, 370 p.

HENRY, Bernard, *Des métiers et des hommes au village*, Paris, Seuil, 1975, non paginé.

HERVIEU-LÉGER, Danièle, *La religion pour mémoire*, Paris, Cerf, 1993, 273 p.

HUBERT, Ollivier, *Sur la terre comme au ciel, la gestion des rites par l'église catholique du Québec (fin XVII^e – mi XIX^e siècle)*, Sainte-Foy, PUL, 2000, 341 p.

HUOT, Cécile, *L'orgue et ses merveilles*, Montréal, Guérin, 1999, 105 p.

LACOURSIÈRE, Jacques, *Shawinigan, cent ans d'histoire. De l'effervescence au renouveau*, Québec, Éditions des Glanures, 2001, 335 p.

LAGRÉE, Michel, *La bénédiction de Prométhée. Religion et technologie, XIX^e-XX^e siècles*, Paris, Fayard, 1999, 438 p.

LEBEL, Jean-Marie et Alain Roy, *Québec 1900-2000. Le siècle d'une capitale*, Québec, Commission de la Capitale Nationale et Éditions Multimondes, 2000, 149 p.

LESSARD, Michel et Huguette Marquis, *Encyclopédie des antiquités du Québec*, Montréal, Éditions de l'Homme, 1971, 526 p.

LUSSIER, Isabelle, *Les carillons touristiques de Rivière-du-Loup : l'œuvre d'un bâtisseur, Jean-Marie Bastille*, Sainte-Foy, Éditions Gid, 2003, 416 p.

NICOLLET, Gérard et Vincent Brunot, *Les chercheurs de sons, Instruments inventés, machines musicales, sculptures et installations*, Paris, Éditions Alternatives, 2004, 157 p.

NOËL, Christiane, «La communication non-verbale dans la société traditionnelle : l'exemple des messages des cloches d'église à l'Île d'Orléans (Québec) en 1988», mémoire de M.A. (Arts et traditions populaires), Sainte-Foy, Université Laval, 1992, 148 p.

NOPPEN, Luc, Lucie K. Morisset et Thomas Coormans, dir., *Quel avenir pour quelles églises ?* Sainte-Foy, PUQ, 2006, 608 p.

NOPPEN, Luc et Lucie K. Morisset, *Art et architecture des églises à Québec*, Québec, Les Publications du Québec, 1996, 179 p.

NOPPEN, Luc, Lucie K. Morisset et Robert Caron, dir., *La conservation des églises dans les villes-centres. Actes du Premier colloque international sur l'Avenir des Biens d'Église Québec, juin 1997*, Sillery, Septentrion, 1997, 202 p.

NOPPEN, Luc et Lucie K. Morisset, dir., *Les Églises du Québec : un patrimoine à réinventer*, Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec, 2005, 434 p.

PALUEL-MARMONT, Albert Pierre Hyppolyte Joseph, *Cloches et carillons. Leur histoire, leur fabrication, leurs légendes*, Paris, Segep, 1953, 247 p.

POMERLEAU, Jeanne, *Métiers ambulants d'autrefois*, Montréal, Guérin, 1990, 467 p.

ROBINAULT-JAULIN, Arnaud, *Cloches, voix de Dieu, messagère des hommes*, Paris, Rempart, coll. «Patrimoine vivant», 2003, 127 p.

SUTTER, Eric, *La grande aventure des cloches*, Paris, Zélie, 1993, 279 p.

SAUVÉ, Mathieu-Robert, *Joseph Casavant, le facteur d'orgues romantique*, Montréal, éd. XYZ, 1995, 214 p.

SIMARD, Jean, *Les Arts sacrés au Québec*, Boucherville, éd. De Mortagne, 1989, 319 p.

TASSY, Hubert, dir., *Cloches et sonnailles. Mythologie, ethnologie et art campanaire*, Aix-en-Provence, Edisud/Adem 06, coll. «Résonnances», 1996, 175 p.

TOKER, Franklin K.B.S, *L'église Notre-Dame de Montréal, son architecture, son passé*, traduit de l'anglais par Jean-Paul Partensky, Ville LaSalle, Hurtubise, 1981, 302 p.

TURGEON, Laurier, dir., *Actes du colloque Le patrimoine religieux du Québec : entre le cultuel et le culturel*, Québec, PUL, 558 p.